

- RUE SAINT-NICOLAS 4
- CH-2000 NEUCHÂTEL
- [HTTP://WWW.UNINE.CH/ETHNO](http://www.unine.ch/ethno)



Leslie Thiébaud

« *De la racine à la dernière feuille* »

Utilisations et représentations du frêne dans une commune des Hautes-
Pyrénées : quand humains et frênes se rencontrent



Mémoire de licence en ethnologie et biologie

date de soutenance : 23 février 2007

directeur du mémoire : M. Philippe Geslin

membre du jury : M. Philippe Küpfer

comité de suivi : M. Gérard Balent, Mme Annick Gibon

Résumé

Cette étude a pour cadre les Hautes Pyrénées, plus précisément la commune de Villelongue et ses environs, dans la zone périphérique du parc national des Pyrénées. Elle s'inscrit dans le contexte d'un stage de l'unité mixte de recherche Dynafor (DYNAMique FORestière en milieu rural) de l'INRA (Institut National de Recherche Agronomique) de Toulouse, constituée d'une équipe pluridisciplinaire de chercheurs, qui a fait appel à une ethnologue pour effectuer une recherche sur les utilisations et les représentations du frêne.

Les pratiques variées qui sont liées au frêne localement conduisent à constater un lien fort entre cette essence et l'agriculture, lien qui est rappelé par la présence de ces arbres dans le paysage. L'observation de différentes « figures » du frêne et des divers objets issus de son bois suscite des interrogations liées au constat de l'évolution des pratiques qui associent humain et frêne.

A Villelongue, la pratique de l'émondage - taille de branches qui permet à la fois de se procurer des feuilles pour le fourrage du bétail et du bois de chauffage – fait appel à différentes formes de techniques. La description de celles-ci conduit à s'interroger sur leur dynamique au cours du temps et sur certains éléments du contexte qui influencent leurs changements. L'émondage constitue aussi une clé de compréhension des représentations liées à cette essence, du fait de sa place dans la désignation de divers types de frêne. En effet, il n'existe pas un seul frêne, mais plusieurs « figures » de celui-ci. Chacune fait appel à des pratiques, techniques, représentations différentes.

Cet arbre a également été employé comme ressource à de nombreuses fins. Les trajectoires de certains objets fabriqués à partir de son bois seront éclairées par des notions d'anthropologie de l'objet et notamment de biographie des choses. Ces exemples permettront d'aborder les changements de rapport à cette ressource qui est actuellement beaucoup moins utilisée.

Au-delà d'une description de pratiques et de leurs changements, cette recherche met en évidence une relation entre humain et végétal. Relation dynamique, constamment redéfinie dans un jeu d'interactions entre ces deux éléments, ainsi qu'entre les éléments d'un contexte auquel ils sont rattachés.

TABLE DES MATIERES

PROBLEMATIQUE	9
1 INTRODUCTION	10
1.1 Une entrée par les pratiques pour illustrer une relation entre humain et frêne	11
1.2 « Ancien » : quelques éléments de l'histoire des systèmes agraires	17
1.3 Ce qui se cache derrière les titres...	20
2 FIGURES DU FRENE A VILLELONGUE	23
2.1 D'Ortiac aux estives : introduction aux frênes de Villelongue	24
Une approche historique	26
Des figures ?	29
2.2 Les frênes émondés	32
Là où ils se trouvent	32
Les reliques de l'émondage	38
Quand on grimpe à l'arbre : la pratique de l'émondage en action	39
2.3 Le bruit de la tronçonneuse	44
Taille des grosses branches et changement d'utilisation du bois chauffage	46
Abattage des vieux frênes : continuité de la pratique d'émondage ?	51
Le frêne (ré)agit...	54
3 LES MULTIPLES TRAJETS DU BOIS DE FRENE	59
3.1 Une diversité d'objets et d'utilisations	59
« <i>Le frêne c'est comme les cochons...</i> » : économie de montagne, économie de marché	61
Un exemple : les charpentes de granges foraines	66
3.2 La fabrication des colliers et attaches pour bétail : une pratique revisitée	71
De l'arbre au collier	71
Une diversité de colliers	75
Ceux qui les fabriquent	77
Une pratique qui perdure	79

3.3	Bois d'œuvre : quand le frêne voyage	89
	Des Pyrénées à l'Espagne	89
	Avant le voyage : une réflexion patrimoniale	91
4	RETOUR SUR LES FIGURES DU FRENE DE VILLELONGUE	93
4.1	Les frênes de Villelongue : des marqueurs forts d'un lien avec l'agriculture	93
4.2	Frêne émondé et vieux frênes : des figures en déclin ?	96
4.3	Les accrus, une nouvelle figure : des nouvelles pratiques ?	99
	CONCLUSION	101
5	BIBLIOGRAPHIE	105

ENCADRES ET FIGURES

Encadré 1 Carte d'identité du frêne : présentation préliminaire	17
Encadré 2 Contenu du chapitre 2.....	22
Encadré 3 Figures du frêne à Villelongue	30
Encadré 4 Evolution de la pratique d'émondage : conservation du fait technique	43
Encadré 5 Introduction d'un nouvel outil technique : la tronçonneuse	46
Encadré 6 Evolution des besoins en bois de chauffage.....	50
Encadré 7 La pratique d'émondage en quelques points	54
Encadré 8 Les qualités du frêne comme bois de chauffage.....	57
Encadré 9 Contenu du chapitre 3.....	58
Encadré 10 De l'économie de montagne à l'économie de marché	65
Encadré 11 L'influence de la lune sur la qualité du bois	73
Encadré 12 Colliers et attaches en frêne : une pratique qui perdure	81
Encadré 13 Circulation des colliers miniatures en frêne	87
Encadré 14 Contenu du chapitre 4.....	93
Figure 1 Localisation du site d'étude : la commune de Villelongue et ses environs.....	11
Figure 2 Clôture aux piquets vivants taillés chaque année.	34
Figure 3 Premier plan : <i>labasses</i> ; arrière plan : muret de pierres bordé de frênes.....	35
Figure 4 Préparation des branches pour les fagots de bois de chauffage	42
Figure 5 Ce qu'il reste des feuilles de ces branches après le passage des bovins.....	46
Figure 6 Frêne dont les branches ont été taillées à la tronçonneuse	47
Figure 7 Les chevrons sont ici pour la majorité en frêne, sauf celui en bois plus clair qui est du tilleul..	68
Figure 8 Parcs pour ovins ou caprins dans une grange foraine	75

Merci à ceux que j'ai rencontrés lors de mon séjour dans les Pyrénées, qui m'ont ouvert leur porte, qui m'ont fait partager leur passion du bois et de la terre, qui m'ont fait découvrir leur région, qui m'ont hébergée, qui m'ont dépannée (!), qui ont partagé un petit morceau de leur histoire

Merci à Marthe, Jeannine et Jean-Jacques pour le temps que nous avons passé ensemble, pour l'accueil et le petit coin de chez moi que j'ai eu grâce à vous aux Moulins

Merci aux membres de la SESV pour leur aide précieuse

Merci à Philippe Geslin, Annick Gibon, Gérard Balent, André Gavaland et à toute l'unité Dynafor

Merci à tous ceux qui m'ont inspirée, soutenue, motivée, supportée, questionnée, secouée, grattouillée...

« Ce n'est pas seulement parce qu'il s'agit des plus grands êtres terrestres, ni parce qu'ils font les forêts, les paysages de nos climats, de l'ombre et parfois des fleurs remarquables, qu'on prête toujours attention aux arbres. Tout ce dans quoi l'arbre s'enracine et s'élève, réellement et métaphoriquement, dont on a dit l'étendue, contribue, même de très loin, à faire de la rencontre des arbres et des hommes un rapport singulier »¹

Problématique

Ce mémoire trouve son origine dans une demande de recherche sur les utilisations et les représentations du frêne dans une commune des Pyrénées. Cet arbre, très diversifié localement dans ses utilisations, dans ses figures, dans ses représentations, nous conduit à nous poser la question plus générale, au-delà du premier objectif de ce travail, de l'illustration d'un rapport entre humain et non-humain, soit en l'occurrence certains habitants de la commune de Villelongue et le frêne. Comment faire émerger la complexité de cette relation qui fait intervenir deux acteurs aux différentes facettes, à la fois synchroniquement et diachroniquement ?

Nous avons choisi de l'aborder à partir des pratiques, qui fournissent un moyen d'explorer la diversité des modes de relation entre l'homme et cette essence. Cette approche nous conduit également, par une mise en perspective historique, à nous interroger sur l'évolution de ces pratiques au cours du temps, sur leur dynamique, sur les réseaux dans lesquels elles s'inscrivent et sur les influences qu'elles subissent de ce fait.

¹ Lieutaghi (2002), p. 12

1 Introduction

« Arbre banal », « arbre à tout faire » voilà les qualificatifs qui s'attachent au frêne dans la région. Loin du frêne Yggdrasil², arbre cosmogonique scandinave, axe du monde, dont parle abondamment la littérature, le frêne est tout d'abord perçu localement, à Villelongue et dans ses environs, pour ses aspects utilitaires : son bois, tout autant que ses feuilles, fait figure de ressource de qualité.

Les propriétés de ce bois, complétées par la créativité et les savoir-faire des habitants de la région, font que le frêne est, ou a été, utilisé pour la fabrication de nombreux objets. Son élasticité et sa robustesse en font une matière très appréciée pour la fabrication des outils. Chaque jour est l'occasion de découvrir une nouvelle utilisation, un autre rapport à cette essence, dont nous allons interroger certains aspects au cours de ce travail.

Avant que son bois n'emprunte de multiples trajets, qu'il soit transformé de diverses manières, nous verrons que le frêne, arbre dans le paysage, se décline dans les descriptions locales en plusieurs figures : il n'existerait pas un, mais plusieurs frênes. Dès lors, il ne paraît plus « banal », mais dévoile progressivement une complexité dans sa relation à l'humain. Nous allons à la découverte du frêne par l'exploration des nombreuses pratiques qui lui sont liées, de leur diversité et de leur évolution au cours du temps³.

² Brosse (2001) ; Lieutaghi (2004) ; Motel (1996)

³ Le présent mémoire est le fruit d'un travail de stage effectué dans le cadre de l'UMR Dynafor de l'INRA de Toulouse (UMR : Unité Mixte de Recherche ; Dynafor : Dynamique forestière dans l'espace rural ; INRA : Institut National de Recherche Agronomique). Il trouve son origine dans une demande d'étude sur les usages et les représentations du frêne, principalement dans la commune de Villelongue (département des Hautes-Pyrénées), en zone périphérique du parc national des Pyrénées (PNP).

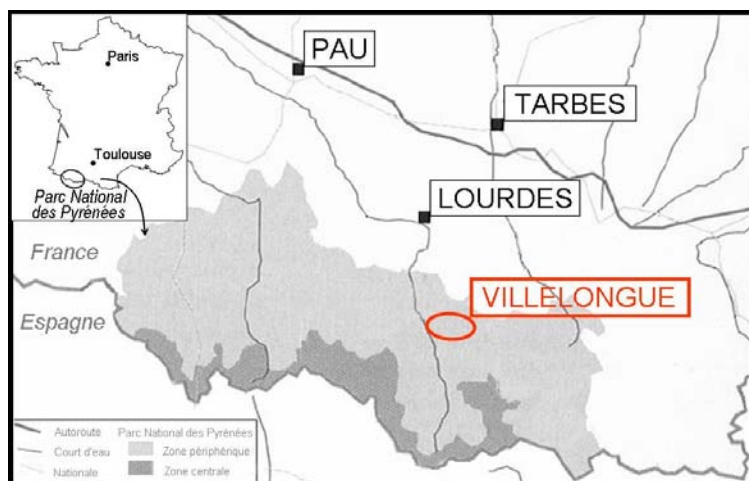


Figure 1 Localisation du site d'étude : la commune de Villelongue⁴ et ses environs

1.1 Une entrée par les pratiques pour illustrer une relation entre humain et frêne

Nous voulons faire part dans ce mémoire de l'illustration d'une relation entre humains et végétal, à savoir entre certains habitants de Villelongue qui sont en lien avec l'agriculture ou qui possèdent des parcelles boisées et le frêne. En préambule, nous allons placer les grandes lignes du cadre théorique dans lequel cette recherche s'inscrit. Il sera adopté tout au long des pages qui vont suivre.

Une recherche dans le cadre de l'étude des relations « société – nature »

Ce mémoire s'inscrit dans la suite de travaux qui s'attachent à la compréhension des liens qui se tissent entre les êtres humains et leur environnement naturel. L'étude de ces relations est assez récente dans l'histoire des sciences : ce qui tient de la société et ce qui tient de la nature a été tout d'abord étudié de

⁴ Villelongue se trouve dans les montagnes bigourdanes, sur le versant de la rive droite du gave de Pau, entre Lourdes et Cauterets (département des Hautes-Pyrénées). Le territoire de la commune s'étend entre 500 et 1800m d'altitude et est bordé de deux ruisseaux (l'Isaby et le Malin). Il y a deux zones d'habitations : le village de Villelongue qui se situe entre 500 et 600m d'altitude et qui est surplombé par le hameau d'Ortiac à environ 800m. La commune est reliée à Lourdes par la RN 21 qui constitue un axe de communication rapide vers les villes voisines.

Le terrain d'étude a été surtout concentré sur cette commune (qui correspond à un site d'étude commun aux recherches pluridisciplinaires de l'unité Dynafor), puis nous avons élargi la zone à Argelès-Gazost et à certaines communes des vallées voisines (pour plus de détails sur le choix de la zone d'étude, cf. annexe 2)

manière complètement distincte. Cette séparation entre les deux approches a été renforcée par de nombreuses barrières disciplinaires qui les ont cloisonnées qui ont cloisonné celles-ci de manière particulièrement marquée entre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle (Guille-Escuret, 1989). Cela a entraîné pendant de nombreuses années un certain délaissement des thèmes hybrides dont le présent sujet fait partie :

« [...] il y a si longtemps que les liens unissant les éléments du biologique et le réseau des relations sociales sont examinés séparément que leur présence devient aveuglante et finit par cacher les potentialités d'interaction de ces deux ensembles »⁵

Les premiers travaux de référence qui dépassent ces cloisonnements et abordent des thématiques interdisciplinaires sont ceux d'André Leroi-Gourhan et André G. Haudricourt. Ce dernier met en évidence un certain nombre de points communs entre les types de rapports sociaux entre humains et le rapport aux plantes domestiquées et fait ressortir l'importance de la prise en compte des rapports avec la nature afin de mieux comprendre les rapports sociaux au sein des communautés étudiées par les ethnologues :

« J'ai voulu montrer que l'ethnozoologie ou l'ethnobotanique ne sont pas des disciplines annexes ou secondaires en ethnologie, mais permettent au contraire de poser des problèmes essentiels.

Les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit »⁶

Depuis le milieu du 20^e siècle, les chercheurs s'intéressent de plus en plus à ces interactions, à ces domaines qui sont « au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines » selon les termes de Jacques Barrau (1971). Toutefois, les « fantômes » de la dichotomie « nature – culture » apparaissent encore bien souvent dans ces recherches « hybrides »⁷. D'un côté, la « nature » est bien souvent perçue comme unique et universelle et, de l'autre, la « culture » comme plurielle et diversifiée.

⁵ Guille-Escuret (1989), p. 12-13

⁶ Haudricourt (1962), p. 50

⁷ Guille-Escuret (1989), p. 10-11. Il évoque tout particulièrement l'écologie des années '70 avec une trame idéologique de retour à la nature et le glissement d'une science naturelle vers une « science morale et politique ». Un autre exemple est celui de la sociobiologie consistant à reformuler les fondements des sciences sociales de manière à les inclure dans la théorie néo-darwinienne. Ces deux mouvements ne s'écartent donc pas d'une forte dichotomie entre nature et culture.

Cela relève d'une vision du monde ethnocentrée, propre aux cultures occidentales et à la *pensée moderne*, qui a longtemps été transposée à d'autres cultures.

Ce dualisme est actuellement remis en question en anthropologie, tout particulièrement par Bruno Latour et Philippe Descola. Selon ce dernier⁸, cette critique implique un remaniement des outils conceptuels d'explication des rapports entre objets naturels et êtres sociaux. Cela entraîne donc la nécessité d'un nouveau champ analytique. En effet, il ne s'agit plus alors de comprendre la relation entre une nature et des cultures, mais de comprendre les « multiples manières selon lesquelles les hommes ont distribué dans le monde les continuités et les discontinuités »⁹. C'est ici une démarche typologique et comparative des « relations entre humains et non-humains telles qu'elles s'expriment dans les schèmes gouvernant la pratique du monde et d'autrui »¹⁰ qu'adopte Philippe Descola. Son approche pose la vision dichotomique du monde comme une façon parmi d'autres de percevoir ces relations.

Bruno Latour, dans sa critique de la *pensée moderne*¹¹, constate la prolifération d'*hybrides*, c'est-à-dire des éléments ressortant à la fois de ce que l'on peut nommer « social » et « naturel ». Selon lui, ceux-ci doivent leur présence à la pensée qui à la fois les produit et les dénie, en les plaçant dans des zones ontologiques complètement différentes, nature ou société :

« Le point essentiel de cette Constitution moderne, c'est de rendre invisible, impensable, irreprésentable le travail de médiation qui assemble les hybrides »¹²

Si nous nous dégageons de cette *pensée moderne*, nous constatons cette quantité d'*hybrides* qu'elle cachait, éléments qui sont le fruit d'un assemblage de « nature » et de « société ». Pour les

⁸ Descola (2000)

⁹ Descola (2000), p. 72

¹⁰ Descola (2000), p. 81

¹¹ Selon Latour (1997), la pensée moderne s'appuie sur une *constitution* qui pose trois garanties :

1. « bien que nous construisions la nature, elle est comme si nous ne la construisions pas »
2. « bien que nous ne construisions pas la société, elle est comme si nous la construisions »
3. « la nature et la société doivent rester absolument distinctes ; le travail de purification doit demeurer absolument distinct du travail de médiation »

Cela induit deux types de pratiques complètement différentes qui pour être efficaces doivent rester distinctes : par la « traduction » il y a la création de nombreux objets hybrides ; par la « purification » crée deux domaines ontologiques complètement distincts, les humains d'un côté les non-humains de l'autre

¹² Latour (1997), pp. 52-53

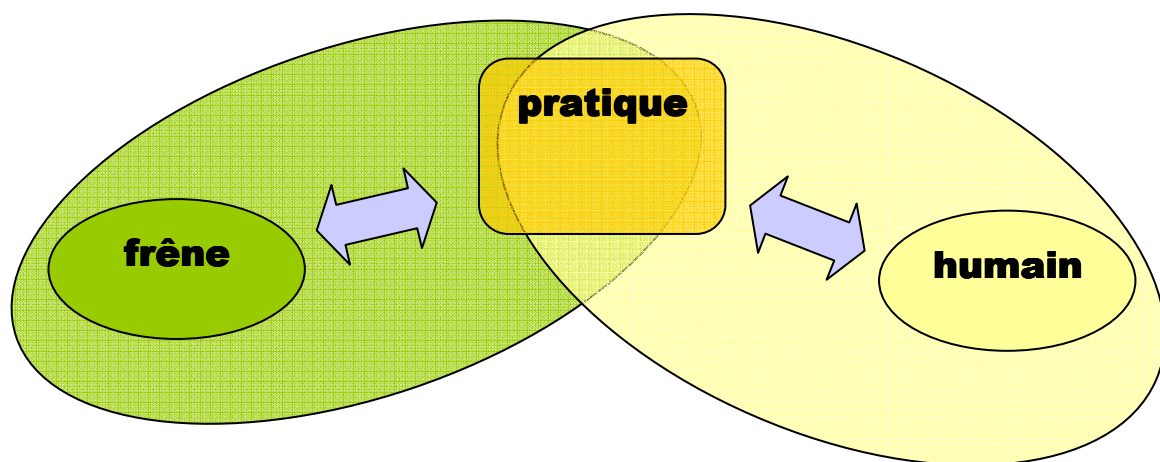
comprendre, il faut alors entreprendre une analyse des enchevêtrements de réseaux humains et non-humains.

Une entrée par les pratiques

C'est sur l'articulation entre humain et non-humain que nous allons nous pencher. Les pratiques nous permettront d'appréhender les relations réciproques qui se tissent entre humain et frêne, puis de les élargir aux réseaux dont ces deux éléments participent. Elles touchent non seulement la mise en œuvre de techniques particulières¹³, mais englobent tous les types de relations à cette essence et nous permettent d'illustrer un lien qui est à la fois varié et changeant. Nous voulons par cette approche éviter d'entrer dans une vision « sujet - objet », où l'homme agit sur la matière et où le frêne serait ainsi façonné passivement par l'homme :

« [...] l'objet ne sert plus d'écran à la société, il la traduit, la déplace, la transforme »¹⁴

L'« objet » frêne est en relation avec l'humain, il influence la modalité de la pratique. Celle-ci résulte donc d'un jeu d'interactions.



dimension itérative

L'aspect itératif de cette relation entre frêne et humain fait émerger une pratique dynamique et constamment redéfinie dans le temps.

Ces deux acteurs, frêne et humain, ne sont pas isolés : ils sont inscrits dans des *réseaux*.

¹³ Nous ferons appel tout au long du mémoire à différents travaux d'anthropologie des techniques

¹⁴ Latour & Lemonnier (1994), p. 16

« Plus souple que la notion de système, plus historique que celle de structure, plus empirique que celle de complexité, le réseau est le fil d'Ariane de ces histoires mélangées »¹⁵

La notion¹⁶ de réseau est employée par John Law (1989) pour désigner un ensemble d'éléments interconnectés, un ordre, une structure. Chaque acteur est ainsi connecté à un certain nombre d'éléments avec lesquels il est en interaction. Au sein du réseau à la fois des humains et des non-humains sont mis en relation. Cette notion permet ici d'éclairer les multiples relations qui participent directement ou indirectement à une pratique. Du fait des réarrangements constants des éléments du réseau entre eux, une pratique donnée est en constante transformation. Cela sera mis en évidence par une approche historique (cf. chapitre 2.1)

L'entrée par les pratiques permet donc d'aborder des domaines variés, notamment les techniques, que nous aborderons tout au long de ce mémoire. Cela rend la synthèse théorique difficile puisque le présent sujet touche à la fois la « nature » et la « société », tout comme la « technique » et la « société », thématiques qui ont longtemps été étudiées de manière cloisonnée¹⁷.

Nous avons fait le choix d'un cadre théorique très englobant : il nous permet d'explorer les différentes utilisations et représentations du frêne et ainsi d'aborder la complexité et la diversité de relations qui peuvent se tisser entre les humains et cette essence. Cette démarche présente toutefois l'inconvénient de ne pas entrer en profondeur dans certaines thématiques et donc de laisser de nombreuses questions en suspens. Elle laisse ainsi ouvertes certaines pistes de recherche qui pourraient être explorées par la suite.

¹⁵ Latour (1997), p. 10

¹⁶ Cette notion a surtout été employée en étude sociale des sciences sous les figures notamment de John Law, Michel Callon et Bruno Latour

¹⁷ Geslin (2002) ; Latour et Lemonnier (1994)



Fraxinus excelsior tiré de
Lieutaghi (2004), p. 609

Carte d'identité du frêne : présentation préliminaire

Ses noms

Le nom « frêne » provient du latin *Fraxinus* qui vient lui-même du grec *phraxis* qui signifie la haie ou la séparation. La terminologie scientifique du frêne commun (espèce présente dans la zone d'étude) est *Fraxinus excelsior* L. Le nom de l'espèce peut être traduit par « très élevé », ce qui se rapporte à sa haute taille quand il pousse dans des conditions optimales [Motel (1996), p. 17]

Frêne élevé, Frêne commun, Grand frêne, Frêne à feuilles aiguës, Gaïac des Allemands, Quinquinas d'Europe, Langue d'oiseau, Arbre des centenaires, Arbre de longue vie [RAMEAU et al. (1989) ; BERTRAND (2004) ; MOTEL (1996)]. La diversité de ses appellations vernaculaires (en effet, la liste de ses sobriquets n'est sans doute pas complète ici) reflète certainement le fait que c'est un arbre qui est utilisé couramment et à de nombreuses fins.

Quelques caractéristiques biologiques et écologiques

Le frêne commun, *Fraxinus excelsior* L., de la famille des Oleaceae (qui est également celle de l'olivier) est une espèce que l'on retrouve dans une grande partie de l'Europe sauf dans le pourtour méditerranéen pour des raisons de stress hydrique. Il pousse jusqu'à 1400 m. d'altitude, de l'étage collinéen à montagnard. Il y a deux espèces indigènes en France : le frêne élevé (*F. excelsior* L.) et le frêne oxyphylle (*F. angustifolia* Vahl) [Rameau et al. (1989), p. 461]. Dans la zone d'étude, nous sommes en présence du frêne élevé, espèce la plus répandue dans le pays. C'est un arbre qui peut atteindre des hauteurs considérables, en général entre 20 et 30 m.

Il est facilement reconnaissable par ses bourgeons terminaux. Ceux-ci sont gros et courts, de couleur sombre, quadrangulaire. Les autres bourgeons sont disposés de façon opposée sur la tige. Ses feuilles sont composées imparipennées, à folioles dentées. L'écorce est grise ou gris olivâtre, d'abord lisse puis se crevasse à un âge avancé.

Au printemps, ses fleurs apparaissent bien avant les feuilles. Celles-là peuvent être hermaphrodites (étamine et pistil) ou dioïques (toutes d'un même sexe). Certains pieds peuvent donc être femelles, d'autres mâles ou hermaphrodites [Lieutaghi (2004), p. 610-611]. Son pollen et ses graines sont dispersés par le vent [Rameau et al. (1989), p. 461]. Ses fruits, les samares (que l'on nomme « langue d'oiseau » dans certaines régions), sont plats, avec une aile allongée oblongue et une seule graine. →

→ Le frêne a ses conditions préférées : des sols alluviaux avec une humidité constante [Claessens et al. (1999)]. Même s'il a une large tolérance quant aux conditions climatiques et édaphiques, il réagira, dans les conditions décrites ci-dessus, en atteignant des dimensions plus importantes et aura une plus grande vitesse de croissance.

Il peut se trouver dans différents types de formations végétales : haies, bords de cours d'eau, accrus, bois frais... En forêt, on le retrouve surtout en compagnie du chêne, du hêtre, du sapin,... [Rameau et al. (1989), p. 461].

Encadré 1 **Carte d'identité du frêne : présentation préliminaire**

1.2 « Ancien » : quelques éléments de l'histoire des systèmes agraires

Tout au long de ce travail, nous allons nous référer, pour illustrer les changements qui apparaissent dans la pratique, à une situation « ancienne » par rapport à une situation « actuelle ». Bien qu'il n'y ait pas de coupure nette entre deux périodes entièrement distinctes, nous allons, pour faciliter l'analyse, distinguer des situations avant et après la « rupture » qui a été décrite dans l'organisation des systèmes agraires, en faisant appel aux différents travaux qui ont été effectués par des chercheurs de l'unité Dynafor sur l'évolution des systèmes agraires¹⁸, principalement dans la vallée du Davantaygue¹⁹.

La rupture traduit ici un changement dans l'organisation du système agricole de la vallée, qui a lieu dès la deuxième moitié du 20^e siècle. Cette observation apparaît comme pertinente dans l'analyse des pratiques liées au frêne puisque, comme nous le verrons, cette essence est localement très liée aux pratiques agricoles. Nous plaçons donc en préambule à ce travail quelques éléments d'histoire des systèmes agraires qui nous permettront de donner certains éléments explicatifs de changements de pratiques et de rapport au frêne, d'autant plus que les éléments d'archives liés au frêne directement sont presque inexistantes pour la région (cf. chapitre 2.1 *Une approche historique*).

¹⁸ La synthèse de l'histoire de l'organisation des systèmes agraires qui va suivre se base sur les travaux de Cantala (2002), Gibon (1994) et Mottet (2005)

¹⁹ Le Davantaygue est la vallée dans laquelle se trouve Villelongue. La vallée n'est pas à comprendre ici dans le sens géomorphologique, mais est à prendre dans le sens qui lui était donné dans l'organisation ancienne des systèmes agraires. En effet, la vie pastorale était étroitement organisée dans la *vallée*, définie comme une entité physique, fonctionnelle et politique, et d'une autonomie relative.

Le système agraire ancien : un système qui perdure depuis le Moyen âge et qui subit quelques changements

Le système agraire récent de la vallée du Davantaygue résulte de la mutation d'un système agraire que nous nommerons *traditionnel* ou *ancien* et qui correspond, dans ses bases, à celui qui est mis en place au Moyen âge et qui perdure jusqu'à la « rupture » du milieu du 20^e siècle. Le territoire était alors organisé en terroirs différenciés selon leurs aptitudes. Il y avait une complémentarité de chaque portion de l'espace pastoral pour l'alimentation des troupeaux. L'organisation des ressources était très hiérarchique au niveau de la parcelle, de l'exploitation ou du territoire pastoral. La coordination entre les exploitations était assurée par la communauté villageoise par l'intermédiaire de règles de gestion qui posaient des contraintes sur les agriculteurs et les bergers. Cela se faisait dans une logique d'économie et d'autonomie ainsi que dans une perspective de préservation des ressources à long terme²⁰.

Durant cette période, le système agraire subit de nombreuses mutations qui ne bouleversent toutefois pas entièrement les bases de son organisation. Il y a tout d'abord une remise en cause du système coutumier au 18^e siècle mais, malgré le code civil et l'institution du partage égalitaire des biens, le système à maison²¹ perdure par tradition puis est remis petit à petit en question. Cela induit alors des transformations locales ainsi que la disparition du *vicq*²² pour la gestion des ressources indivises.

²⁰ Balent 1987, dans Cantala 2002

²¹ Le système à maison est défini de la manière suivante par Lévi-Strauss dans le dictionnaire d'ethnologie (1992) : « *la maison est une personne morale, détentrice d'un domaine, composé à la fois de bien matériels et immatériels et qui se perpétue par la transmission de son nom, de sa fortune et de ses titres en ligne réelle ou fictive* » (cité par Mottet 2005). Il se distingue par une succession unique au contraire des successions à parentèle (division du patrimoine entre tous les héritiers). Selon Augustin, ce système revêt de nombreuses caractéristiques, notamment la transmission intégrale des biens de maison (les bâtiments, l'ensemble des droits associés, les droits de propriété ou d'usage) et la succession unique (traditionnellement, le successeur est le premier né, qu'il soit homme ou femme).

Le but de cette pratique était de conserver le patrimoine familial au cours des générations et d'éviter le morcellement de la propriété. La société pyrénéenne était alors dominée par le principe résidentiel « *la maison transcende les individus qui l'incarnent, à commencer par son chef lui-même qui doit savoir sacrifier ses intérêts ou ses sentiments particuliers à la perpétuation de son patrimoine matériel et surtout symbolique* » (Bourdieu 1997, cité dans Mottet 2005).

²² L'organisation ancienne du territoire, qui remonte au Moyen-Âge, se faisait sur trois niveaux : l'*ostau* (la maison), la *vesiau* (village), le *vicq* (la vallée). Ce dernier, associait plusieurs villages autour de la gestion des ressources indivises. Il était chargé de gérer les relations entre communautés par rapport aux intérêts communs (accords pastoraux, règlement de conflits...)

Au cours des 19^e et 20^e siècles, de nombreuses mutations socio-économiques et techniques ont eu lieu. Pendant la révolution industrielle, la mutation des transports et l'amélioration des conditions de vie ont conduit à une forte croissance démographique et la demande en viande a alors augmenté, les cheptels de montagne se sont agrandis et certaines cultures ont reculé au profit de prairies permanentes. L'ouverture des vallées les plus isolées grâce à la construction de routes et à l'essor du tourisme thermal a induit une différenciation dans les ressources économiques locales. Le développement des ressources énergétiques a permis l'essor de l'industrie et donc l'apparition du nouveau statut d'ouvrier paysan. La répartition de la population s'est modifiée, certaines régions voyant partir leurs habitants vers les bassins d'emploi, d'autres gardant une population stable quand il y avait une industrie locale.

Malgré l'évolution du système économique au cours de ces siècles, les structures du système agricole traditionnel ne sont toutefois pas profondément modifiées : *« L'abandon de la culture qui s'est produit au cours XXe siècle n'a pas modifié les grandes lignes de cette structuration [ancienne], ni celle des pratiques pastorales, jusqu'à la fin des années soixante. Seul a été modifié le rapport entre les différents compartiments spatiaux utilisés par l'élevage, à la suite de la transformation des terroirs anciennement cultivés en prairies »*²³

Les germes des plus grandes transformations structurelles sont cependant mis en place.

Transformations de la seconde moitié du 20^e siècle

L'histoire « récente » débute lors des mutations importantes qui ont eu cours depuis la seconde moitié du 20^e siècle et qui ont conduit à une transformation profonde de la structure des systèmes agricoles *« [...] les systèmes d'élevage ont évolué et se sont diversifiés selon des schémas dont certains marquent une rupture profonde avec les bases traditionnelles d'organisation des systèmes locaux »*²⁴. Elle est marquée principalement par un double mouvement de dépopulation et de déprise agricole d'une part et de diversification sociale des éleveurs d'autre part.

On voit apparaître alors un changement dans la volonté des éleveurs locaux qui entrent dans une logique beaucoup plus productiviste pour répondre aux demandes du marché, ce que traduit, par exemple, un agrandissement des exploitations ou une diversification des activités. Ces transformations dans les objectifs des éleveurs et dans l'organisation des systèmes d'élevage ont déstabilisé

²³ Gibon 1994, p. 221

²⁴ Ibid., p. 223

globalement l'équilibre entre l'offre du territoire et la demande alimentaire des troupeaux, ce qui a induit des conflits d'usage du territoire entre les agriculteurs au niveau du village. Par exemple, la demande de fourrage en hiver a augmenté du fait de l'intensification de l'élevage et une partie des pressions du pâturage a été transférée de l'estive vers les vallées. La concentration de l'élevage sur certaines zones plus productives affecte également la complémentarité de chaque portion de l'espace et cela induit une compétition pour certaines parcelles.

Cette volonté de productivité a des conséquences au niveau du paysage qui se déstructure du fait, notamment, de la diversification des structures spatiales des exploitations. Auparavant, la répartition des terroirs était plutôt homogène, un contrôle social strict régulait la taille et l'organisation des exploitations du fait des conditions rigoureuses de transmission du patrimoine. La diversification des activités et des structures des exploitations fait qu'au sein d'un même terroir des modes d'utilisation des parcelles sont très diversifiés. Dans ce contexte, les effectifs d'animaux diminuent progressivement, ce qui libère des terrains de pâtures, principalement ceux qui sont difficiles d'accès ou très pentus. Cela, complété par l'abandon des pratiques d'entretien du milieu et le relâchement des pratiques de gardiennage, a induit un enrichissement et un appauvrissement de la fertilité des terrains.

La désorganisation de l'espace agro-pastoral de vallée se fait donc principalement pour deux raisons (Balent & Gibon 1996 dans Mottet 2005). D'une part, on est passé d'une gestion coordonnée des ressources à une gestion individuelle où le développement se fait au niveau de l'exploitation agricole. Il n'y a donc plus de gestion coordonnée du territoire. D'autre part, le renforcement de l'influence de l'environnement économique global (politiques prises à des échelons supérieurs) implique une perte d'autonomie et d'uniformité des modes de gestion qui résultaient auparavant de prises de décisions locales.

1.3 Ce qui se cache derrière les titres...

Ce mémoire s'articule, en plus de l'introduction, en trois chapitres. La lecture du plan ne donnant pas forcément d'indications sur les thèmes qui sont abordés dans les différentes subdivisions, nous résumons en début de chacun le contenu des différentes subdivisions en quelques mots afin que le lecteur se retrouve plus facilement dans le texte. Les chapitres 2 et 3 - *Figures du frêne à Villelongue* et *Les multiples trajets du bois de frêne* - illustrent les pratiques qui s'attachent au frêne sous deux formes qui répondent à des logiques distinctes. Le premier touche aux pratiques rattachées directement à l'arbre ancré dans les terres de la commune, tout particulièrement à l'émondage. Dans le second, nous nous concentrons plus sur le bois, qui a la particularité de pouvoir se détacher du milieu dont il est issu,

sur le frêne qui peut alors circuler. Nous traitons ici de la diversité de ses utilisations et, sans entrer dans le détail de chacune mais en nous appuyant sur l'exemple de certaines pratiques, nous faisons ressortir divers aspects qui, nous l'espérons, contribuent à nous donner une image plus claire de différentes modalités de rapport à cette essence.

Le dernier chapitre reprend un thème transversal au deux chapitres précédent, à savoir la relation entre les pratiques liées au frêne et l'agriculture. Nous retournons ensuite sur chacune des figures du frêne dessinées dans le chapitre 2 et nous interrogeons sur les perspectives des pratiques rattachées à celles-ci.

Contenu du chapitre 2 : Figures du frêne à Villelongue

2.1 D'Ortiac aux estives : introduction aux frênes de Villelongue

En suivant les traces d'un agriculteur de la commune, nous allons découvrir quelques aspects qui émergent de la présentation des frênes dans le paysage.

Une approche historique : démarche méthodologique de la recherche en archive ; derrière un apparent échec dans cette voie, des renseignements sur les représentations du frêne ; appel aux mémoires individuelles pour une mise en perspective diachronique des pratiques

Des figures : le frêne de Villelongue ne se résume pas à une espèce seulement, mais se décline en trois figures ; importance de la catégorie des acteurs qui les désigne ; relation avec l'organisation des terres

2.2 Les frênes émondés

L'émondage, une pratique qui soulève de nombreuses interrogations et qui se décline sous plusieurs formes

Là où ils se trouvent : raisons de la présence et de l'emplacement des frênes sur les terres de Villelongue ; frêne et propriété

Les reliques de l'émondage : figure des *vieux frênes*, des arbres qui ne sont plus émondés ; question de la présence de cette figure en lien avec des changements dans la gestion des terres

Quand on grimpe à l'arbre : la pratique de l'émondage en action : description de l'émondage régulier et des connaissances de l'espèce mobilisées dans ce cadre ; changement de pratique entre une situation ancienne et la situation actuelle : conservation du fait technique

2.3 Le bruit de la tronçonneuse

Certains changements socio-économiques dans la commune et dans la disponibilité du fourrage ont conduit à des transformations de l'émondage. Cela se traduit notamment par l'introduction d'un nouvel outil technique : la tronçonneuse. Importance de changements de la morphologie de l'arbre liés à ce nouvel outil. Deux modalités apparaissent dès lors pour fournir des feuilles comme fourrage au bétail : la taille des grosses branches et l'abattage de l'arbre

Taille des grosses branches et changement d'utilisation du bois de chauffage : implication au niveau de l'émondage des changements d'utilisation du bois de chauffage

Abattage des vieux frênes : continuité de la pratique d'émondage ? L'abattage mobilise des techniques et savoir-faire différents de ceux de l'émondage ; cette pratique peut-elle être mise dans la continuité de l'émondage ? ; continuité du couple de fonction « feuille - bois de chauffage »

Le frêne (ré)agit : comment certains changements de pratiques peuvent se ressentir au niveau du frêne ? Des modifications touchant cette essence induisent des changements de pratiques auprès des humains ; exemple de la production de semences

Encadré 2 **Contenu du chapitre 2**

2 Figures du frêne à Villelongue

Emondés, façonnés, plantés, oubliés, en accru, en bord de cours d'eau, les frênes sont pris en compte dans des pratiques variées, dont découlent plusieurs types de cette essence émis par les humains qui les rencontrent. Les *figures* du frêne²⁵ de Villelongue, son aspect visuel, l'image qu'il donne à voir au promeneur, seront aussi variés que pourraient l'être les différents acteurs de ces interactions. Nous allons surtout nous pencher sur les frênes émondés, qui sont bien souvent le résultat de l'entretien de plusieurs générations, et dont les marques de cette technique le distinguent dans le paysage des autres essences. Il porte ainsi les empreintes de différentes époques et ses multiples figures désignent des pratiques qui sont tout aussi variées. Nous allons aborder ces pratiques afin de comprendre les rapports qu'entretiennent les gens de Villelongue avec le frêne. Nous garderons également à l'esprit que celles-là ne peuvent se détacher du contexte social, culturel, économique, ... dans lequel elles s'inscrivent et prennent sens.

Nous allons commencer par une visite guidée sur la commune de Villelongue pour présenter au lecteur les frênes tels qu'ils nous l'ont été par les paroles d'un de ses habitants...

²⁵ Nous parlons ici de *figure du frêne* parce que c'est par l'aspect paysager que nous ont été introduites les pratiques qui ont trait au frêne. On nous explique l'évolution du frêne à Villelongue principalement par des emplacements, des formes du frêne (il a été d'ailleurs très vite nécessaire que nous soyons au fait des lieux-dits de la commune et les nombreuses ballades y ont été très nécessaires pour avoir une meilleure compréhension du discours). On nous explique les pratiques tout d'abord par le constat de certains aspects de l'architecture de l'arbre, par le milieu dans lequel il pousse, etc. Au cours des entretiens, la nécessité de la mise en situation est vite apparue comme permettant de disposer de plus de détail sur les différentes utilisations du frêne. C'est surtout en présence de l'arbre ou de son bois que les informateurs deviennent prolixes à propos de cette essence.

2.1 D'Ortiac aux estives²⁶ : introduction aux frênes de Villelongue

C'est un matin brumeux de printemps, nous partons de bonne heure pour aller chercher des pièges à taupe, ce qui est une occasion pour cet agriculteur de me montrer ses granges à Hérou²⁷. Nous grimpons dans le 4x4, le chien de berger saute à l'arrière et nous nous mettons en route.

Au sortir du hameau, en levant les yeux nous pouvons voir des prés où pacagent des chèvres, un terrain légèrement vallonné, l'herbe rase et verte, deux bâtiments de granges au toit d'ardoise. Des frênes sont alignés autour de la parcelle, ils sont espacés de quelques mètres, irrégulièrement. Quelques uns se dressent également autour de la grange. Ils ont des branches aux allures de boules difformes qui portent la marque de tailles successives. Sur ces mêmes branches, nous pouvons en voir d'autres, plus petites qui repoussent. A l'entrée de ce terrain, il y a un gros frêne, vieux, pas plus haut que deux mètres. Il est renflé au sommet, conséquence des nombreuses coupes qu'il a subies, et des petites branches y poussent, droites vers le ciel.

Nous prenons la piste, ballottés dans tous les sens. Je m'accroche à la poignée et regrette bientôt de devoir me résigner à ne pas prendre de notes, mission impossible à moins de reproduire les secousses sismiques de la voiture ! Mon compagnon de route pointe depuis l'habitacle les frênes que nous dépassons et me présente, en me désignant ceux-ci, une lecture du paysage.

Nous arrivons dans le lieu-dit de Plahot. Il me montre ces arbres qui poussent comme des chandelles, ce sont tous des frênes : « *Et tu vois là, où t'as tous ces frênes qui poussent, c'était pacagé avant [...]. Encore là les vieux frênes, c'était le bord du chemin [...]* »

²⁶ Nous narrons ici une matinée d'une ethnologue en compagnie d'un agriculteur retraité de Villelongue (mais qui reste toutefois très actif) qui a eu lieu au début de la période d'enquêtes sur la commune

²⁷ Hérou est un lieu-dit (cf. annexe 1) qui se situe dans le territoire des granges. C'est une zone intermédiaire entre la vallée et les estives. Elle était très exploitée jusqu'à la première moitié du siècle dernier et était occupée par des cultures, des prairies ou des pâturages communs. Elle est parsemée de granges-étables, où l'on stockait le foin et qui étaient utilisées de manière saisonnière lors de la montée ou descente des estives. Actuellement, la gestion de l'espace et des pâturages a changé, la gestion des différentes « unités de paysage » n'est plus aussi compartimentée qu'auparavant et cette zone intermédiaire est exploitée avec moins d'intensité et avec des stratégies différentes [Gibon (2000)]. Nous pouvons toutefois toujours observer cette zone où se trouvent les granges. Elle sera nommée « terroir de grange » dans ce travail.

Les *vieux frênes*²⁸ qu'il me désigne correspondent généralement à des limites de parcelles ou au bord des « chemins des muletiers », se sont les chemins qui étaient empruntés autrefois avant que la piste soit construite²⁹. Les branches sont grosses, mais nous pouvons encore voir les traces d'anciennes pratiques d'émondage. Ces frênes peuvent se trouver également autour des granges, qui sont parfois en ruine, entretenues, ou encore rénovées comme résidences secondaires. En me désignant les arbres de bordure de parcelle, il me cite parfois le propriétaire, parfois celui qui vient de reprendre le terrain ou encore celui qui ne l'entretient plus. C'est dans ce quartier, celui de Plahot, qu'il y a la majorité des accrus³⁰ de la commune. A notre droite, en montant vers Hérou, nous voyons les parcelles qui vont servir pour les expériences de l'INRA³¹, de nombreux arbres sont marqués, entourés de rubans. Ces terres, qui sont recouvertes par des jeunes frênes ou parfois par des noisetiers, étaient autrefois travaillées. Les gens les fauchaient, c'était pacagé se souvient-il.

Nous arrivons finalement à Hérou, là où se trouvent ses granges. Nous sortons de la voiture et pendant qu'il retire ses pièges à taupe, nous continuons à parler des vieux frênes qui nous entourent en même temps que nous évoquons l'évolution de l'organisation des terres en ce lieu. Ce secteur n'est pas aussi boisé que le long de la piste que nous venons d'emprunter. Des agriculteurs y font paître les troupeaux, donc le frêne ne pousse pas. Il y a quelques granges qui ont été aménagées en résidence secondaire. Celles-ci sont souvent entourées de grillage pour que les troupeaux ne se régalent pas des végétaux qui sont plantés dans le jardin qui les entoure. Quelques vieux frênes se dressent autour de ces maisons; parfois d'autres essences, comme des bouleaux ou des épicéas, ont été introduites à côté.

Nous voyons par endroits des groupes de vieux frênes épars sur ces terres, certains sont isolés : « *Tu vois là le groupe de frênes c'est parce qu'il y avait une grange avant. Et tu vois là, ils sont tous du*

²⁸ *Vieux frêne* désignera dans ce travail les frênes autrefois émondés et qui en portent ainsi encore les marques.

²⁹ La piste a été ouverte en 1985 et a permis aux agriculteurs d'accéder avec les tracteurs aux zones de prairies, aux territoires de granges qui se situent entre Ortiac et les estives. La possibilité de mécanisation des parcelles de cette section de la commune a induit la remise en pâturage et en prés de fauche de terres qui avaient été progressivement délaissées et qui deviennent accessibles grâce à la piste

³⁰ Les accrus, ou boisements spontanés, sont des « formations ligneuses qui se constituent naturellement sur des terres antérieurement non forestières après l'arrêt ou la diminution de leurs usages » [Curt *et al.* (2004) cité dans Julien (2006), p. 6]

³¹ Durant cette période, un dispositif expérimental était mis en place par l'unité Dynafor de l'INRA dans le cadre d'une thèse sur « la croissance des accrus de frêne à l'interface environnement – sylviculture dans la zone périphérique du parc national des Pyrénées »

même côté, ils disaient que c'était pour protéger du vent. Maintenant c'est là et je dis que ça risque seulement de tomber sur le toit »

Nous ne distinguons plus de trace des ruines de la grange, si ce n'est quelques pierres, mais les gros frênes sont toujours là, disposés autour d'un bâtiment qui n'existe plus. Autour des granges encore sur pied, certains frênes n'ont pas de grosses branches, on les a « plumés »³² il n'y a pas si longtemps de ça. D'autres, tout aussi âgés portent de très vieilles cicatrices de ces pratiques, mais depuis fort longtemps les branches, maintenant grosses, sont laissées sur l'arbre.

« Et là, les deux qui sont isolés, c'était un chemin ?

– *Non, là c'était une rigole »*

Certains des vieux frênes isolés marquent les limites des chemins ou encore des rigoles qui permettent l'irrigation des prés. Ils sont également laissés sur les mamelons, petites collines, s'ils ne gênent pas la fauche.

Au-dessus de Hérou, nous ne voyons plus d'arbre : ce sont des prés d'herbe rase :

« Et tu vois là-haut après le frêne, c'est les pacages pour l'été. On les laisse là les bêtes.

- Le frêne est planté à la limite ?

- *Non, on l'a utilisé comme il était là »*

Tout au long de ce parcours s'est donc dessiné devant moi, par le biais des frênes, le contour des terres à la fois telles qu'elles sont travaillées et entretenues actuellement, mais également telles qu'elles l'étaient anciennement. Vieux frênes émondés, jeunes arbres des accrus, comme ils se présentent à nous aujourd'hui, portent la marque de pratiques actuelles et passées.

Une approche historique

Nous avons pris le parti, comme démarche méthodologique choisie en préalable des enquêtes sur le terrain³³, d'avoir une perspective historique des pratiques qui ont trait au frêne. Celle-ci nous est apparue comme étant la plus pertinente du fait de la nature même de l'arbre, qui a la particularité d'être

³² Le terme « plumer » est employé localement pour désigner l'action d'ébranchage des frênes. Comme une volaille à qui l'on enlève les plumes, l'arbre est débarrassé de ses feuilles

³³ Pour plus d'informations sur les méthodes employées cf. annexe 2

un être vivant d'une grande longévité. Il fait ainsi le lien entre les générations qui se succèdent, témoin immobile du temps qui passe : « *L'arbre, lui, est un être fait pour l'essentiel de bois et de temps, auquel, privilège unique chez les vivants, il est accordé de renaître à chaque printemps après une mort apparente qui en restaure la jeunesse* »³⁴. Ce cycle saisonnier du feuillu qui renaît chaque année rythme les saisons et rappelle ainsi le cours du temps.

Il a, de ce fait notamment, une place importante dans les récits d'origine. Pour ne citer que le frêne qui nous intéresse ici, nous le retrouvons dans les récits de mythologie scandinave notamment, où il est l'arbre cosmogonique Yggdrasil : axe de l'Univers, il traverse les trois mondes, du monde souterrain à l'empyrée, séjour des divinités supérieures et permet d'expliquer l'origine du monde, de l'homme et de son organisation³⁵. Mais ce n'est pas au frêne cosmogonique que nous avons à faire à Villelongue et nous allons voir ici en quoi le statut du frêne à Villelongue a rendu difficile notre première approche de celui-ci.

Du fait de notre volonté d'une perspective historique, nous avons entrepris, en préalable de notre travail de terrain, d'appréhender le thème du frêne par le biais de recherches en archives³⁶. Celles-ci ne se sont pas avérées très fructueuses et ne nous ont permis de découvrir que peu de traces du frêne dans les écrits. La tâche a été ardue pour diverses raisons. Tout d'abord cibler dans quel registre fouiller n'est pas chose facile du fait que les renseignements sur une espèce particulière ne correspondent pas à une entrée thématique dans les archives, c'est une entrée de biais. De plus, les arbres hors forêt ne sont pas du ressort des Eaux et Forêts, qui sont la ressource d'information principale pour tout ce qui concerne le bois. De plus, en ce qui concerne les forêts et les transactions de bois, il est très rare que le nom de l'espèce en question soit mentionné. Pour des données qualitatives, nous aurions pu rechercher dans les actes notariés de l'époque, mais cela nous a été d'emblée déconseillé : le travail aurait été de longue haleine et n'aurait pas forcément abouti³⁷. Ce sont les monographies communales,

³⁴ Lieutaghi (2002), p. 10

³⁵ Brosse (2001) ; Lieutaghi (2004) ; Motel (1996)

³⁶ Ces recherches ont été effectuées tout d'abord aux archives départementales des Hautes-Pyrénées à Tarbes où nous avons été initiés aux différents registres d'archives et où l'on nous a désigné les entrées à prendre pour avoir une chance d'accéder au frêne. Les fouilles se sont ensuite effectuées aux archives de la mairie de Villelongue. Nous avons également eu le chaleureux soutien de la société d'étude des sept vallées (SESV), source de connaissances en matière d'histoire de la région, qui nous a beaucoup aidés dans nos recherches et a cherché à dénicher pour nous des informations sur le frêne.

³⁷ Nous avons tout de même eu accès aux actes notariés d'une maison de Villelongue, mais n'y avons pas trouvé de mention du frêne

descriptions des communes écrites par les instituteurs en 1887, qui auraient dès lors été susceptibles de nous donner plus d'informations, mais là encore le travail fut vain. Nous savions que nous cherchions au bon endroit du fait que des informations sur d'autres essences apparaissaient, mais le frêne était encore absent.

Malgré tout, de ce qui aurait pu nous apparaître comme un échec, nous avons tiré une piste qui se rapporte à la représentation même du frêne dans la région : celui-ci semble être une essence tellement « banale » et si proche de la sphère domestique qu'elle n'est pas mentionnée dans les écrits de l'époque :

« La spécificité de l'arbre comme interlocuteur des sociétés semble évidente lorsqu'il s'agit de la contribution aux techniques de base ou de ces productions de l'imaginaire, arbre cosmique ou anthropogonique, qui participent à la genèse des mythes et des religions ; mais elle est bien moins manifeste du bord de l'usage quotidien des signes [...] »³⁸.

Le frêne est donc ici bien loin de l'arbre vénéré, remarquable, cosmogonique, dont on parle tant dans la littérature. Il prend part à des interactions plutôt quotidiennes, peut-être très pragmatiques et, en conséquence, il semble être devenu inutile de distinguer la présence de cette essence que l'on côtoie régulièrement. Cet « *arbre banal, mais qui sert à beaucoup de choses* » n'apparaît donc pas dans les écrits, mais nous verrons pourtant à quel point il a été utilisé « *de la racine à la dernière feuille* ». Nous découvrirons également que cet arbre n'est peut-être pas si banal que cela.

La perspective diachronique est finalement ressortie par le biais des mémoires individuelles qui se révèlent très riches et d'une assez grande profondeur historique³⁹ pour nous permettre d'appréhender des changements, des évolutions ou des continuités dans les pratiques qui touchent au frêne. L'aspect visuel de la confrontation avec l'objet qui relie plusieurs générations rend cette mémoire d'autant plus riche⁴⁰. L'arbre lui-même porte l'inscription de plusieurs années d'interactions avec l'homme, qui parfois remonte aux aïeux.

³⁸ Lieutaghi (2002), p. 10

³⁹ Nous pouvons ainsi remonter facilement jusqu'au début du 20^e siècle et parfois même plus loin

⁴⁰ Il est très vite ressorti lors des entretiens que la qualité des informations qui étaient données à propos du frêne était beaucoup plus riche quand l'informateur était « mis en situation », c'est-à-dire face à notre objet d'étude qu'il soit arbre ou objet en bois. Cette essence se révélant fortement inféodée aux territoires où il y a des granges, ces lieux seront les plus propices au déroulement des entretiens

Des figures ?

Si nous retournons sur les pas de notre excursion à Hérou, nous nous rendons compte que trois types de frênes nous ont été désignés : frênes émondés, *vieux frênes* et accrus⁴¹. Ces types sont communément distingués par les personnes que nous avons rencontrées à Villelongue⁴²

Les types de frênes sont désignés par les pratiques qui y sont liées, qu'elles soient actuelles ou passées. Ils font émerger une façon de percevoir son environnement et celle-ci apparaît ici très liée à l'agriculture. En effet, ces frênes sont définis par des personnes issues de ce milieu et qui ont de ce fait, comme nous le verrons tout au long de ce travail, pratiqué très directement le frêne jusqu'à, dans certains cas, avoir contribué à leur forme actuelle. Nous insistons sur le fait que la désignation de ces types de frênes est intimement liée aux personnes qui l'ont formulée, à savoir, pour la plupart, des possesseurs de parcelles boisées et des familles d'agriculteurs de Villelongue. Les représentations du frêne sont donc situées et ne seraient pas perçues de la même façon par un touriste de passage par exemple.

⁴¹ Nous ne trouvons pas à Villelongue de terminologie spécifique à chacun des types. Les termes employés sont donc généralement des paraphrases. Dans certaines régions le vocabulaire s'y rapportant peut être plus spécifique quant au type de frêne, comme nous le lisons dans le *dictionnaire du béarnais et du gascon modernes* (1980) :

« Herèche-chou (Hte Bigorre) – Frêne

Herechòlo (Hte Bigorre) – Frêne plus ou moins rabougris, plant de Frêne

Herechoulàto – Très petit Frêne – Forêt, bois de Frêne »

A Villelongue, seul le terme patois *herèchou* est encore employé.

⁴² La vision des frênes que nous présentons dans la première partie de ce travail est celle des habitants de Villelongue qui sont propriétaires de bois, c'est-à-dire qu'ils possèdent des terres où pousse cette essence et qu'ils en font donc une utilisation directe. Il s'agit essentiellement d'agriculteurs ou de membres de familles d'agriculteurs. En nous penchant de plus près sur la parenté de ces personnes, il s'est avéré que nombre de ces habitants étaient de proches parents. Si ce n'est pas le cas, la grande majorité de ceux qui possèdent des terres sont des vieilles familles de Villelongue, qui sont installées là depuis des générations. Cela nous donne une explication sur la cohérence de la perception du frêne dans la commune, qui tient donc beaucoup à la catégorie des personnes que nous avons interrogée

Figures du frêne à Villelongue



frênes d'émondés



têtards



vieux frênes



accrus

Les **frênes émondés** sont des arbres dont les branches sont régulièrement coupées afin de favoriser la production de rejets. Ils peuvent avoir deux formes différentes, soit ce sont des arbres d'environ 4 à 7m de haut dont on coupe les branches tout au long du tronc (c'est la forme la plus courante), soit ils ont la forme de « têtards »*, c'est-à-dire qu'ils sont taillés à leur sommet pour ne pas dépasser 2m de hauteur. Les rejets poussent ainsi au sommet, bien droits

Les **vieux frênes** sont des arbres qui étaient autrefois des frênes émondés, mais dont on a cessé de couper les branches depuis de nombreuses années.

Les **accrus**** sont des peuplements spontanés de frênes qui poussent en « *chandelle* » et dont il est spécifié qu'ils sont apparus sur des parcelles qui étaient autrefois cultivées mais que l'on a cessé d'entretenir.

* Bertrand (1996) utilise les termes « arbres d'émondés » et « têtards » pour distinguer ces deux formes

** La définition de l'accru que l'on écrit ci-dessus découle de la présentation que nous ont faite les personnes rencontrées sur le terrain et n'est donc pas tirée d'ouvrages spécialisés. Le terme *accru* n'est toutefois pas employé par la population locale qui le désigne comme énoncé dans la définition que l'on donne ici. Bien qu'il n'existe pas de terme spécifique, les accrus sont très souvent désignés lorsqu'on parle de frêne à Villelongue.

Les accrus, ou boisements spontanés, sont définis par les chercheurs comme des « formations ligneuses qui se constituent naturellement sur des terres antérieurement non forestières après l'arrêt ou la diminution de leurs usages » [Curt & al. (2004) cité dans Julien (2006), p. 6]

Encadré 3 Figures du frêne à Villelongue

Ces figures⁴³ font émerger des discours sur l'organisation des terres à Villelongue, actuelle et aussi passée. Elles ont chacune des représentations qui leur sont rattachées, une histoire qui se grave dans la forme de l'arbre. Ainsi, le frêne émondé est, par exemple, le signe d'une activité agricole encore prégnante et, comme nous le verrons plus tard, d'un certain type d'exploitation. Lorsqu'ils sont considérés dans ce sens, les frênes sont des signes, des marqueurs du territoire qui permettent de se repérer ou de se souvenir. Chaque type n'a pas une signification générique, mais permet de faire émerger des discours sur les pratiques qui lui sont liées. Ils marquent les parcelles et font surgir à l'esprit à la fois leur propriétaire, l'entretien de la parcelle et son histoire.

Face à l'importance que revêt la pratique dans la désignation même du frêne, nous avons décidé de nous pencher plus en profondeur sur les frênes émondés. Ceux-ci portent sur eux, de façon particulièrement visible, les marques d'une intervention soutenue et régulière de l'homme. Par cette pratique homme et frêne entretiennent une relation qui dure dans le temps et qui est visible à tous si elle est encore en action. En effet, quand nous sommes face à un arbre émondé, nous pouvons voir le tronc d'un vieillard, mais les branches qui repoussent après la coupe sont beaucoup plus jeunes : ces petites branches frêles ont l'âge de leur dernière rencontre avec la main de l'homme. L'arbre avec sa forme originale - des branches grosses et rabougries sur lesquelles poussent des plus petites - porte donc visuellement la marque de son rapport avec l'homme. La forme caractéristique qui résulte de l'émondage est reconnaissable par un grand nombre, même pour celui qui n'est pas familier aux différentes essences. On reconnaît bien le frêne émondé des autres espèces dans le paysage, ce qui nous porte d'autant plus à nous interroger à son sujet.

En outre, les traces d'émondage perdurent même si les arbres ne sont plus taillés. Ils gardent donc au fil des années la trace d'une pratique passée et en sont ainsi les témoins. C'est cet aspect paysager, la dimension historique à laquelle il fait appel, ainsi qu'un certain mystère qui a entouré la pratique dans nos entretiens qui nous ont poussés à nous pencher un peu plus sur ces figures du frêne.

⁴³ Dans ce travail, nous emploierons le terme *figure* pour désigner les différents types de frênes par référence à l'importance de l'aspect visuel qui permet de les caractériser.

2.2 Les frênes émondés

La question de l'état de la pratique de l'émondage est en effet longtemps restée floue dans nos enquêtes. Nombreux sont ceux qui nous ont tout d'abord dit qu'ils ne le pratiquaient plus du tout. Il s'est toutefois avéré par la suite que le frêne est encore, du moins de façon épisodique, utilisé comme complément au fourrage par presque tous les agriculteurs. Pourquoi alors ne nous en a-t-on pas tout de suite parlé ? La réponse est à chercher avant tout dans la formulation de notre question. Pour obtenir des détails sur l'utilisation des feuilles comme fourrage, nous avons posé la question de l'émondage, ce qui nous a paru pertinent suite aux lectures qui traitaient de cette pratique et de la présence d'arbres nouvellement ou anciennement émondés sur la commune. Il est apparu que notre question restreignait les réponses possibles en matière d'utilisation fourragère du frêne. En effet, les termes d'ébranchage ou d'émondage se rapportent à sa définition, à savoir : « *opération consistant à couper les branches latérales, et parfois le tronc, pour faire naître des rejets* » (*Petit Robert*). Mais avant cela, ces termes désignent pour la plupart des personnes rencontrées l'état de cette pratique à l'époque où on donnait la feuille de manière beaucoup plus intensive et que l'on ébranchait régulièrement.

Cette pratique a maintenant changé : on donne toujours les ramures aux bêtes, mais on ne les coupe plus forcément de la même façon et avec la même régularité. Elle ne correspond plus, dès lors, à la définition que l'on a donnée précédemment de l'émondage. Pour connaître l'évolution de la pratique qui se rattache au frêne - arbre fourrager - il est préférable de parler des feuilles de frêne utilisées comme fourrage. En effet, la production fourragère ne se rattache plus maintenant forcément aux techniques d'émondage. L'émondage fait référence à une façon particulière d'ébrancher que nous allons décrire plus loin et nous laissons planer ainsi un peu plus longtemps le mystère sur l'évolution de cette pratique...

Nous allons aborder cette figure du frêne comme elle nous est apparue à Villelongue. Tout d'abord nous avons pu appréhender ses différents emplacements sur la commune, au gré des ballades, puis, après avoir fait plus ample connaissance avec ceux qui y habitent, nous avons regardé les gestes qui les ont façonnés.

Là où ils se trouvent

C'est principalement parce qu'il est un bon fourrage et pour ses qualités en tant que bois de chauffage que l'on trouve le frêne dans les prés et pâturages. En effet, les propriétés nutritives de ses feuilles, qui valent largement celles de la luzerne, les rendent particulièrement digestes et elles conviennent

d'ailleurs très bien aux femelles allaitantes du fait de leur grande teneur en calcium⁴⁴. Cette essence est ainsi très appréciée par le bétail : chèvres, vaches, moutons, etc. se ruent sur son feuillage. C'est donc pour donner un complément au foin récolté dans les prés que les frênes s'y dressent, mais également pour les qualités de leur bois qui apportent des arguments supplémentaires à leur proximité des granges⁴⁵. Toutefois, son apport en fourrage est essentiel, ou plutôt l'était⁴⁶. L'herbe ne se trouve pas toujours en quantité suffisante pour alimenter le bétail durant l'hiver du fait de sécheresses qui peuvent limiter sa pousse par exemple, ou encore du fait du manque de surfaces de prés de fauche. Il est ainsi parfois nécessaire de donner des feuilles de frêne comme complément au foin, que l'on récolte en coupant les branches des arbres qui se trouvent sur les parcelles. La pratique de l'émondage, comme le fait remarquer Bernard Bertrand (1996), permet ainsi un accroissement des surfaces productives en ajoutant aux prairies de fauches une surface de fourrage à la verticale. Cette surface productive est d'autant plus mise à profit que le fait de tailler les branches régulièrement les fait repousser plus vite et donc fournit ainsi d'avantage de nourriture pour le bétail⁴⁷.

Pour que cette surface de fourrage soit optimale, l'emplacement des arbres sur les parcelles n'est pas laissé au hasard. Leur position doit gêner le moins possible le travail de fauche afin que l'agriculteur n'ait pas besoin de constamment faire le tour des troncs. Elle doit faire en sorte également que leur frondaison ne fasse pas trop d'ombrage sur les prés, ce qui diminuerait la quantité de foin, l'herbe poussant beaucoup moins bien à l'ombre⁴⁸. On voit donc les frênes en bordure de parcelle, au bord des chemins ou des rigoles, autour des granges, sur des monticules. Des lignes de frênes au milieu des

⁴⁴ Bertrand (1996), p. 78-79. Cet auteur fait remarquer que la digestibilité de la feuille est bonne du fait du rapport de matière azotée totale qui est plus élevé que pour différents types de fourrages de prairies de fauche, ainsi que de son faible taux de cellulose brute et de la présence de nombreux éléments minéraux.

⁴⁵ Nous reviendrons sur les qualités du bois de frêne principalement aux chapitres 2.3 *Taille des grosses branches* et 3.1 *Une diversité d'objets*

⁴⁶ Ce qui a poussé le frêne à être favorisé à proximité des exploitations se rapporte à une situation ancienne. La nécessité d'un complément au foin par des feuilles de frêne ne se fait plus ressentir. Nous nous pencherons sur les changements de rapport à cette essence et à la proximité dans le chapitre 3.1.

⁴⁷ Selon Gomez & Fillat (1984) la croissance des branches est plus rapide les deux premières années après la coupe puis ralentit progressivement (cela a été confirmé par la suite dans les entretiens). Cette croissance dépend également de l'âge de l'arbre (plus rapide pour les jeunes) et de sa situation géographique

⁴⁸ Lors de sécheresse, l'ombre des arbres pourrait certes permettre de garder plus longtemps de l'herbe verte, mais les animaux sont aux estives à ce moment-là

prés nous ont également été mentionnées, mais nous n'en avons plus de trace, les arbres y ayant sans doute été rapidement abattus puisqu'ils gênaient.

A quoi doit-on leur emplacement sur les parcelles ? L'arrivée des frênes émondés sur celles-ci est rarement connue par leurs propriétaires actuels, qui sont bien souvent plus jeunes que ces arbres. Certains font remonter leur installation à l'époque de leurs grands-parents ou de leurs aïeux. Généralement, on est d'avis que ces frênes ont été plantés, surtout en ce qui concerne ceux qui se trouvent autour des granges. Des pratiques actuelles peuvent toutefois nous renseigner sur les modalités d'implantation de ces arbres. Des agriculteurs de Villelongue ont commencé il y a quelques années à utiliser les jeunes frênes comme piquets de clôtures, pour remplacer ceux qui étaient habituellement faits en bois (**Erreur ! Source du renvoi introuvable.**). Les piquets deviennent alors vivants, ils poussent et on leur coupe les branches chaque année ou tous les deux ans. Les arbres qui soutiennent ces clôtures vives ont généralement poussé spontanément et ont été favorisés, parfois plantés. En effet, sous le grillage il n'est pas possible de faucher et les plantules de frêne peuvent alors se développer. Seuls ceux qui ne sont pas nécessaires à la clôture sont ensuite coupés. Cela permet de supposer que la position des vieux frênes émondés découle de la même logique. Certains auraient été plantés et les autres favorisés si leur place sur la parcelle ne dérangeait pas ou s'ils étaient utiles au propriétaire. La question reste donc encore ouverte.



Figure 2 Clôture aux piquets vivants taillés chaque année.

Les frênes en bordure de parcelle permettent de délimiter celles-ci, de distinguer ses propres terres de celles du voisin et, en même temps, c'est là qu'ils dérangent le moins le travail de fauche, l'agriculteur n'ayant pas à faire le tour de l'arbre. Ils marquent ainsi les limites de la propriété en formant des alignements d'arbres, sortes de haies lâches de frênes émondés. Ces limites sont parfois renforcées

par des murets de pierre sèche ou des *labasses*⁴⁹, qui s'intercalent entre les frênes. « Cette configuration de haie à deux étages tient lieu de clôture avec un minimum d'emprise au sol, mais aussi de brise vent »⁵⁰. Tout en gardant ce même souci de garder le plus possible de productivité de fourrage, les haies permettent de délimiter les espaces de chacun et ainsi indiquent la propriété. Le frêne participe ici de ce cloisonnement des différentes parcelles et devient un marqueur des propriétés.



Figure 3 Premier plan : *labasses* ; arrière plan : muret de pierres bordé de frênes

Dans certaines communes, le frêne est travaillé sous forme de haie plissée⁵¹. Selon B. Morisson et R. Garreta, celles-ci constituent un trait commun de toutes les communes où elles ont effectué leurs enquêtes. A Villelongue nous ne remarquons pas de haies où les arbres sont dirigés de la sorte, mais l'on nous montre tout de même une haie où un frêne d'environ 40cm de diamètre pousse à l'horizontale. Il délimite deux parcelles et de nombreux rejets qui sont dus à des tailles régulières poussent de ce tronc. Ce façonnage participe d'une pratique qui n'a plus cours maintenant, où les arbres étaient dirigés très jeunes pour avoir la configuration souhaitée. Dans l'exemple présenté, le frêne avait été modelé très jeune de sorte qu'il fasse un coude et pousse à l'horizontale de façon à

⁴⁹ Terme gascon qui signifie pierre plate, dalle [Buisan (2006), p. 184]. Ce terme est appliqué ici à des grandes plaques de schiste levées

⁵⁰ Garreta (2005), p. 34

⁵¹ « Pratiquée dans tous les bocages où la haie basse et taillée était de règle, cette technique permettait par un savant entrelacs de branches vivantes de fabriquer de toutes pièces des haies infranchissables pour le bétail » [Bertrand (1996), p. 35]

délimiter les parcelles de deux propriétaires différents. Nous voyons ainsi que la forme et la fonction de l'arbre étaient pensées dès son plus jeune âge : ici du fait d'une hauteur réduite, l'ombre projetée est moins longue, mais le frêne fournit tout de même de nombreuses feuilles sur toute la longueur de son tronc qui pousse à l'horizontale (il empêche certainement par la même occasion le bétail de passer). Il était donc façonné de manière à ce que sa forme soit toujours utile pour les générations suivantes, ce qui était possible à condition que celles-ci perpétuent son entretien par des tailles régulières - tâche contraignante qui a certainement induit la disparition rapide de ce type de haie sur Villelongue.

Les haies de frênes marquent la limite de propriété, comme en atteste leur définition (Larousse) : « *Clôture faite d'arbres et d'arbustes alignés et qui marque la limite entre deux parcelles, entre deux propriétés* ». Même si les arbres sont à la frontière de deux parcelles, leur propriétaire est toujours connu. On est d'autant plus attachés à la propriété que, juridiquement, un arbre ne pourra être abattu que par le propriétaire des terres où il se trouve. Si une parcelle est mise à disposition d'un éleveur ou lui est confiée en fermage, auxquels cas il n'en sera pas propriétaire, il pourra couper les branches des frênes pour les donner au bétail. En revanche, il ne lui sera pas permis d'abattre l'arbre, celui-ci appartenant au propriétaire. Il y a donc une différence de statut entre les branches de l'arbre et l'arbre lui-même. Une essence peut être une ressource pour un tiers tant que l'on ne porte pas atteinte à son tronc et ce sera donc toujours le propriétaire de l'arbre qui pourra décider du sort de celui-ci. Cette dernière raison et la position du frêne en limite de parcelles nous a conduit à considérer cet arbre comme un marqueur visuel de la propriété. C'est pourquoi cette essence nous permet de faire ressortir l'évolution de la répartition des terres à Villelongue et les changements d'utilisation des parcelles⁵².

Du fait de sa position en limite, l'arbre peut-il être l'objet de litiges portant sur sa propriété? Aucun cas ne nous a été rapporté directement, d'autant plus que le cadastre détermine légalement où s'arrêtent exactement les terres. Cependant, le propriétaire en tient compte dans ses rapports avec les voisins. En limite de propriété, les branches peuvent, par exemple, tomber sur les terres de celui d'à-côté. Si ce dernier travaille ses terres mécaniquement, elles peuvent gêner son travail. C'est donc aux deux partis de s'entendre pour que chacun y trouve son compte. Dans certains cas, les haies sont ainsi laissées tout autour du pré sauf sur le côté qui délimite la propriété du voisin que des branches ou de l'ombre pourraient gêner. Cela fait ressortir qu'une certaine entente est nécessaire entre propriétaires voisins pour éviter des conflits potentiels. Cette même entente modère d'ailleurs les considérations sur le statut juridique de l'arbre. Si un habitant du village est dans le besoin, un accord avec le propriétaire peut être

⁵² Les vieux frênes et frênes encore émondés ont été répertoriés sur la commune et reportés sur la carte en annexe 1. Nous remarquons que bien souvent ils correspondent aux limites des parcelles cadastrales

fait pour que celui-ci lui permette d'abattre un arbre par exemple. Cette notion d'entraide a été bien souvent mise en avant au cours des entretiens. Elle est comme une émergence du lien qui unit les habitants d'un même village⁵³. Elle peut même s'appliquer aux ethnologues qui y sont installés temporairement et qui sont bien incapables de faire redémarrer leur voiture !

Lorsque l'on s'éloigne de la bordure de parcelle et que l'on pénètre un peu plus loin à l'intérieur de celle-ci, la grange nous apparaît, généralement entourée de frênes. A cet emplacement, ils permettent à l'éleveur d'avoir de l'ombre pour que lui ou ses bêtes s'y reposent. Ils y entravent peu le travail de fauche, la grange constituant déjà elle-même un obstacle. On nous cite également sa fonction de pare vent, les frênes alignés autour de la grange la protégeant contre les rafales. Cette fonction est toutefois contredite aujourd'hui :

« Et tu vois là, ils sont tous du même côté, ils disaient que c'était pour protéger du vent. Maintenant c'est là et je dis que ça risque seulement de tomber sur le toit » (Ortiac, M. Lae)

Nous n'avons pas encore mentionné ici tous les emplacements potentiels du frêne. Ils se trouvent également sur des monticules, où ils n'entravent pas trop le travail de fauche, au bord des chemins, où ils délimitent les propriétés et les chemins, tout en offrant une ombre agréable au marcheur, ou encore le long des canaux d'irrigation. Ils sont donc généralement là où ils gênent le moins le travail de fauche et où le rapport est le meilleur entre l'aspect négatif de diminution de production de foin à l'ombre de son feuillage et son apport en feuilles. Ils sont aussi implantés là où ils sont susceptibles d'avoir d'autres répercussions positives secondaires telles qu'une ombre à proximité de la grange, une fonction de clôture, de maintien de rives, de protection contre les éléments⁵⁴, etc.

⁵³ Selon Estelle Cantala [(2002), p. 40], cette entraide est le reflet d'une organisation ancienne du territoire, qui remonte au Moyen-Âge. Elle s'organisait sur trois niveaux : l'*ostau* (la maison), la *vesiau* (village), le *vicq* (la vallée). L'entraide serait une trace de cette organisation au niveau de la communauté villageoise (*vesiau*) et elle se manifeste actuellement, selon les observations et entretiens conduits sur la commune de Villelongue, par le biais, par exemple, du partage de certains matériels agricoles, d'aide pour la fauche, d'un sentiment très fort d'appartenance à un village, etc.

⁵⁴ Dans ce sens, il est reporté par Barrue & Barrue-Pastor [(1993), p. 169] que, dans la vallée de Barège, les frênes peuvent être employés dans un dispositif de protection contre les avalanches. Ils forment alors des alignements qui renforcent un dispositif de « fort », sorte de demi pyramide qui protège la grange du côté où elle est exposée à l'avalanche.

Les reliques de l'émondage

Si nous revenons à notre expédition à Hérrou (Cf. Chapitre 2.1 *D'Ortiac aux estives*), nous y avons observé des vieux frênes portant les traces d'un émondage passé. Ces arbres marquent souvent l'emplacement d'anciennes granges ou les contours d'une parcelle autrefois exploitée. On nous raconte qu'anciennement beaucoup plus de parcelles étaient exploitées sur Villelongue. Chacun avait son petit bout de terre avec quelques vaches, des chèvres ou des brebis et un ou deux cochons qui leur permettaient de vivre :

« Avant, à Villelongue, il devait y avoir une vingtaine de paysans qui vivaient de la terre tant bien que mal, mais enfin, ils vivaient quand même. Il y avait du monde dans les baraques et ça vivait de la terre. Mais après la guerre, la plupart ont abandonné. » (Villelongue, M. Cle)

Du fait du nombre élevé d'agriculteurs, la commune de Villelongue était découpée en de nombreuses propriétés, ce qui ne permettait pas à chacun d'avoir beaucoup de terres. Dans ce contexte, il arrivait donc que les surfaces de prés de fauche ne soient pas suffisantes pour fournir assez de foin pour le bétail, bien que les troupeaux fussent alors moins grands. Il était donc nécessaire de compléter le fourrage par des feuilles de frêne, raison pour laquelle ceux-ci étaient nombreux sur les parcelles. Si le foin manquait vraiment, s'il y avait eu une sécheresse par exemple, il arrivait que les éleveurs fassent sécher les feuilles de frêne pour les conserver, comme le foin, pour l'hiver. Mais cela demandait beaucoup de temps de travail, il fallait non seulement ébrancher, mais ensuite également détacher les feuilles des brindilles avant de les faire sécher. On les donnait donc, de préférence, fraîches, d'autant plus que les feuilles de frêne séchées grattent terriblement quand elles se fauillent sous la chemise !

Du fait de la limitation des terres disponibles pour chacun, cette essence était bien plus présente que maintenant autour des parcelles :

« D'ailleurs avant il y avait beaucoup plus de frênes autour des parcelles, pas seulement dans la haie, mais aussi dans le pré, il y avait des lignes de frênes. Mais on les a toutes coupées. On en a aussi coupé dans les haies. » (Ortiac, M. Cre)

Il apparaît en effet que la situation a maintenant changé et que ces arbres ne sont plus aussi nécessaires qu'auparavant :

« Non maintenant ce qui a changé c'est qu'il y a du fourrage partout et... avant c'était un besoin quoi. Les parcelles, enfin les surfaces étaient tellement limitées que chacun avait son petit lopin de terre. [...] Alors il fallait que tout soit ramassé. » (Villelongue, M. Noe)

Cela signifie que les frênes étaient auparavant nécessaires pour fournir aux éleveurs un fourrage suffisant. Les frênes pouvaient être présents en quantité bien plus importante puisque l'on fauchait à la main. Ils gênaient alors bien moins qu'aujourd'hui où ce travail est fait avec des machines. D'autre part, un nombre plus élevé de propriétaires impliquait un nombre plus important de haies pour délimiter les parcelles (les haies de frênes répondaient également à un besoin de fourrage). Maintenant que le nombre d'exploitants est moins élevé et que chacun travaille un nombre plus grand de parcelles, les haies entre certaines propriétés ont été abattues afin de faciliter le passage de la motofaucheuse.

Nous pourrions donc penser que les *vieux frênes* subsistent seulement sur les terres qui ne sont plus exploitées. Sur les parcelles qui le sont encore, les frênes auraient dû être abattus parce qu'ils gênaient ou être émondés par l'agriculteur qui a décidé de les conserver. Or nous constatons la présence de cette figure sur des parcelles actuellement exploitées. Une des raisons peut être que l'agrandissement de la surface exploitée par un éleveur s'est faite par des terres « mises à disposition ». Ainsi, l'éleveur, même s'il avait préféré abattre un arbre, n'en a pas eu le droit du fait que juridiquement c'est le propriétaire de la parcelle qui a seul ce droit. De plus, des granges peuvent avoir été rachetées comme résidences secondaires et, dans ces cas, les nouveaux propriétaires qui ne sont pas agriculteurs, entretiennent la parcelle et la grange. Ils peuvent décider de garder les frênes qu'ils n'émonderont pas. Toutefois, la question de ce qui détermine l'abattage ou la conservation des *vieux frênes* reste à explorer plus en profondeur. Cela pourrait peut-être permettre une compréhension plus fine de la place de ces arbres dans les représentations et dans l'organisation du paysage.

Quand on grimpe à l'arbre : la pratique de l'émondage en action

Nous décrivons ici l'ébranchage tel qu'il est pratiqué actuellement par un éleveur retraité de Villelongue qui prend le temps de travailler sur l'exploitation avec des techniques qu'il utilisait déjà quand il était jeune⁵⁵. Il s'agit donc de dessiner une image des techniques d'émondage du milieu du 20^{ème} siècle, tout en gardant à l'esprit que nulle pratique n'est figée et qu'elles ont de ce fait évolué depuis cette époque. Les gestes et le savoir-faire n'ont certainement guère changé, mais l'intensité de la pratique a diminué,

⁵⁵ La description de cette pratique est le résultat d'une observation directe qui a été filmée, puis complétée par les informations qui résultent de l'auto-confrontation. Cette méthode consiste à confronter un informateur à une image préalablement filmée qu'on lui présente de lui en activité. Par le biais d'une observation systématique de celle-ci, il est possible d'avoir des explications plus fines d'une activité donnée et de rendre compte d'actions inconscientes de l'opérateur

du fait notamment de certains changements dans la conduite des troupeaux, qui impliquent que moins d'arbres sont émondés :

« La pratique n'a pas changé [depuis 50 ans]. Cependant, avant on rentrait les bêtes beaucoup plus tôt. Donc elles pacageaient moins longtemps et donc on ébranchait plus » (Ortiac, frère de celui dont on va détailler les pratiques)

Cet agriculteur coupe des branches pour son bétail tous les jours depuis le milieu du mois d'août. Il les coupe surtout pour les chèvres, mais les brebis en raffolent également et en profitent souvent en même temps. Tous les matins donc, après les avoir traites, il conduit ses chèvres sur un pré au-dessus d'Ortiac où l'herbe n'a pas encore été complètement grignotée. Là-bas, il coupe des branches de frêne pour les donner aux chèvres qui les adorent. Il revient ensuite à la grange, qui se trouve au départ de la piste en direction des estives, pour couper là aussi quelques branches pour les chevreaux qui y sont restés.

Je lui avais demandé si je pouvais assister à la coupe des branches. Il m'a donc fait une démonstration, modifiant un peu son planning de la journée pour ébrancher un peu plus tôt qu'à l'habitude l'arbre dont les feuilles allaient être données aux chevreaux. Il me désigne l'arbre qu'il va émonder, certaines branches ont été coupées l'année précédente, d'autres l'ont été il y a deux ans. Celles du sommet qu'il se prépare à sectionner ne l'ont pas été depuis au moins trois ans, c'est pour cela qu'il a décidé de s'en occuper aujourd'hui. Ce frêne-là a également été choisi parce qu'il perd ses feuilles relativement tôt, souvent une semaine avant celui dont il va s'occuper ensuite. Il observe que les arbres ne perdent pas tous leurs feuilles en même temps, chaque individu est plus ou moins précoce par rapport aux autres. La connaissance du moment de la chute des feuilles des arbres qui poussent sur son terrain déterminera donc l'ordre dans lequel ils seront soumis à l'émondage⁵⁶. Bien souvent, les arbres qui sont régulièrement taillés gardent leurs feuilles plus longtemps que ceux qui ne le sont pas. Ils ont d'ailleurs les feuilles plus foncées, ce qui est généralement un signe que leur frondaison tombera plus tard. Sur la parcelle où nous nous trouvions, celui qui tient ses feuilles le plus longtemps les garde jusqu'à début novembre et les premiers commencent à les perdre à la mi-septembre. Mais s'il y a un coup de gel, les frênes seront tous dégarnis en même temps. Ils sont plus sensibles que les autres essences.

⁵⁶ Selon Gomez & Fillat (1984), la composition chimique des feuilles de frêne varie selon la période où elles sont prélevées et ainsi leur digestibilité diminue si on les coupe au mois de septembre et octobre par rapport au mois d'août. A Villelongue on dit alors que la feuille est trop mure. En effet, le bétail n'apprécie pas les feuilles trop vieilles et donc plus on avance dans l'automne moins il en mangera. Si l'on taille une branche et que les feuilles en tombent facilement, les feuilles ne seront pas mangées par les bêtes. Elles sont alors trop vieilles.

Si les feuilles sont jaunes, elles ne seront alors pas mangées par le bétail. Il est donc important de connaître le rythme saisonnier de l'arbre. La qualité de la feuille de frêne est ainsi essentiellement jugée par rapport au comportement des troupeaux. L'éleveur observe également à l'attitude de son bétail que cette qualité n'est pas la même selon les frênes. Effectivement, il arrive que les bêtes, bien qu'elles raffolent de cette essence, ne daignent pas manger les feuilles de certains individus. Les saveurs des feuilles diffèrent et sont déterminées par l'appétence qu'elles déclenchent pour les bêtes :

« Je vois les bêtes. Si elles mangent goulûment, ça va, elle est bonne. Mais quand elles mangent, elles s'en vont, elles reviennent, ça veut dire qu'elle n'est pas bonne...y en a qui la finissent pas. Ça se voit vite »

Nous pouvons observer ici une connaissance approfondie non seulement de l'espèce elle-même, mais également des différents individus qui la composent, donc en quelque sorte des variations intraspécifiques du frêne. Cette connaissance se base sur l'observation de l'arbre lui-même et également du comportement des troupeaux. Elle détermine le moment et l'intensité des pratiques. Il découle de ce savoir la succession des arbres à ébrancher ou encore, si sa feuille n'est pas appréciée du bétail, l'abattage plus rapide d'un frêne :

« Là je l'ai coupé l'année dernière parce que celui-là déjà il était difficile à faire, il était très haut, et puis il avait des vilaines branches, toutes tordue, et des brindilles dans tous les sens. Et en plus la feuille n'était pas bonne. Alors de colère je l'ai coupé »

Retournons maintenant au cœur de l'action. Pour émonder l'arbre, l'agriculteur grimpe au sommet. Il peut parfois emprunter une échelle pour escalader la première section du tronc s'il n'y a pas de branche assez basse, mais cette fois un trou lui permet d'y placer son pied.

« Je dois redoubler de prudence, parce que dans ces vieux frênes, il y a des branches mortes. Il faut faire gaffe parce que si on met son pied là, ça casse là. [...] Si y a pas de feuilles, il faut se méfier. Si y a pas de feuille alors avec la hache, il faut le tester avant de poser le pied »

Il accomplit cette tâche périlleuse avec aisance (même s'il avance qu'il a perdu de sa souplesse avec l'âge !) et se retrouve en quelques secondes au sommet où il dégaine sa hachette qui lui permettra de tailler les branches. Il coupe alors six branches ce jour-là, avec des gestes calmes et précis. Elles font environ 5 cm de diamètre et partent du même bras, sauf deux qui restaient à couper sur un autre bras. Quand elles sont plus grosses, il entaille de part et d'autre de la branche avant de la faire tomber. Généralement lorsqu'il plume un frêne, il enlève vraiment toutes les petites branches, mais sur certains, il en laisse quelques unes pour que les feuilles repoussent plus vite l'année suivante. Il agit de la sorte sur les arbres qui entourent la grange. Ce sont ceux qu'il taille le plus volontiers parce qu'ils sont à

proximité, ce qui facilite le transport. Il pourra ainsi s'en occuper à nouveau deux ans plus tard ou même l'année suivante. Sur ceux qui se situent plus loin, il coupe vraiment toutes les branches. C'est surtout pour une question d'esthétique : « ça fait un peu désordonné comme ça quand c'est pas bien coupé ».

Il laisse tomber d'en haut chaque branche avant d'entamer lui-même la descente. Une fois au sol, il prend chaque branche et coupe la partie au-dessous des ramilles que les chèvres ne mangent pas :

« Elles broutent le bout, elles se cassent le bout... et puis ça dépend des arbres [si elles en mangent seulement les feuilles ou également un peu de brindille] »

Les tronçons de branches coupées qui ne sont pas donnés aux chèvres sont laissés au pied de l'arbre. Ils seront ensuite attachés par une ficelle en fagot, apportés dans la cour de l'habitation où ils sont stockés pour être ensuite utilisés comme bois pour la cuisinière. Quant aux ramilles, si les chèvres sont dans le pré, elles les mangent directement au sol et, si elles se trouvent dans la grange, il les leur attache à la mangeoire.

Bien que les gestes décrits ci-dessus continuent à être appliqués tels qu'il ont été appris il y a une soixantaine d'années, cela ne nous permet pas d'avancer que la pratique est restée la même depuis. Autrefois cette technique et ces savoirs étaient mobilisés parce qu'ils étaient nécessaires à la bonne conduite de l'activité d'élevage, faute de quoi les troupeaux ne pouvaient être nourris, dans le cadre d'une logique de subsistance que nous avons décrite plus tôt. Actuellement, cette logique s'est transformée. Nous voyons que la fonction de fourrage perdure, mais elle est surtout conservée pour des critères esthétiques et paysagers, ce qui pousse cet agriculteur à continuer de tailler régulièrement les branches. Elle permet également d'éviter que trop de branches ne tombent dans les prés. Des critères qui étaient secondaires - ils étaient alors la résultante du travail d'émondage - gagnent progressivement de l'importance pour finalement devenir presque prépondérants comme entretien de la « propreté » des parcelles par exemple.



Figure 4 Préparation des branches pour les fagots de bois de chauffage

Evolution de la pratique d'émondage : conservation du fait technique

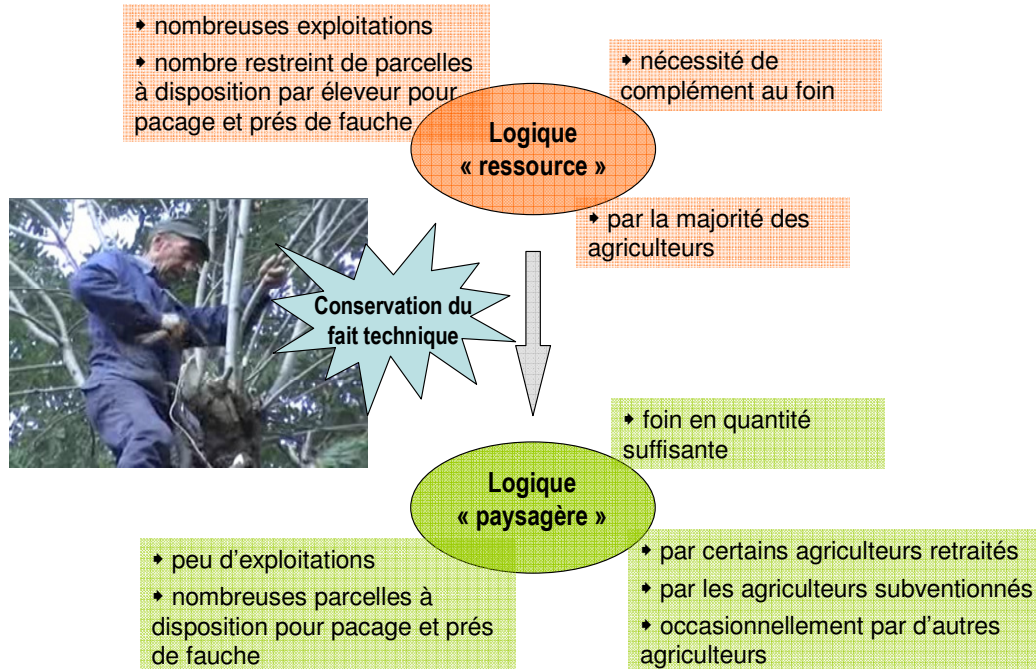


Illustration du passage d'une situation « ancienne » à la situation actuelle. Bien que le fait technique ne change pas, les fonctions prépondérantes de la pratique ont changé et, par là-même, les représentations de cet arbre. Nous passons d'une pratique inscrite dans une logique où le frêne a une fonction principale de producteur de fourrage et de bois de chauffage, à la pratique actuelle qui a une vocation principale que nous nommerons « paysagère ». Celle-ci est non seulement une logique esthétique de la parcelle, mais également d'entretien (les branches régulièrement taillées risquent moins de tomber sur la parcelle et ainsi ne dérangent pas la fauche). Ce ne sont pas des nouvelles fonctions qui sont apparues, mais seulement une différence dans l'accent mis sur certaines d'entre elles. Alors qu'auparavant l'aspect du frêne émondé, si caractéristique des territoires de granges de la région, était la résultante d'un besoin des différentes ressources matérielles que cet arbre pouvait offrir, c'est maintenant cette résultante visuelle qui est généralement plus recherchée (tout en conservant l'utilisation des ressources qui ne sont plus forcément nécessaires).

A Villelongue, l'émondage est actuellement pratiqué sous cette forme par des agriculteurs retraités qui gèrent leurs terres de manière très extensive. Il peut l'être aussi occasionnellement par des agriculteurs en activité, mais sur peu d'arbres. Ils ne fournissent pas par ce biais du fourrage de frêne à tout leur troupeau.

2.3 Le bruit de la tronçonneuse

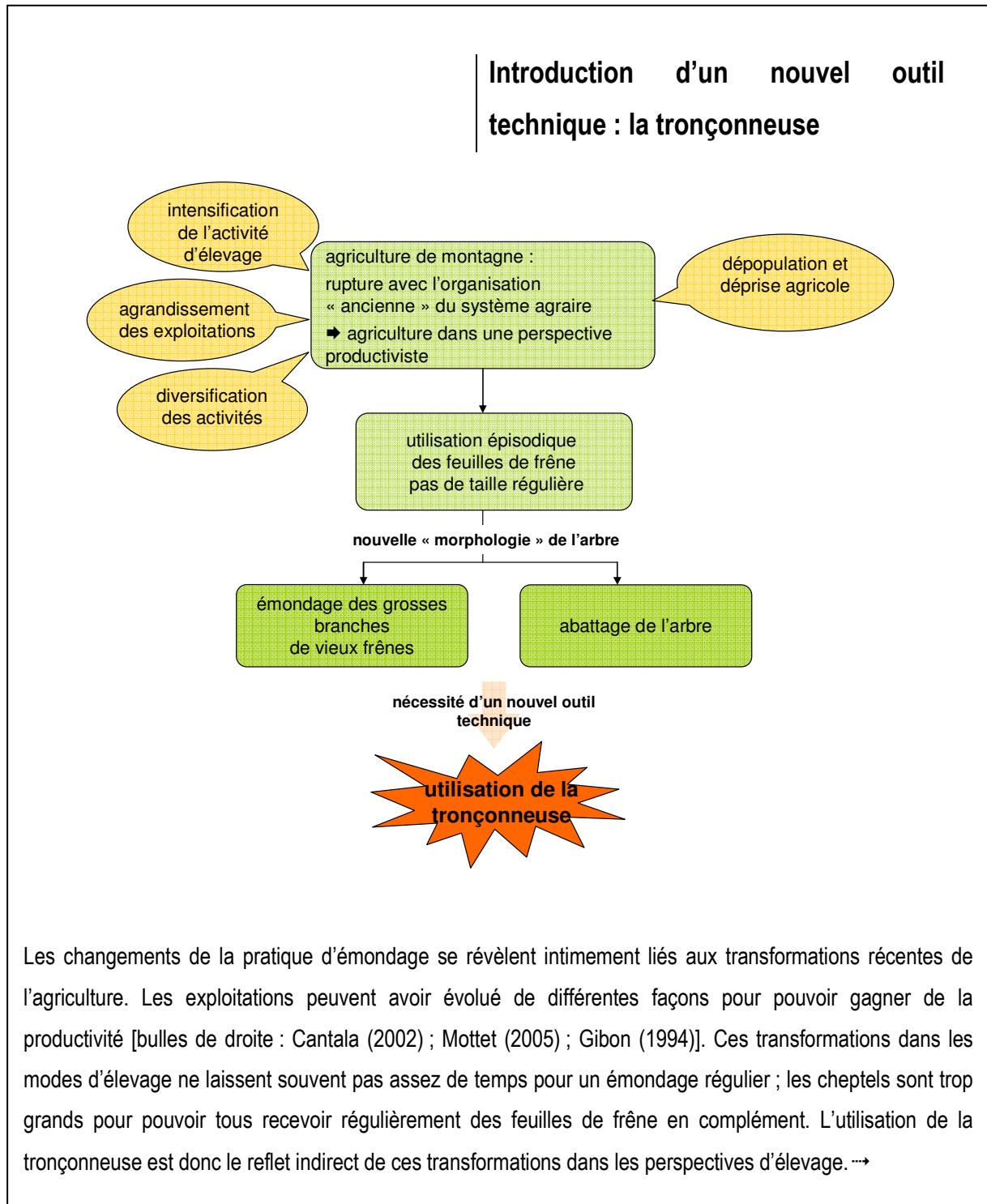
En interrogeant les habitants de Villelongue sur l'émondage, on n'obtient généralement de réponse que sur la pratique que nous avons détaillée précédemment. Toutefois, la plupart des exploitants vous diront qu'ils donnent encore des feuilles de frêne à leur bétail, mais rarement, et peut-être celles de seulement deux ou trois arbres. Certains le font d'ailleurs uniquement si l'été a été trop sec et s'ils n'ont pu récolter assez de foin (et même dans ce cas certains auront plutôt tendance à acheter du foin disponible dans le commerce). Un émondage plus parcimonieux implique que le frêne n'a pas le même aspect. Il n'a plus la figure du frêne émondé mais plutôt celle du vieux frêne. La pratique n'a alors plus le même impact visuel.

Un des facteurs qui a conduit transformer la pratique d'émondage est, comme nous l'avons vu précédemment, la diminution du nombre d'exploitants et, par voie de conséquence, l'augmentation de la surface de prairie de fauche qui en découle. La taille des branches n'étant plus nécessaire pour le fourrage, elle devient d'autant plus secondaire. Ce n'est qu'en cas de grosse sécheresse que l'émondage se fera de façon un peu plus intensive, mais en règle générale, les éleveurs donnent des branches de frêne de façon plutôt épisodique (s'ils ne taillent pas les branches régulièrement comme décrit ci-dessus). Les feuilles sont alors données comme un « dessert » aux animaux qui en raffolent et non plus en remplacement ou complément du foin. En effet, les éleveurs sont depuis quelques années dans une gestion de l'exploitation plus productiviste et ont donc des troupeaux plus grands⁵⁷, dans le cadre d'une activité d'élevage beaucoup plus intensive; parallèlement, ils diversifient leurs activités. Etant donné la taille des troupeaux actuelle, fournir des feuilles au bétail implique la taille quotidienne d'une trop grande quantité d'arbres et demande beaucoup trop de temps pour un fourrage qui n'est maintenant plus nécessaire. Le frêne est ainsi donné aux bêtes qui restent à la grange ou qui ne vont pas aux estives avec les autres. Ou encore, si un éleveur a quelques brebis à côté de son gros troupeau de bovins, par exemple, il pourrait décider de leur en donner.

Dans ce contexte, certains ont tout de même continué à donner des feuilles de frêne. C'est pourquoi nous distinguons, en dehors de celle décrite dans le chapitre précédent, deux variantes principales de la pratique : la taille de vieilles branches de frênes qui ne sont pas émondés régulièrement et l'abattage de l'arbre pour en donner en même temps les feuilles au bétail. Nous constatons ici un élément

⁵⁷ Bien qu'il y ait eu diminution du nombre d'exploitants à Villelongue, le nombre de têtes de bétail n'a pas forcément régressé. Chacun d'entre eux, dans un élan d'augmentation de productivité, a des cheptels beaucoup plus grands que ce qui se faisait autrefois

commun particulièrement marquant - l'introduction d'un nouvel outil technique - la tronçonneuse. Cet outil se révèle nécessaire parce que l'entretien des frênes se fait très épisodiquement et que la dimension des branches (ou du tronc) à couper ne permet plus l'utilisation de la hachette, qui est efficace sur des branches de moindre diamètre.



→ La diminution de fréquence d'utilisation des feuilles de frêne induit une coupe de branches moins régulière et une augmentation de leur diamètre. Il n'est alors plus possible d'utiliser la hachette. C'est également le frêne lui-même, sa morphologie, sa capacité de croissance, etc. qui déterminent, dans un aller-retour avec des éléments du contexte que nous avons décrits ci-dessus, l'évolution de la pratique.

Bien plus que la seule introduction d'un nouvel outil technique, cela aura des répercussions sur les différents éléments du système technique dans lequel est impliqué l'émondage. Cela touche aussi bien le frêne sur lequel la tronçonneuse agit, que les connaissances impliquées dans ce processus technique. Nous avons vu que, lorsque l'émondage est régulier, des connaissances fines de la biologie du frêne et de chacun des individus sont nécessaires. Dans le cas d'une taille plus occasionnelle ou de l'abattage, ces mêmes connaissances seront moins mobilisées et d'autres entreront en jeu. Avec un nouvel outil, la pratique se retrouve liée à des réseaux auxquels elle ne l'était pas forcément auparavant. C'est donc tout le réseau dans lequel les différents éléments de la technique sont pris en compte qui se modifieront de nouveau avec l'introduction d'un nouvel outil.

Encadré 5 Introduction d'un nouvel outil technique : la tronçonneuse

Taille des grosses branches et changement d'utilisation du bois chauffage

Pour fournir des feuilles comme fourrage épisodiquement, la technique employée pour l'émondage a dû changer parce que l'entretien des arbres émondés n'est plus constant et que les branches à couper sont donc plus grosses. Comme nous l'avons relevé précédemment, elles sont désormais coupées à l'aide d'une tronçonneuse. La dimension des branches ne permettrait plus l'utilisation de la hachette. Les arbres à tailler sont choisis pour des raisons diverses : s'ils font trop d'ombre sur la parcelle, si les branches sont pourries et risquent de tomber, etc.



Figure 5 Ce qu'il reste des feuilles de ces branches après le passage des bovins

Parfois les branches sont coupées pour faire venir ou rester un troupeau sur une parcelle. Les bêtes s'y rendent pour déguster les feuilles dont elles sont friandes. Si nous nous référons à la définition de l'émondage que nous avons citée au début de cette partie⁵⁸, cette évolution ne la recouvre pas totalement étant donné qu'elle ne se fait plus spécifiquement dans l'optique de faire naître des rejets. Elle pourrait par contre rejoindre plutôt celle du Petit Larousse : « *couper les branches inutiles d'un arbre* ». Nous allons donc toujours parler d'émondage bien que le geste technique et les outils utilisés ne soient plus les mêmes et que cette pratique ne soit plus forcément appliquée dans l'optique prépondérante de favoriser les rejets qui permettent de produire une plus grande quantité de feuilles.

Lorsque les arbres sont régulièrement émondés, à savoir entre deux et quatre ou cinq ans, les branches sont d'un diamètre nettement inférieur. Plus petites, elles sont meilleures pour alimenter en petit bois la cuisinière ou pour démarrer les feux, mais ne sont pas assez grosses pour brûler longtemps dans un âtre. On préfère donc maintenant favoriser des branches d'un diamètre supérieur – des vieilles branches - qui permettent de produire des bûches pour alimenter les cheminées ou les chaudières.



Figure 6 Frêne dont les branches ont été taillées à la tronçonneuse

Il est intéressant de relever ici le lien qui se tisse entre deux pans de la pratique d'émondage que constituent les feuilles données comme fourrage et le bois pour le chauffage. Le changement de mode de chauffage et d'utilisation du bois intervient dans la technique d'émondage, celle-ci fournissant les deux produits dans un même geste. Les changements d'utilisation de l'un de ces pans ne pourront donc

⁵⁸ « Opération consistant à couper les branches latérales, et parfois le tronc, pour faire naître des rejets » (*Le petit Robert*)

se faire sans avoir des répercussions directes sur l'autre, les deux étant intimement liés au sein d'un même système technique⁵⁹.

Nous avons décrit dans les chapitres précédents l'évolution de l'utilisation du fourrage. Nous allons maintenant nous pencher sur l'évolution de l'autre pan de la pratique qu'est le bois de chauffage. Parallèlement au fourrage, l'utilisation du bois de chauffage a également changé. Le frêne était utilisé de façon intensive à une époque où l'on se chauffait et l'on cuisinait au bois : toutes les branches et brindilles, même les plus petites, étaient alors conservées et brûlées. Les besoins en bois ont nettement diminué lorsque les habitants ont commencé à cuisiner à l'électricité ou au gaz et à se chauffer au fioul. Très vite on s'est passé du bois pour la cuisinière. Quant au chauffage, on utilise le bois comme appoint, sauf pour ceux qui ont une chaudière à bois. Les besoins en bois ont nettement diminué et la demande porte maintenant plutôt pour des grosses bûches qui feront un beau feu dans la cheminée ou qui brûleront longtemps dans les chaudières. Il n'est plus nécessaire d'en récupérer les moindres brindilles, sauf peut-être pour démarrer le feu, étant donné que le frêne brûle si bien. Selon les termes de Trivière (1991), nous passons d'une économie du « tout au bois » et faisant « feu de tout bois » à une « économie du rondin »⁶⁰, qui sont dans deux logiques différentes et dépendent fortement du contexte socioéconomique dans lequel la pratique s'exerce⁶¹.

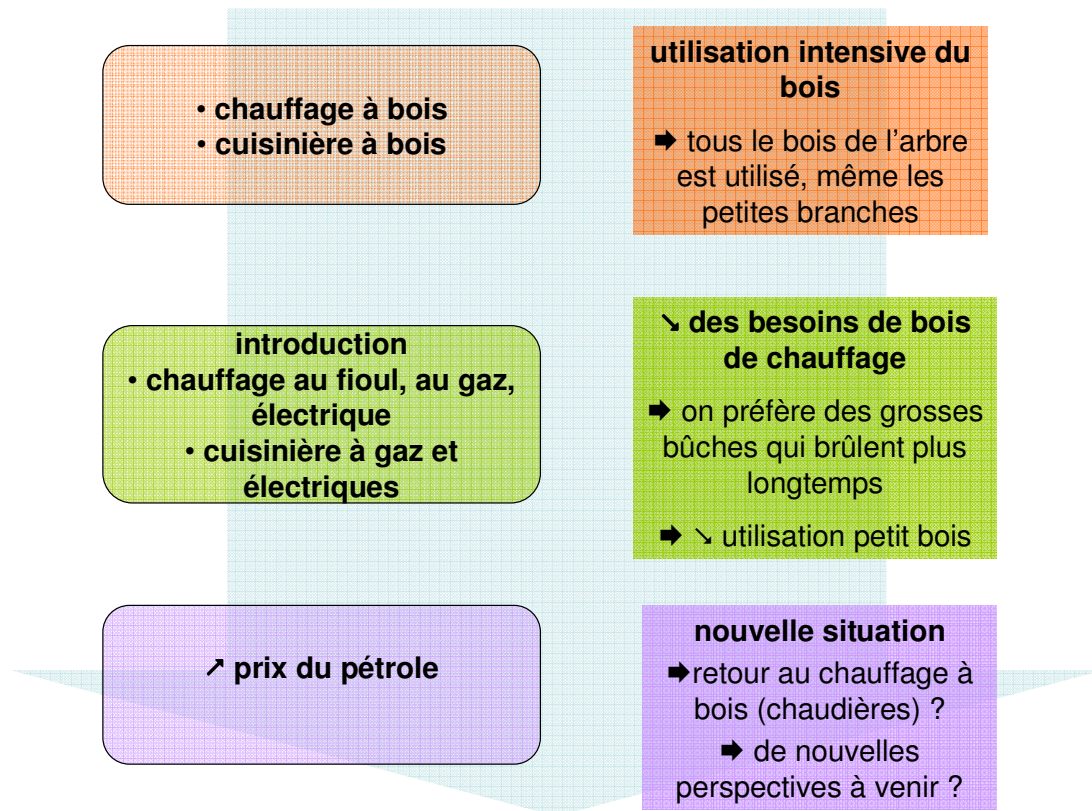
⁵⁹ Une technique met en jeu quatre éléments : matière, geste, outil, représentation. Ceux-ci forment un système : la modification de l'un d'entre eux ne peut se faire sans modifier les trois autres. L'ensemble des techniques présentes dans une société forment également un système [Gille (1978) dans Bonte-Izard (2000)]

⁶⁰ Trivière fait une analyse de l'évolution de l'émondage dans le bocage nantais. Il y décrit une évolution similaire avec également l'introduction de la tronçonneuse dans la pratique, en la reliant, comme c'est le cas à Villelongue, à l'évolution des modes de chauffage et des changements au niveau de l'agriculture. Cependant, dans la région nantaise, cela s'accompagne d'un changement d'acteurs de la pratique, celle-ci étant reprise par les ouvriers d'origine paysanne. Cela induit d'autres remaniements en matière d'organisation et de répartition des tâches, ce qui n'est pas le cas dans les Pyrénées. Une différence que nous pouvons également observer est que la logique de l'émondage décrite par Trivière (1991) est en fort lien avec la haie : « *En produisant du rondin, on a finalement glissé en émondage, d'une logique de la haie à une logique de l'arbre têtard* ». Ce lien n'est pas observé à Villelongue où la question de la haie reste à approfondir. En effet, les frênes émondés consistent en des alignements lâches d'arbres et ne prennent pas part à une haie dense et multispécifique. Il n'y a pas d'entretien à proprement parler de la haie, mais de l'arbre têtard. Les frênes émondés nous sont décrits comme ayant toujours été dans ce type d'alignement et prenant part à une gestion de l'arbre seulement. La gestion des haies et leur entretien devraient donc peut-être se détacher de la question du frêne, mais cela n'a pas été abordé au cours de notre étude de terrain.

⁶¹ Nous aborderons plus en détail cet aspect dans le chapitre 3.1 *De l'économie de montagne à l'économie de marché*

Nous observons que les hausses récentes du prix du pétrole conduisent les habitants de Villelongue à s'interroger sur leur consommation de fioul. Certains pensent à changer leur mode de chauffage et à se tourner vers un combustible meilleur marché comme le bois. Il est donc fort probable que les demandes en bois de chauffage et les pratiques d'abattage des arbres s'intensifient à Villelongue. Les questions s'ouvrent quant à l'évolution des modes de chauffage et à l'usage du frêne dans ce contexte récent.

Evolution des besoins en bois de chauffage



Ce schéma simplificateur décrit l'évolution conjointe du chauffage domestique et du bois utilisé pour le chauffage. Il illustre comment des ensembles techniques peuvent être en interrelation et également l'élargissement des ensembles qui sont impliqués dans l'utilisation du bois de chauffage. En effet, alors qu'anciennement le chauffage est uniquement lié à la disponibilité en bois, l'ouverture à d'autres carburants implique que la relation *chauffage - bois* s'ouvre à un nouvel élément qui est le pétrole. Ainsi, ce dernier venu influence la pratique à la fois du chauffage, mais également de la taille et de l'abattage de bois. Le réseau dans lequel s'intègre le bois de chauffage s'est donc progressivement élargi jusqu'à la prise en compte de la fluctuation des prix du pétrole.

Encadré 6 Evolution des besoins en bois de chauffage

Abattage des vieux frênes⁶² : continuité de la pratique d'émondage ?

Une autre possibilité est d'abattre le frêne et d'en profiter pour laisser le bétail en manger les feuilles. Cela ne nécessite pas la mise en œuvre des mêmes techniques et savoir-faire :

« Il faut être outillé, il faut avoir une bonne tronçonneuse, une bonne hache. Il faut savoir affûter ses outils, il faut connaître les moteurs. Il y a l'art de l'abattage ensuite du tronçonnage, ensuite du transport, ensuite de l'éclatement » (Ortiac, M. Prs)

« Et puis, il faut être jeune et costaud pour faire du bois. Abattre les arbres, les ébrancher et il faut les couper par morceaux, les tronçonner, les fendre... ça donne du travail hein » (Villelongue, M. Cle)

Nous passons d'une pratique où des branches de quelques centimètres de diamètre sont coupées à la hachette à une pratique où l'arbre est abattu à la tronçonneuse. De l'entretien d'un arbre, d'une technique qui permette aux feuilles de repousser en quantité beaucoup plus grande pour fournir le plus de fourrage possible par le biais des rejets, nous passons à une situation où la dernière frondaison est fournie au bétail, simple conséquence d'un besoin en bois ou en espace supplémentaire de prairie de fauche. Nous allons donc de pratiques où les branches sont taillées à une autre où le tronc est abattu, passage d'autant plus fort que nous avons déjà relevé que ces deux parties de l'arbre ne relèvent pas des mêmes statuts juridiques. En effet, l'arbre ne peut être abattu que par le propriétaire des terres où il se trouve et l'éleveur ne pourra exercer une telle pratique que sur ses propres terres.

Il faut attendre que le bois stocke assez de matière ligneuse avant de l'abattre ou de l'amputer de ses branches⁶³. Nous sommes passé d'une logique où, par le biais d'une taille constante, on augmente la production de matière feuillue et ligneuse, à une autre où il n'y a pas le même aspect d' « urgence » de production de matière végétale et où l'on préfère donc attendre avant d'abattre que les dimensions des sections à débiter soient plus importantes. La question de l'économie de ces vieux frênes se pose peu puisque, depuis que certaines terres ont cessé d'être cultivées, de nombreux frênes poussent sur les parcelles sous la forme de boisements spontanés (cf. chapitres 4.2 et 4.3).

Nous constatons qu'un pan de l'ancienne pratique d'émondage est mis de côté du fait de l'abattage du tronc et des branches avec la tronçonneuse. Les connaissances et savoir-faire mobilisés ne sont plus les mêmes que lorsque l'optique était d'augmenter la production de matière végétale par une taille

⁶² Nous traitons ici des vieux frênes qui sont abattus et dont on laisse volontairement les troupeaux manger les feuilles. Certains arbres sont également abattus sans avoir cette fonction de fourrage, mais nous n'aborderons pas cette question ici.

⁶³ Voir également Trivière (1991)

régulière. Du fait d'une rencontre moins régulière avec le frêne, rencontre tactile qui s'opère en grimpant à ses branches, de même que d'un éloignement de l'arbre par le biais de l'outil qu'est la tronçonneuse (à la machette, il est encore nécessaire de tenir la branche pour la tailler, alors que ce n'est pas le cas avec la tronçonneuse), nous observons un détachement progressif par rapport à cette espèce. Les connaissances de chaque individu et de la biologie de l'espèce ne sont plus mobilisées. L'accent est mis maintenant sur la qualité du bois pour le chauffage et celui-ci a la réputation de toujours brûler très bien. Sa qualité est assez constante et l'on accorde moins de poids aux préférences des animaux en matière de feuillage. Les connaissances quant aux qualités des feuilles sont toujours partiellement mobilisées, mais on n'entretient plus le frêne dans ce sens là. L'émondage devient en quelque sorte une pratique en « dormance », les connaissances qui s'y rattachent sont toujours présentes, mais on n'y fait plus appel avec la même régularité, comme il n'y en a plus la nécessité. Se pose la question de savoir si ces connaissances pourront être conservées afin d'être appliquées en cas de nouveau besoin. Actuellement, l'émondage est encore pratiqué par certains et cette question ne se pose donc pas encore. Mais le détachement des agriculteurs par rapport à l'essence que l'on observe déjà maintenant, nous pousse tout de même à nous demander si ces savoirs naturalistes vont perdurer alors qu'ils ne sont plus pris en compte dans le cadre de l'émondage régulier. Les perspectives sont difficiles, d'autant plus que ces savoirs peuvent être parfois mobilisés sous d'autres formes et dans d'autres cadres. Par exemple, la capacité du frêne à rejeter peut même être mobilisée dans l'abattage :

« [...] quand vous avez une branche qui part, une jeune pousse, vous abattez l'arbre, vous laissez pourrir le reste, elle prend racine et c'est parti... ça remplace celui qu'on a abattu. C'est un peu sentimental ! » (Ortiac, M. Prs)

Favoriser les rejets peut donc également se faire si l'on coupe le tronc et n'est pas seulement appliqué pour augmenter la production de fourrage. C'est pour cela que nous parlons de pratique et de savoir en « dormance ». Le fait que l'on fasse rejeter les frênes à l'endroit même où on les a abattus met en évidence la conservation des connaissances sous d'autres formes et aussi l'importance de la localisation spécifique de ces frênes. Après avoir abattu un arbre trop vieux et qui menace de tomber, on fait en sorte qu'il repousse au même emplacement. Les frênes se trouvent dans ce cas là fortement liés avec l'organisation de la parcelle. L'abattage, que l'on pourrait généralement considérer comme la « mort » d'un arbre, devient un moyen de le faire revivre et perdurer.

Pour en revenir aux changements dans la pratique d'émondage, sommes-nous toujours dans sa continuité lorsque l'on abat un arbre et que les feuilles sont fournies au bétail ? Nous avons toujours affaire au frêne, il fournit toujours du fourrage, il fournit toujours du bois de chauffage, mais les savoirs et techniques mobilisés ne sont plus les mêmes, de même que le cadre juridique dans lequel s'effectue

alors cette pratique. De plus, elle n'entre plus dans le cadre de la définition d'émondage, ce n'en est donc plus à proprement parler. Il nous semble tout de même qu'il est pertinent de considérer ce type d'abattage comme une évolution de l'ancienne pratique d'émondage du fait que les deux fonctions principales restent les mêmes, bien que la technique ait changé. Cela va, selon nous, dans la continuité de la pratique « *feuille*⁶⁴ / bois de chauffage », deux pans qui, comme nous l'avons relevé précédemment, vont continuellement de pair, de la pratique d'émondage à l'abattage. L'abattage s'inscrit dans la continuité de cette pratique aux deux fonctions quand les feuilles de l'arbre sont données au bétail. Nous sommes avec l'abattage dans un extrême de cette pratique où le fourrage est vraiment accessoire. Abattre un frêne est dans ce cas une manière d'utiliser dans un même geste les différentes ressources qu'il offre, en quelque sorte comme une relique de l'« économie de montagne »⁶⁵ où les moindres ressources qu'offraient le frêne étaient exploitées. On ne gaspille ainsi pas les feuilles, mais on les utilise. On assiste donc à un renversement d'importance des fonctions qui sont mobilisées dans la pratique de la *feuille*. La situation où l'arbre est entretenu régulièrement pour fournir un maximum de feuilles au bétail et, de ce fait, du petit bois de chauffage cède la place à celle où l'arbre est avant tout conservé dans l'optique de constituer une ressource de bois et des grosses bûches pour répondre aux besoins de chauffage actuels, et ne donne qu'accessoirement des feuilles aux animaux.

La pratique d'émondage en quelques points

Trois modalités principales pour donner du frêne comme fourrage qui découlent d'une pratique ancienne d'émondage

- Emondage régulier : coupe périodique, tous les 4 ou 5 ans, des branches de frênes qui sont coupées à la hachette
- Emondage occasionnel : coupe des grosses branches de frêne à la tronçonneuse
- Abattage de l'arbre et fourrage : coupe du tronc à la tronçonneuse

Nous distinguons ici ces trois modalités principalement par les gestes techniques et les outils mobilisés pour la coupe. Ces changements au niveau de la technique impliquent parallèlement des transformations au niveau des connaissances et des savoir-faire mobilisés. →

⁶⁴ Nous utiliserons maintenant le terme de *feuille* en italique pour parler de la pratique de coupe de frêne pour en donner les feuilles comme fourrage. Nous nous détachons ainsi du terme trop restrictif d'« émondage »

⁶⁵ Cf. chapitre 3.1

→ Continuité du couple de fonctions « feuille / bois de chauffage »

La troisième modalité ne correspond plus à la définition de l'émondage. Toutefois, nous observons une continuité du couple de fonctions *feuille* / de bois de chauffage, ce qui nous a conduit à inscrire celle-ci en continuité de la pratique d'émondage. Bien plus que le déplacement d'un abattage des branches au tronc, c'est la considération du rapport à l'arbre sur le long terme et la prise en compte des générations suivantes qui sont modifiées : la pratique ne vise plus à optimiser et conserver la production de matière végétale pour le futur.

Une pratique dynamique...

Les changements se traduisent par deux élans principaux pour la majorité des modalités :

- Une diminution de la quantité de feuilles de frêne données comme fourrage et donc une diminution du nombre d'arbres émondés
- Une diminution de la fréquence de l'émondage (sauf pour l'émondage régulier)

Les facteurs intervenant dans ces changements sont très divers, mais nous pouvons toutefois dégager deux mouvements principaux liés aux deux fonctions de la pratique décrites précédemment :

- Agriculture : les changements au niveau de l'émondage sont en lien avec les transformations observées depuis une cinquantaine d'années dans les structures du système agricole, qui sont maintenant dans une perspective d'augmentation de la productivité. Un élément qui entre en jeu notamment est la diminution du nombre d'agriculteurs et la disponibilité des terres pour la fauche et le pâturage.
- Chauffage : l'évolution des modes de chauffage a des répercussions sur la quantité de bois nécessaire et sur la qualité et la forme du bois débité.

La pratique de la *feuille* est donc bien dynamique, elle est en constante évolution et ses changements nous permettent de faire émerger certains éléments du contexte auxquels elle est rattachée. Elle est redéfinie constamment non seulement par les éléments rattachés à l'agriculteur qui agit sur le frêne, mais également par le frêne lui-même qui, en changeant de morphologie par exemple, influence également la pratique.

Encadré 7 La pratique d'émondage en quelques points

Le frêne (ré)agit...

Nous avons observé que les changements relatifs à la pratique de la *feuille* se traduit visuellement par une morphologie différente des frênes. Ils ont des grosses branches et on nous les a présentés comme étant des *vieux frênes*. Ce changement de technique entraîne d'autres transformations au niveau du

frêne lui-même : il ne pousse ni se reproduit de la même manière selon le type de pratique dans lequel il est mobilisé. Un arbre régulièrement émondé produit de nombreuses branches par rejets et celles-ci poussent droit et rapidement. Elles sont toutes bien fournies en feuilles, ce qui augmente le rendement de fourrage. De plus, ces feuilles sont plus vigoureuses, plus foncées et restent plus longtemps sur l'arbre. Pour ce qui est de la reproduction, il semble qu'un émondage régulier diminue, voire annule la production de semences. Certains agriculteurs de Villelongue constatent que sur des branches jeunes (qui ont poussé suite à l'émondage par exemple) il y a peu ou pas de semences, alors que sur des vieilles branches, les semences poussent en beaucoup plus grande quantité. La distinction n'est toutefois pas aussi catégorique : il arrive que des frênes régulièrement émondés produisent tout de même des semences et que des vieux n'en produisent pas. Cela varie selon les arbres et les années⁶⁶.

Le constat général est que la quantité de graines dispersée est beaucoup plus importante depuis que cette essence est taillée de façon moins intensive :

« Tandis que maintenant les frênes, les branches vieillissent et font de la semence. [...] Mais l'automne, alors ça, ça vole partout et ça pousse partout, dans les jardins, même dans les graviers de la cour. Alors, ha, vous y [à Plahot] êtes monté oui, les arbres ils sont comme ça, les uns contre les autres, ils sont droits comme des chandelles, parce qu'il y a de la semence en pagaille » (Villelongue, M. Cle)

De nombreuses personnes nous ont fait part du constat de l'augmentation du nombre de semences de frênes, surtout dans les jardins. On se plaint parfois que, depuis quelques années, il faille constamment arracher des petits frênes qui poussent dans les potagers, poulaillers, jardins, etc. L'augmentation de la production de graines a donc induit que l'on pratique l'arrachage des plantules dans des lieux où ils n'apparaissaient pas auparavant, notamment dans le village.

Nous pouvons donc nous demander quelle est l'influence des changements de la pratique d'émondage sur la pluie de graines dans la commune, qui a entraîné l'apparition des plantules de frênes et de pratiques d'entretiens plus intensives sur des terres qui n'en nécessitaient pas autant auparavant.

La colonisation par le frêne de certaines parcelles n'a pas seulement lieu lors de l'abandon de celles-ci. En effet, bien que l'on constate leur croissance sur les terres en déprise, où les frênes poussent « *droits comme des chandelles* », ils germent aussi facilement sur les terres cultivées, où ils trouvent un sol

⁶⁶ Concernant les semences de frêne, il nous est rapporté que les chèvres raffolent de celles-ci quand elles sont encore vertes. Elles les mangent donc si l'éleveur coupe une branche qui en porte. Il n'y a actuellement plus qu'un exploitant à la retraite qui possède encore des chèvres à Villelongue

propice à leur croissance. Lorsque la parcelle est exploitée, les pressions de la fauche et du pâturage par les bêtes limitent leur croissance et les plantules de frênes ne peuvent pas pousser du fait d'un entretien permanent. Malgré les contraintes posées à cette espèce, les agriculteurs nous font part du fait qu'ils doivent souvent arracher des frênes qui poussent sur les parcelles. La présence du frêne et sa capacité à pousser sur les terres arables implique donc que les agriculteurs les arrachent ou les taillent régulièrement afin de conserver la surface de fourrage au sol des parcelles. De même, de nombreux habitants de Villelongue doivent arracher ceux qui s'implantent dans leurs potagers, jardins ou poulaillers.

Le frêne est donc considéré comme une « *mauvaise herbe* » sur les terres où il n'est pas bienvenu, comme dans les potagers où il est arraché à la main comme les autres herbes⁶⁷. Il est cependant favorisé à certains emplacements, s'il pousse dans une clôture par exemple, comme nous l'avons vu au chapitre 2.1 *Là où ils se trouvent*. Son statut change donc selon l'emplacement où il pousse, ce qui entraîne des pratiques différentes. Nous voyons donc que ces pratiques, bien qu'elles soient le fruit de représentations culturelles qui conduisent à apporter différents sens et valeurs à une même espèce, sont tout aussi dépendantes des capacités de germinations et de croissance du frêne dans certains milieux.

⁶⁷ Alors que les plantules de frênes sont arrachées dans les potagers de Villelongue, celles de chênes sont replantées par certains jardiniers. L'explication qui est donnée localement à cette différence de traitement tient au fait que le frêne est très répandu dans la commune alors que le chêne l'est moins. Il serait toutefois intéressant de se pencher sur les différentes valeurs qui sont accordées à certaines essences dans la commune. On nous a fait bien souvent part d'essences qui seraient nobles par rapport à d'autres qui le seraient moins et qui de ce fait méritent ou non d'être plantées dans les jardins. Par faute de temps, nous n'avons pas pu approfondir cet aspect, mais la comparaison des pratiques liées à différentes espèces permettrait de nous renseigner sur les représentations liées spécifiquement à celles-ci ainsi que sur ce qui pousse les habitants de la commune à favoriser, planter ou non certains arbres autour de leur maison (en dehors de leur utilisation agricole que nous avons examinée auparavant). Nous aurions ainsi une vision plus fine des relations qu'ils entretiennent avec les ligneux.



Les qualités du frêne comme bois de chauffage

« Premièrement, le frêne est un très bon bois de chauffage » (Ortiac, M. Lae)

Nombreux sont ceux pour qui les qualités du frêne comme bois de chauffage sont reconnues avant toutes les autres. Il s'enflamme facilement et brûle longtemps :

« C'est surtout un arbre de chauffage qui donne une chaleur intense et ne brûle pas vite donc, et qui est le meilleur bois pour le chauffage [...] C'était un bois facile à allumer, un bois toujours égal à lui-même, toujours très fort en calories, facile à allumer, facile à travailler... » (Ortiac, M. Prs)

Bien qu'il ait ces qualités, certaines périodes sont, selon certains, plus propices à abattre les frênes qui sont destinés à la cheminée. Elles sont déterminées par la lune (cf. encadré 11) :

« Parce que... le frêne lui il brûle, mais certains bois qui sont coupés en nouvelle lune, ils ne peuvent pas chauffer. Ils ont du mal à brûler, ils se consomment, ils n'ont pas la même vivacité qu'un bois qui est coupé dans la bonne période. Les mystères de la lune ! » (Ortiac, M. Prs)

De plus, il a l'avantage de ne pas nécessiter une longue période de séchage avant de pouvoir être employé. Il peut « brûler même vert ». Contrairement à d'autres essences comme le chêne, il n'y a pas besoin de le laisser plusieurs saisons à l'extérieur pour qu'il perde du tanin avant qu'il brûle (d'autant plus que c'est un bois qui pourrit facilement au contact de l'humidité).

« J'ai un voisin, il est comme la cigale [cf. La Fontaine, La cigale et la fourmis] : l'été et en hiver quand il a froid il va couper du frêne et il se chauffe avec » (Ortiac, M. Cpe)

Ceux qui s'en servent parce qu'ils ont besoin de bois rapidement et l'allument alors qu'il n'est pas tout à fait sec, devront s'attendre à ce qu'il encrasse la cheminée.

Selon un marchand de bois d'une commune voisine, bien qu'il ait des qualités reconnues, le frêne n'est pas vendu par les marchands de bois de chauffage. En effet, ceux-ci se fournissent généralement aux ventes aux enchères du bois de l'ONF à Tarbes et il n'y a pas de forêts d'exploitation de frêne dans la région. De plus, le bois qui est le plus demandé pour le chauffage est généralement le hêtre. On ne voudrait pas du chêne ou du châtaignier, parce qu'il faut le laisser sécher plus longtemps. Ceux qui se chauffent au frêne sont donc ceux qui sont propriétaires de terres sur lesquelles il pousse.

Contenu du chapitre 3 : Les multiples trajets du bois de frêne

3.1 Une diversité d'objets et d'utilisations

Une grande diversité d'objets en bois de frêne peut être trouvée à Villelongue et dans ses environs, mais peu sont encore fabriqués actuellement.

« Les frênes c'est comme les cochons... » : économie de montagne, économie de marché : face au constat d'une diminution de la fabrication d'objets en frêne : changements dans le rapport à la ressource entre une situation « ancienne » et « actuelle »

Un exemple : les charpentes de granges foraines : illustration de ces changements par la nature du bois qui est utilisé pour la fabrication des charpentes ; les essences employées autrefois pour ces constructions peuvent être considérées comme témoin de la composition des ligneux environnants

3.2 La fabrication des colliers et attaches pour bétail : une pratique revisitée

La fabrication des colliers et attaches en frêne est une pratique qui perdure malgré la concurrence avec d'autres matériaux

De l'arbre au collier : détails de la fabrication des colliers ; savoir-faire et connaissances de l'arbre mobilisés

Une diversité de colliers : différents types d'attaches et colliers à sonnailles qui peuvent être trouvés

Ceux qui les fabriquent : qui détient les savoir-faire de fabrication de ces objets et comment sont ils transmis ?

Une pratique qui perdure : continuité d'utilisation par les éleveurs ; détournement de fonction : des colliers qui deviennent décoratifs ; miniaturisation

3.3 Bois d'œuvre : quand le frêne voyage

Dans ce cadre, le bois de frêne est prélevé localement, mais sort ensuite des réseaux de circulation locaux pour entrer dans un réseau d'échange international.

Des Pyrénées à l'Espagne : mise en circulation dans un réseau international ; influence de celui-ci localement sur la pratique d'abattage

Avant le voyage : une réflexion patrimoniale : la valorisation de l'arbre, du fait de sa longévité, doit être pensée sur le long terme ; gestion du frêne sur plusieurs générations

3 Les multiples trajets du bois de frêne

Le frêne, une fois abattu, sous la forme de son bois, va pouvoir être transporté, transformé, utilisé de manières très diverses. A toutes les étapes de ses parcours, il va endosser différentes formes, différentes fonctions, être dans les mains de différentes personnes, à différentes époques, dans différents contextes, etc. Il n'y a donc pas, même pour un seul arbre, un seul parcours pour le bois qui en est issu. Ces différents objets s'inscriront dans des réseaux divers, endosseront des sens différents selon les étapes de leur parcours et les personnes qui les interprètent.

Cette diversité ne nous permet donc pas ici d'être exhaustif. Nous allons donc tenter d'explorer certains aspects qui poussent, ou ont poussé, le frêne à pouvoir être transformé de façon si variée, en nous appuyant sur quelques exemples.

3.1 Une diversité d'objets et d'utilisations

Bâtons de marche (bourdons), coffre pour pierre à aiguiser, bâtons de bergers, bat flanc, échelles, séparations pour moutons, râteliers, mangeoires, portillons pour les animaux, rigoles à fumier, poteaux, chars, timons, colliers à sonnailles, attaches pour bétail, charpente, bois de chauffage, haies, protection contre le vent, ombrage, frênette, tisane médicinale, râteaux, jouets, anses, skis, raquettes, patins de traîneaux, frondes, arcs, fourrage, intérieur des voitures anciennes, sculptures, navigation, tamis pour la farine, sièges, menuiserie, bois d'œuvre, fourches, manches, abreuvoirs, plateaux à fromage, filtres.

Voilà des utilisations du frêne qui ont été évoquées au cours des entretiens, chacune recouvrant une diversité de pratiques, d'usages et de fonctions⁶⁸. Le frêne est d'ailleurs souvent présenté comme « *arbre à tout faire* » dans la région⁶⁹ :

« *C'est un arbre banal, mais qui sert à beaucoup de choses* » (Ortiac, M. Prs)

⁶⁸ Du fait de cette diversité, il est difficile dans le temps imparti pour cette recherche d'approfondir chacune des utilisations. Nous avons tout de même détaillé certaines d'entre elles en annexe 3.

⁶⁹ Ce constat rejoint celui fait dans d'autres régions des Pyrénées : « Malgré le désir de transmettre au mieux tout le savoir-faire artisanal associé à l'Arbre des centenaires, il est impossible de présenter ici tous les objets issus de la transmutation du noble matériau, tant le sujet est vaste » [Bertrand (1996), p. 85]

Loin de l'essence précieuse et valorisée comme bois d'œuvre que nous aborderons au chapitre 3.3, le frêne est à Villelongue avant tout une essence que l'on estime pour son côté utilitaire. Son bois peut ainsi revêtir les formes des plus variées, d'autant plus que chaque type d'utilisation s'enrichit des apports de l'imagination de chacun, des variantes qui peuvent se faire à différents niveaux, par exemple à celui de la fabrication ou de l'utilisation.

Parallèlement, c'est son lien avec le monde agricole qui ressort de l'utilisation du frêne. La majorité des objets issus de son bois sont destinés aux agriculteurs :

« *Le paysan, c'était un utilisateur de frêne en puissance* » (Villelongue, M. Mas)

Tout comme le frêne, arbre dans le paysage, évoque une activité essentiellement agricole, les objets issus de son bois s'y rattachent également. Ces mêmes objets sont d'ailleurs bien souvent employés comme décoration dans certains magasins qui vendent des articles destinés principalement aux touristes, ou encore qui vendent des produits du « terroir », pour évoquer le caractère rural de la région, qui est mis en avant pour la promotion touristique. Ces objets sont donc progressivement revisités depuis quelques décennies et peuvent passer ainsi, par exemple, d'une fonction d'outillage agricole à celle d'objets d'exposition qui sont placés de manière à renforcer l'aspect authentique que l'on veut donner à certains lieux touristiques⁷⁰.

L'exploration des diverses utilisations du frêne à Villelongue, nous a fait découvrir cette multitude d'objets. Un constat s'impose rapidement : ce sont en majorité des objets agricoles anciens. Ils ne sont, pour la plupart, plus utilisés, et s'ils continuent à l'être, la plus grande partie d'entre eux a cessé d'être fabriquée sur la commune. Il n'est certes pas possible de se pencher sur les histoires de la « vie » de chacun des objets rencontrés non seulement parce qu'ils sont nombreux, mais également parce qu'à cette diversité s'ajoute celle des situations et contextes dans lesquels ils sont fabriqués ou utilisés. Les parcours de ces objets sont variés et il n'est donc pas possible de faire une biographie de chacun⁷¹.

Nous allons plutôt nous pencher sur la question plus globale de la diminution de l'utilisation du frêne dans la fabrication des objets. Nous donnerons dans le chapitre suivant un premier élément de réponse

⁷⁰ Ce changement de fonction des objets en frêne sera développé par l'exemple du changement de fonction des colliers en frêne (chapitre 3.2 *Une pratique qui perdure*)

⁷¹ Nous nous appuyons principalement sur les articles de Kopytoff (1986) et Bonnot (2002, 2004) en ce qui concerne les biographies des objets, qui considèrent les différentes valeurs et sens que ceux-ci acquièrent à différentes étapes de leur vie d'objet, c'est-à-dire selon le contexte dans lequel ils se trouvent, le parcours que ces objets ont suivi, par qui ils sont manipulés et possédés, s'ils sont commercialisés, etc. Nous y reviendrons plus en détail dans le chapitre 3.2 *Une pratique qui perdure*

qui se trouve, selon nous, dans un changement de rapport à la ressource qu'est le bois de frêne, en examinant principalement les changements qui affectent la circulation de ce bois et des réseaux dans lesquels il peut être pris en compte. Chaque objet a ensuite son histoire propre dont il s'ensuit des vies bien différentes sur lesquelles il serait intéressant de s'attarder. Chacun de ces outils prend part à une pratique qui est le reflet d'un rapport entre humain et non-humain dans un certain contexte.

« Le frêne c'est comme les cochons... » : économie de montagne, économie de marché

Anciennement, le nombre d'objets en frêne fabriqués tient au rapport entretenu alors avec la ressource que constitue le bois. En effet, alors qu'à l'époque le bois est considéré comme une ressource rare et mobilisable pour de nombreux usages, actuellement il n'est utilisé que pour certaines fonctions et il n'est mobilisé que s'il apparaît comme plus avantageux de l'utiliser en termes d'argent et de temps consacré. Nous allons ici caricaturer deux situations, l'une qui est celle du début du siècle, « économie de montagne », et l'autre qui est celle qui est celle d'aujourd'hui, « économie de marché », puis nous reviendrons avec quelques nuances sur ces deux situations. La distinction entre les deux tient principalement aux priorités qui sont mises dans le rapport à la ressource *frêne* : dans l'économie de montagne l'avantage est donné à la proximité et à la mise à profit du maximum des capacités de la ressource à disposition alors que dans l'économie de marché il est donné au moindre coût et au moindre temps imparti à la pratique.

L'économie de montagne nous est présentée comme la « *politique du déchet zéro* ». C'est-à-dire que les ressources à disposition étaient alors utilisées de telle sorte que rien ne soit jeté et que toutes les potentialités soient exploitées. Nous avons bien souvent entendu parler de l'exemple de l'utilisation du cochon dont toutes les parties sont mises à profit pour des utilisations des plus variées, les meilleurs morceaux de viande, tout comme les oreilles, la graisse, jusqu'aux poils qui servaient à la fabrication des blaireaux. Le parallèle entre le cochon et le frêne est apparu à plusieurs reprises au cours de nos entretiens :

« *Le frêne c'est comme les cochons, ça s'exploite de la racine à la dernière feuille* »

Les différentes utilisations du frêne se faisaient donc seulement dans les limites posées par les propriétés de son bois. On utilisait ainsi, selon les besoins, son tronc pour la charpente ou encore, par exemple, pour du bois de chauffage ou des colliers, ses branches pour le chauffage, les brindilles pour allumer le feu ou pour la cuisinière, les feuilles pour le fourrage, etc. Le frêne était une essence

particulièrement appréciée par rapport aux autres. Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce travail (chapitre 2.2 *Là où ils se trouvent*), c'est cette espèce qui était surtout favorisée à proximité des parcelles, principalement pour la qualité de ses feuilles comme fourrage, mais également pour celle de son bois qui permet la fabrication d'objets variés. Un grand savoir-faire s'est développé autour de ce bois afin de pouvoir non seulement exploiter ses qualités au maximum, mais également tenter de dépasser les défauts qu'il présente pour certaines utilisations. Cela suppose une grande connaissance du frêne et de son bois. La maîtrise de ses différentes qualités passe par la connaissance de la biologie, du rythme de l'espèce, de son écologie, des moments propices à son abattage, etc., qui permet d'en tirer le plus grand profit. Ces connaissances étaient mobilisées au moment de l'utilisation directe d'une partie de l'arbre, mais étaient également pensées sur plus un long terme. L'émondage par exemple était fait de manière à favoriser les rejets pour les années suivantes. On coupait les branches des têtards au sommet pour que les branches qui poussent droites, plusieurs années plus tard, fournissent la matière première pour les chevrons dont on aurait certainement besoin pour fabriquer ou rénover la charpente. Ce même arbre, à la fin de sa vie, lorsque son fût sera pourri, servira à la fabrication de bancs⁷². Un arbre émondé le sera pendant de nombreuses années, mais avec la conscience qu'il pourra être utile plus tard à la fabrication de poutres. Il n'y a donc pas une vision de son utilisation immédiate, mais de l'utilisation potentielle du frêne sur une longue période et parfois pour les générations à venir.

Pourquoi avantager avant tout les matériaux se situant à proximité ? Il y a deux facteurs qui entrent en ligne de compte : la difficulté d'accès aux granges et l'absence de mécanisation. Il en découle des restrictions dans les charges qu'il était possible de transporter.

« Le frêne autrefois ils en faisaient par là-haut parce qu' il n'y avait pas de chemin pour aller aux granges » (Villelongue, M. Cle)

La route qui relie le village à Ortiac et la piste qui conduit aux granges n'ont été construites que tardivement. Avant cela il n'y avait que les « chemins des muletiers » pour accéder aux granges. Ceux-ci étaient des sentiers de terre et de pierres qui ne rendaient les granges accessibles qu'à pied, avec des chars tirés par des bœufs, ou avec des mulets. Ils étaient généralement bordés de murets et faisaient la largeur de deux bœufs attelés côte à côte. Nous verrons dans le chapitre suivant (cf. *Un exemple : les charpentes des granges foraines*) en quoi la difficulté du transport de grosses pièces de bois sur les sentiers conduit à favoriser l'utilisation des arbres les plus proches.

⁷² On gardera l'extérieur du tronc, dont l'intérieur aura facilement été évidé du fait de la pourriture (cf. annexe 3)

Mais plus que le manque de voies d'accès, un élément qui changera largement la situation depuis le début du 20^e siècle est l'introduction de la mécanisation et l'accès avec des véhicules. Cela permettra le transport de matériaux de construction qui ne sont pas produits localement jusqu'au village puis, quand les voies d'accès le permettront, jusqu'aux terroirs de granges. La mécanisation, parallèlement au développement de l'industrie locale et au perfectionnement des scieries a permis l'acheminement et la fabrication de matériaux de substitution au frêne pour certaines utilisations. Nous entrons là dans ce que nous nommerons « économie de marché », qui se distingue de la situation décrite précédemment par le fait que les matériaux utilisés sont le plus souvent achetés et ne sont plus aussi systématiquement prélevés sur les ressources présentes sur les parcelles. Lorsque l'on privilégiait la proximité, le frêne, ou d'autres essences, qui devait servir à la fabrication d'un objet était généralement prélevé sur la propriété familiale. L'objet en question était ensuite conçu par un membre de la famille⁷³, puis utilisés par les autres membres de celle-ci. Le réseau de circulation du bois reste donc généralement familial. Ce n'est plus le cas dans le cadre de l'économie de marché où le réseau de circulation des matières premières et des objets conçus est généralement plus complexe. En effet, lorsque l'on achète la matière nécessaire pour une construction ou un outil déjà conçu par exemple, l'objet a dû passer par plusieurs mains pour arriver à Villelongue et à chaque étape il a pris différentes valeurs⁷⁴. Le réseau dans lequel le frêne circule fait intervenir un nombre bien plus important d'acteurs, passe dans des circuits économiques où il acquiert des valeurs marchandes différentes à chaque étape, selon le contexte de chacune⁷⁵. Le frêne et les pratiques associées se délocalisent, se spécialisent et entrent dans un système d'échange monétaire auquel ils ne participaient pas dans le cadre d'une circulation familiale.

⁷³ La famille dont nous parlerons ici, ou lorsque nous évoquons une circulation familiale, évoque les familles élargies qui vivaient autrefois sous un même toit. Cela consistait généralement en une famille nucléaire avec les grands-parents, des oncles ou tantes célibataires. Les habitants d'une maison constituent maintenant généralement une famille nucléaire, élargie parfois aux grands-parents.

⁷⁴ Prenons l'exemple d'une fourche en frêne achetée dans un magasin à Argelès-Gazost. Celle-ci provient d'un frêne poussant dans le Jura, racheté par le fabriquant de fourche chez qui elle sera façonnée, puis acheminée jusqu'à une entreprise qui se charge de commercialiser ce type de produits, rachetée par le magasin d'Argelès-Gazost puis achetée par quelqu'un qui habiterait à Villelongue pour l'exposer dans sa grange.

⁷⁵ Nous ne nous sommes pas penchés dans le cadre de notre travail sur le détail de la circulation du bois hors de la vallée. Cela pourrait constituer une approche intéressante s'il y a la volonté d'approfondir la compréhension des changements de rapports à certains objets en frêne en particulier. Nous tenions quand même à faire ressortir les changements de réseaux dans lesquels sont pris en compte ce type d'objets afin de mettre en évidence les changements de rapport à ce bois et de comprendre la diminution de la diversité d'utilisation du frêne local.

Les objets en frêne dont la fabrication s'est délocalisée n'expliquent toutefois qu'une infime partie de l'érosion de la diversité des objets fabriqués à partir du bois de Villelongue. C'est principalement la concurrence avec d'autres matériaux qui a rendu plus obsolète l'utilisation du frêne pour certains usages. Les chars attelés ont été bien vite remplacés par les tracteurs, les râteaux par du métal et des matériaux plastiques, les colliers par des chaînes, etc. L'achat de ce nouveau type d'outils permet pour certains, non seulement une efficacité accrue par rapport au frêne, mais un gain de temps considérable qui est particulièrement important dans le cadre d'une agriculture productiviste. Les savoir-faire et connaissances se rattachant au frêne sont dès lors moins mobilisés que dans le cadre de l'économie de montagne. Seules les utilisations qui se rattachent aux qualités intrinsèques du frêne sont généralement conservées (qualités comme bois de chauffage, robustesse et élasticité p. ex.). Les savoir-faire et techniques qui visaient à transformer la ressource de sorte qu'elle puisse être utilisée malgré certains défauts ne sont plus mobilisés. Il n'y a plus de recherche d'adaptation de la ressource à une utilisation donnée, mais plutôt une recherche sur le marché du matériel le plus adapté cette utilisation, et généralement moins coûteux en temps.

Certains agriculteurs continuent toutefois à produire et utiliser des outils en frêne comme nous le verrons dans le chapitre 3.2 sur la fabrication et l'utilisation des colliers en frêne. En plus des points que nous venons d'évoquer, les représentations qui sont rattachées à certains objets et au frêne, rendent parfois certains réticents à les utiliser même s'ils avèrent très efficaces pour leur fonctions :

« On s'en sert plus de ce matériel [en frêne]. Déjà que quand on a quelques râteaux on se fait huer presque, parce que le râteau, hein... c'est pour le 3^e... c'est du temps des gaulois ça... »

(Villelongue, Mme Que)

Il apparaît donc que ces outils peuvent être rattachés à un type d'agriculture qui n'est plus valorisé actuellement et auquel le frêne est très lié. L'image que donne l'utilisation de ce type d'outil à l'agriculteur n'est pas toujours très valorisante. Malgré cela, ces objets continuent à être fabriqués ou utilisés par certains habitants qui aiment le travail du bois, par passion en quelque sorte, et ce travail peut-être alors valorisé. Les représentations relatives au frêne et leur influence sur la conservation de certaines pratiques liées à cette essence ne sont pas faciles à démêler et le fait de continuer à utiliser ou fabriquer certains outils dépendra beaucoup du type d'utilisation que l'on en fait et du type d'acteur qui entre en jeu⁷⁶.

⁷⁶ Nous avons traité principalement ici des exploitants. Les représentations seront bien différentes pour les autres habitants du village. Les outils en frêne sont bien souvent exposés dans les maisons des familles d'agriculteurs pour rappeler leur attachement ancien à ce type d'activité qui était celui de leur famille bien souvent jusqu'à une période récente. Ils sont

Economie de montagne

Le bois est une ressource rare :

- mise à profit du maximum de potentialités de la ressource
- politique du "déchet zéro"

Un même arbre est utilisé pour de nombreux usages

Avantage à la proximité

- difficulté d'accès des granges
- absence de mécanisation

Réseau de circulation du bois "familiale"

- les objets sont fabriqués et utilisés dans la sphère familiale élargie (maison)

Savoir-faire et connaissances très développés pour pouvoir tirer le plus d'avantages possibles du frêne et parfois pallier certains de ses défauts

Economie de marché

Ouverture du marché à d'autres matériaux qui concurrencent le frêne

- les arbres locaux ne sont plus les ressources principales

Un même arbre est utilisé pour une ou deux fonctions

Avantage au moindre coût et moindre temps

- on préfère acheter du bois traité et déjà débité

Réseau de circulation des matériaux plus complexe

- fait intervenir un grand nombre d'acteurs à différents niveaux de transformation
- les objets acquièrent une valeur marchande qui diffère à chaque étape du réseau
- délocalisation et spécialisation de certaines pratiques rattachées au frêne

Savoir-faire et connaissances se rattachant au frêne sont moins mobilisés. Seules celles se rattachant à ses qualités intrinsèques le sont (qualités comme bois de chauffage, robustesse et élasticité p. ex.)

Part des représentations à ne pas négliger dans la conservation ou l'abandon de la fabrication ou utilisation d'objets en frêne

Encadré 10 De l'économie de montagne à l'économie de marché

également exposés dans les granges par des nouveaux arrivants pour rappeler le caractère rustique de la région. La valorisation de ces objets dépend donc du point de vue que l'on adopte. Par exemple, pour certains ils représentent une agriculture « dépassée et non moderne » dont ils aimeraient se distinguer, pour d'autres ils représentent un attachement à l'agriculture, au caractère rustique de la région.

Un exemple : les charpentes de granges foraines

Quand nous entrons dans une grange à Villelongue, nous pouvons constater que le frêne est omniprésent :

« Tu vois là c'est tout du frêne. Tout le bois des poutres, des rigoles à fumier par terre,... »
(Ortiac, M. Lae)

Pourtant selon certains, le frêne ne serait pas forcément la meilleure essence pour la fabrication des charpentes :

« Pour moi, le bois de frêne pour les charpentes est un non-sens, tout comme le hêtre, parce que c'est un bois très sensible à l'humidité. On prenait donc des risques en utilisant ce bois pour les charpentes des granges, ça pouvait être dangereux. Mais à l'époque, ils faisaient avec ce qu'ils avaient » (Argelès-Gazost, M. Sae)

Plusieurs arguments sont avancés dans ce sens dont les principaux sont sa sensibilité à l'humidité et la dureté de son bois :

« Et puis quand c'est sec, il y a pas moyen d'y mettre une pointe » (Villelongue, M. Cle)

Mais c'est tout de même l'espèce qui compose la majorité des charpentes des granges foraines de la commune. En effet, même si son bois n'a pas toutes les qualités requises pour les diverses utilisations que l'on en fait, le frêne a longtemps eu la plus recherchée en montagne : celle d'être accessible. Des stratégies étaient donc mises en place pour pallier certains défauts du bois. Actuellement, pour des raisons qui ont été exposées dans le chapitre précédent, ce n'est plus cette essence qui est utilisée pour la construction des charpentes, progressivement remplacée par d'autres qui viennent de plus loin.

Les charpentes de granges : témoins de la composition des ligneux environnants

Les charpentes, ainsi que d'autres éléments de l'intérieur des granges comme, par exemple, certains éléments de séparation pour le bétail ou les bat flanc, sont principalement en bois de frêne à Villelongue. Nous avons également constaté l'utilisation du bois d'autres essences comme le tilleul ou le châtaignier, mais de manière moins répandue. Au cours de quelques entretiens dans d'autres communes, nous avons pu remarquer que les charpentes des granges foraines étaient souvent composées d'autres essences ou que, si le frêne était également employé, il l'était dans des proportions moindres qu'à Villelongue.

Nous estimons que ces différences dans l'utilisation des espèces à l'intérieur des granges sont dues au fait que les poutres et autres éléments de la charpente étaient prélevés des essences qui se trouvaient le plus près possible du bâtiment. Les essences utilisées reflètent donc, de ce point de vue, celles à disposition dans les environs proches :

« Pour tous les éléments de la charpente on utilisera exclusivement des essences locales, pourvu que les troncs et les branches soient droits et sans trop de nœuds »⁷⁷

Quand le bâtiment se trouve, par exemple, à proximité d'une châtaigneraie, on ne sera pas étonné que la charpente soit dans ce même bois. Cela a été confirmé lors des visites dans les granges situées dans d'autres vallées et également, sur la commune de Villelongue, dans la différence des bois utilisés entre le bas et le haut du village⁷⁸ :

« Les charpentes des granges sont faites principalement en chêne et en frêne, avec du bois d'ici » (Arcizans-Dessus, M. Poe)

« C'est du bois d'ici, du frêne » (Ortiac, M. Lae)

« Pff, du frêne, du tilleul, un peu de tout, ça dépend ce qu'ils avaient. C'est-à-dire, avant les charpentes dans les granges, on prenait ce qu'il y avait sur place et on se cassait... Soit du peuplier, mais en haut y en avait pas, du frêne, mais du frêne y en avait pas non plus beaucoup à l'époque, du tilleul,... » (Villelongue, M. Noe)

Le frêne, même s'il a de nombreuses qualités, n'est pas forcément le bois le plus adapté à la construction, notamment pour les raisons que nous avons relevées précédemment. Certaines connaissances et savoir-faire ont donc été mobilisés afin de pallier les défauts de son bois. Bien que le frêne soit sensible à l'humidité et qu'il puisse être attaqué par des insectes qui affaibliraient la qualité et la durabilité du bois, il est possible d'observer des charpentes qui ont été construites en frêne au début du 20^e siècle. Cette résistance est due à la technique employée pour préparer le bois à la construction. L'arbre était abattu selon l'état de la lune et la saison⁷⁹ :

⁷⁷ Millet (1981), p. 36

⁷⁸ Dans le val d'Azun, il nous a été communiqué que certaines granges étaient conçues avec du bois de pin. Or celui-ci n'est plus présent dans la région en question ou seulement sous la forme d'un ou deux arbres épars. Il semble donc que cette essence était bien plus présente à l'époque de la construction de ces bâtiments. Les essences utilisées dans la construction des granges pourraient peut-être ainsi nous renseigner sur l'abondance relative de certains ligneux.

⁷⁹ L'influence de la lune est développée dans l'encadré 11

« Le frêne, on le coupe à la vieille lune, c'est la lune descendante, et en automne, quand la sève descend » (Ortiac, M. Cre)

Le séchage des poutres est également important et détermine leur résistance. Le frêne est un bois qui devient très dur lorsqu'il sèche. Bien que cet aspect semble à première vue favorable pour la construction des charpentes, il s'ensuit qu'il est alors très difficile d'y planter des clous et qu'il faut donc le faire lorsque le bois est encore vert.

« Les chevrons étaient faits en tilleul ou en peuplier parce que c'est un bois beaucoup plus tendre, moins lourd, plus malléable, plus agréable à travailler à l'outil quoi. Alors que le frêne lui est très dur et il n'avait pas un bon comportement quand c'était des pièces d'une petite section. Les grosses poutres oui. » (Ortiac, M. Prs)

Le frêne n'est pas la seule essence qui pousse à proximité des granges. Selon les besoins et les qualités de chaque bois, on utilise l'espèce à disposition qui est la plus adéquate à l'utilisation que l'on veut en faire. Il arrive également que plusieurs essences soient utilisées indifféremment et les charpentes sont de ce fait rarement monospécifiques.



Figure 7 Les chevrons sont ici pour la majorité en frêne, sauf celui en bois plus clair qui est du tilleul.

Pourquoi favoriser la proximité : difficulté de transport des poutres, un exemple parlant

Les essences utilisées n'étaient donc pas celles qui avaient les meilleures qualités, mais plutôt celles qui résultaient d'un compromis entre un facteur de proximité et les qualités du bois. Ce sont donc les essences les plus proches qui étaient utilisées, mais à condition que les propriétés de leur bois, améliorées ou non par la mobilisation de différentes techniques, permettent leur utilisation dans la

charpente. Il y avait tout de même certains critères quant à la qualité des arbres utilisés qui pouvaient conduire à aller le chercher un peu plus loin.

La mécanisation est un facteur important qui a modifié la logique dans le choix des essences pour la construction. Les charges que constituent les poutres des charpentes sont considérables. Cela limite donc leur déplacement d'autant plus qu'avant l'utilisation de véhicules elles devaient être transportées par la force animale et humaine. Voilà un témoignage de ce que pouvaient être les complications du déplacement du bois à l'époque :

« Un mulet il devait monter 80kg d'ardoise, c'est pas grand-chose. Et le bois c'était pareil, on pouvait pas amener des trucs longs parce que le sentier... avec des pièces longues, il touchait partout. C'était difficile à faire. Et le descendre le bois c'était pareil, souvent on le traînait, le mulet le traînait. Vous avez vu les sentiers comme ils sont, c'était pavé, en pierre, alors le bois il glissait. Alors il fallait mettre 4 morceaux devant et derrière, une chaîne et 3-4 autres morceaux alors quand un il glissait l'autre retenait derrière. Autrement les pieds des bêtes... ils se cassaient les jambes. Quand ça partait sur ces pavés, ça glissait bien... » (Villelongue, M. Cle)

Cela, combiné à la difficulté d'accès des granges à l'époque où il n'y a pas encore la piste, conduit à utiliser les essences qui correspondent au moindre effort possible. Ces difficultés ont également des répercussions au niveau des techniques employées dans la construction des charpentes des granges. On pouvait difficilement déplacer le bois, il n'était pas pensable de l'apporter à la scierie et on devait donc équarrir le bois à la hache, manuellement :

« Parce que le bois là-haut, comment voulez-vous le porter ? Alors ils le coupaient, ils l'équarrissaient à la hache, tout, y'avait rien, de tronçonneuse... Ils faisaient les poutres et les chevrons, tout à la hache » (Villelongue, M. Cle)

Les seules pièces qui pouvaient être sciées et apportées en montagne étaient celles de petite taille, qui ne faisaient pas plus de 1,5 ou 2 mètres de longueur. Elles étaient débitées à la scierie du village⁸⁰ puis montées en montagne à dos de mulet. La situation pour le village était donc quelque peu différente du fait de l'accessibilité de la scierie. Toutefois, bien que la transformation du bois y soit simplifiée par les facilités d'accès, ce seront toujours les essences de proximité qui seront utilisées de préférence.

Les efforts mis en place pour contrer les défauts du bois sont fournis tant qu'il n'y a pas d'alternative. L'accès facilité aux ressources externes, l'accès en véhicule ou hélicoptère et la question de la

⁸⁰ Dans la première moitié du 20^e siècle, la plupart des villages de la région avaient une scierie à leur disposition. Ces scieries ont progressivement disparu et il n'en reste plus qu'une actuellement dans la vallée des Gaves.

perception du temps ont modifié non seulement la nature du bois utilisé – des essences pouvant alors être importées – mais également les techniques employées pour le traitement du bois par exemple. Il arrive encore maintenant que certaines personnes utilisent des billes de frêne pour la charpente de leur grange s'ils abattent un arbre qui est de particulièrement bonne qualité. Ces billes ne sont alors plus utilisées pour toutes les pièces de charpentes mais plutôt comme poutre apparente, alliant le soutien de la toiture et l'esthétique d'un tronc, que l'amoureux du bois n'aurait pu destiner au chauffage. Les techniques employées pour que le bois résiste à la pourriture et à l'attaque des insectes ne sont plus les mêmes. Les traitements chimiques sont maintenant préférés aux savoir-faire concernant le séchage et le moment d'abattage qui imposent plus de contraintes de temps.

Actuellement ce n'est donc plus la proximité qui prime mais plutôt des critères économiques et de temps. On achète du bois, généralement des résineux, déjà débités et traités à la scierie. L'intérieur des granges reflète donc ce changement d'habitude : une grange construite autrefois en frêne local peut être maintenant rénovée avec du sapin qui ne correspond plus aux essences environnantes.

C'est non seulement la nature du bois qui a changé mais également le réseau dans lequel il s'inscrit. Alors qu'auparavant on se fournissait dans sa propriété, le bois qui est acquis actuellement est passé par de nombreuses mains avant d'arriver dans la charpente. Il provient des terres d'une autre personne, a été abattu par un bûcheron, peut-être vendu par l'ONF, racheté par la scierie qui finalement le vend au propriétaire de la grange. Le cheminement du bois fait intervenir dès lors un nombre plus important d'acteurs et sa valeur varie de mains en mains⁸¹, entrant ainsi dans un réseau complexe d'échanges.

⁸¹ Quant au type d'acteurs impliqués dans la construction, on ne constate pas la même complexification que pour la circulation du bois. En effet, auparavant les charpentes étaient construites par les agriculteurs, aidés par les charpentiers de village. Ces derniers avaient des connaissances plus approfondies que les autres habitants en matière de charpente, mais ne vivaient pas forcément de cette activité bien souvent annexe à une activité agricole. À côté de ces spécialistes, la plupart des personnes possédant des granges avaient un petit savoir en ce qui concerne la fabrication des charpentes et ils se faisaient aider soit par les charpentiers, soit par des voisins. Actuellement ce sont des spécialistes du bâtiment qui construisent généralement les charpentes, mais si celles-ci doivent être rénovées les propriétaires le font encore souvent eux-mêmes. Nous avons observé dans de nombreuses granges des « raccumodages » faits par les propriétaires. Ces travaux sont rarement réalisés en frêne, mais plutôt en résineux, pour les raisons que nous avons exposées auparavant.

3.2 La fabrication des colliers et attaches pour bétail : une pratique revisitée

Le bois de frêne a donc progressivement cessé d'être utilisé pour la fabrication des charpentes. Nous allons maintenant examiner de plus près la fabrication des colliers et attaches pour bétail, où la situation est tout autre. L'évolution de cette pratique suit des trajectoires beaucoup plus diverses et nous verrons que le frêne est encore actuellement utilisé pour la fabrication de ces objets, bien que d'autres matériaux de substitution aient vu le jour et soient également employés. La raison pour laquelle le bois de frêne est toujours utilisé pour cette pratique est à rechercher dans les qualités de celui-ci. Comme nous l'avons fait remarquer dans le chapitre précédent, des « stratégies » ont dû être mises en place pour pallier les défauts du frêne dans la charpente parce que celui-ci n'a pas les qualités optimales pour ce type de construction : il peut être trop dur ou prendre facilement l'humidité. Le collier, constitué principalement d'une pièce de bois cintrée, profite des propriétés du bois de frêne : son élasticité et sa robustesse. S'il est remplacé par un autre matériau, ce n'est pas par un autre bois⁸².

Nous allons commencer par décrire comment certains ont su profiter des qualités du bois de frêne pour concevoir différents colliers et attaches, avant de déboucher sur les utilisations que l'on en fait actuellement.

De l'arbre au collier

Du bois de frêne spécifiquement

Les différents colliers et attaches pour bétail sont façonnés en frêne du fait des qualités spécifiques à cette essence :

« On ne faisait pas un collier pour une vache, pour supporter la cloche pour les estives, on ne la faisait pas en chêne ou dans un tilleul, on le faisait dans un frêne, et un jeune. Parce que comme je vous ai dit, le frêne jeune c'est le meilleur arbre en solidité, élasticité, il était plus malléable » (Ortiac, M. Prs)

⁸² Les qualités de cette essence, surtout sa robustesse, ont également conduit la conservation du frêne pour la fabrication des manches d'outils. Même s'ils sont maintenant achetés de préférence dans des magasins d'outillage, cette essence reste encore très largement utilisée (cf. annexe 3)

L'essence utilisée pour ces objets ne dépend pas de sa disponibilité dans les environs, mais bien de ses qualités intrinsèques. On n'utilisera donc pas du châtaignier, du chêne ou du tilleul qui casserait bien trop facilement, même si ce sont les espèces les plus répandues dans les environs :

« Les autres bois ne se plient pas. Le tilleul casse, y a seulement le noyer⁸³ qui peut aussi plier » (Ortiac, M. Lae)

L'utilisation du frêne découle directement de ses propriétés de résistance mécanique et de son élasticité. Il a la particularité de pouvoir se cintrer et de garder sa robustesse, sans toutefois casser.

« Le frêne est un bois flexible qui ne casse pas quand on le plie comme ça » (Arrens-Marsous, M. Ceb)

« Il n'est pas inutile de rappeler ses aptitudes, car il a du ressort, le bougre, et encaisse merveilleusement bien les coups. Dur et robuste, son bois est aussi souple, élastique et flexible, voilà un cocktail plutôt rare qui fait tout l'intérêt de sa fibre, fibre qui est de plus droite comme un | »⁸⁴

Il est donc employé pour son élasticité dans diverses régions des Pyrénées même s'il n'est pas directement lié à la composition du milieu (à condition évidemment qu'il y soit tout de même présent !). Sa capacité de cintrage le conduit à être utilisé pour d'autres objets qui nécessitent un tel travail. C'est pour cette raison que l'on utilisait du frêne, par exemple, pour la fabrication des moules à fromage, pour les tamis à farine de maïs, pour certaines pièces de jouets aux formes courbes⁸⁵, etc.

Du bois coupé au bon moment

Le frêne peut être facilement la proie des insectes et il a aussi le défaut d'être particulièrement sensible à l'humidité. On pallie ces inconvénients en mobilisant un cortège de connaissances sur les particularités écologiques et biologiques de l'essence. En effet, si le bois est coupé au bon moment, la « vermine » ne l'attaquera pas. On fera donc attention au rythme des saisons et de la lune (cf. encadré ci-dessous) pour déterminer le moment de la coupe du bois, qui déterminera sa résistance face à certaines agressions.

⁸³ Bien qu'il puisse également plier, le noyer a le défaut d'être bien trop facilement la cible des insectes

⁸⁴ Bertrand (1996), p. 81

⁸⁵ Cf. annexe 3

L'influence de la lune sur la qualité du bois

La périodicité de la lune est prise en compte par certains pour abattre le frêne et pour contrer certains défauts reconnus de son bois. Cela permet des utilisations beaucoup plus variées et plus durables. Le bois, en plus d'être robuste et élastique, sera paré contre les attaques de différents insectes et supportera mieux l'humidité à laquelle il est sensible :

« Il faut le débiter à la bonne époque de lune. Quand c'est la vieille lune, on l'abat. Ça c'est pour que le bois pourrisse pas et qu'il ne soit pas attaqué par la vermine. » (Villelongue, M. Mas)

« Le frêne, on le coupe à la vieille lune, c'est la lune descendante, et en automne, quand la sève descend » (Ortiac, M. Cre)

« Parce que le bois n'était pas traité et le fait de le couper au bon moment, dans la bonne lune, le ver ne s'y mettait pas. S'il était coupé en lune nouvelle, le ver s'y mettait dedans. » (Ortiac, M. Prs)

Cette pratique se vérifie également dans le Béarn :

« La tradition solide, issue de l'expérience, veut que l'abattage pour ce faire ait lieu en période froide quand la sève est "descendue" et par temps de "vieille lune", c'est-à-dire décroissante. A ces conditions, le bois garde sa souplesse et sa résistance aux insectes. » [Cazaurang (2002) p. 21]

Certains apportent plus de précision quant au moment propice :

« Avant pour qu'il n'y ait pas de vers, ils coupaient le frêne selon la lune. Ils le coupaient après le vendredi qui suivait le changement de lune. Par exemple si le changement est le lundi, il faut attendre le vendredi et après on peut couper. Si c'est un vendredi, il faut attendre le vendredi d'après. Si on attend comme ça, le bois brûle mieux et il a pas de vers. Parce que tu vois, ce bois il est pas traité » (Ortiac, M. Lae)

Encadré 11 L'influence de la lune sur la qualité du bois

La saison durant laquelle le bois est coupé est elle aussi déterminante pour la qualité du bois de frêne. Généralement, la période la plus propice pour abattre l'arbre est celle de la descente de la sève, à savoir en automne ou au début de l'hiver. Les insectes entrent alors plus difficilement dans le bois. Toutefois, surtout quand il s'agit de la fabrication des petites attaches ou des colliers miniatures, c'est le bois de printemps, lorsqu'il y a la montée de la sève, qui est préféré. A ce moment-là, ses qualités de flexibilité et d'élasticité sont optimales.

« Le bois de printemps se plie impeccable, il obéit à toutes les formes » (Villelongue, M. Gau)

Aux gestes techniques de fabrication des colliers s'ajoute donc un savoir de la biologie de l'espèce, de sa rythmicité qui a une influence directe sur la qualité du bois.

Partie de l'arbre utilisée

Les colliers sont fabriqués en frêne parce que c'est un bois facile à plier et à cintrer. Ces propriétés ne se retrouvent pas dans toutes les parties de l'arbre. On ne prend donc pas ses branches parce qu'elles cassent bien plus facilement. Quelle que soit la forme des colliers ou des attaches, c'est la partie la plus proche de la souche qui sera employée pour leur fabrication :

« [...] on utilise le tronçon du pied du frêne. Parce que le bois y est plus résistant et plus flexible. En plus la fibre convient mieux, elle ne fait pas d'échardes quand on la courbe. Si on prend plus haut, le bois casse quand on le courbe » (Ortiac, M. Cre)

« Les colliers étaient pris, ça c'est assez particulier, dans des jeunes arbres qui avaient 2-3 ans, sur la première partie du fût sur 1m, 1m50 de haut, à la base bien sûr, partie qui est la plus souple et la plus résistante » (Ortiac, M. Prs)

Cette section est ensuite coupée dans le sens de la fibre, longitudinalement. Sa longueur dépend de la taille de la bête, que l'on estime à l'oeil. Anciennement, tout était ensuite taillé à la hache et à la hachette. Maintenant, on préfère bien souvent d'autres outils, comme la scie par exemple.

Mise en forme

« Pour faire un collier, ils le pliaient, ils l'affinaient au couteau, ou à la plane, ils arrivaient à faire des colliers qui faisaient 1cm d'épais sur 10 ou 12 de large. Ensuite ils pliaient, ils donnaient la forme du collier dès que l'arbre était diminué, dès que la planche était coupée, ils donnaient la forme en le pliant directement comme ça. Avec le genou, avec la main... tant qu'il était jeune. Ils le pliaient et ils le gardaient jusqu'à ce qu'il soit sec. Ils le gardaient pas sur le genou ! Ils le pliaient et ils le fixaient, ils l'attachaient avec des cordes, des ficelles, et ils laissaient sécher, et là, ça gardait la forme » (Ortiac, M. Prs)

De plus, lorsque le collier est cintré, le côté de l'écorce doit toujours être vers l'extérieur afin d'éviter les échardes et respecter la fibre du bois. D'ailleurs sous l'écorce le bois est bien lisse, il n'y a pas d'aspérités et donc, à moins qu'il y ait un nœud, il ne casse pas.

Une diversité de colliers

Sur cette base commune de procédé de fabrication des colliers, il y a ensuite différentes formes, tailles ou fonctions possibles à ceux-ci. La suite de la fabrication sera complétée de façons diverses.

« Pour la taille, il y en a plusieurs, on regarde juste à l'œil la taille du cou de la bête »
(Villelongue, M. Gau)

« Le système pour les agneaux et les moutons était plus léger » (Artigues, M. Cae)

Les variations principales sont donc la taille du collier, qui est accordée à la bête qui va le porter, mais les formes peuvent être aussi très différentes qu'il soit destiné à être collier ou attache. Le système de fermeture et la largeur du collier varient donc en fonction de ces paramètres.

Les attaches

Les attaches sont principalement destinées aux bovins, puisqu'ils sont attachés individuellement quand ils se trouvent dans la grange. Les ovins et caprins, quant à eux, sont enfermés à plusieurs entre des barrières et ne nécessitent donc pas d'attache supplémentaire.



Figure 8 Parcs pour ovins ou caprins dans une grange foraine

On distingue deux formes principales d'attaches : celles pour les vaches, qui se ferment avec une clé, et celles qui se referment en boucle sur elles-mêmes.

Ces dernières consistent en une seule pièce de frêne, d'une largeur d'environ deux centimètres, qui est cintrée sur elle-même pour former une boucle. Elle est ensuite passée autour du cou d'un veau par exemple (les attaches de ce type sont trop petites pour une vache) et on la referme en enfilant l'extrémité dans l'encoche prévue à cet effet. Ce lien très simple est également utilisé pour fermer les enclos pour le bétail (lien entre deux poteaux).

Les attaches pour vaches (ou *Courrales* en patois) ont la particularité d'être composées de deux éléments. La première est une pièce cintrée qui fait le tour du coup de l'animal. Elle est en forme de U, avec une embouchure évasée pour faciliter le passage de l'encolure. L'autre, la clé, est généralement fabriquées avec des chutes de bois et sert à refermer le collier :

« La clé, il fallait que le bout soit perpendiculaire à la section qui coince, comme ça s'est bloqué quand on tourne. Le bout du collier devait être plutôt évasé pour que ça glisse sur le cou de la vache. Parce qu'elles étaient malignes et tentaient de ne pas rentrer. » (Ortiac, M. Cre)

« La pièce pour fermer s'appelle une clé, parce qu'une fois qu'on l'a enfilée, il faut la tourner pour que ça ferme. » (Ortiac, M. Lae)

Ce système est décrit comme particulièrement pratique parce qu'il évite à l'agriculteur de faire le tour de l'animal, comme avec une chaîne par exemple. Il n'a qu'à l'enfiler et tourner la clé.

Les colliers à sonnaille

La forme de ces colliers est très différente de celle des attaches du fait principalement de leur fonction de support de cloche. On n'a, de ce fait, pas besoin de la même résistance mécanique et c'est pour cela que la bande de bois utilisée peut être bien plus fine. Le système de fermeture est plus complexe que pour les attaches, puisque ce type de collier reste généralement attaché plus longtemps au cou de la bête.

Le procédé de fabrication est le même que celui que l'on a décrit précédemment, mais on le cintre de façon à ce qu'il forme un cercle. A la suite de cela, il y a des manipulations supplémentaires pour installer le système de fermeture :

« Ensuite ils perçaient et ces petites clés, vous voyez il y a une encoche là, ces petites clés étaient faites avec de la corne de mouton. Regardez le principe, on repousse ça [la clé] ça c'est en frêne, la clé, regardez, ils reculaient ça, on ouvre le collier, on le passe sur le cou, on réenmanche ça... on remet la clé et là ça ne peut pas se défaire. Et c'est toujours le même principe pour le collier des vaches, les colliers des vaches ils sont toujours comme ça. [...] On appelait ça le bérrou, les petites clés là. » (Ortiac, M. Prs)

Il y a différentes tailles et formes de colliers à sonnailles de sorte qu'elles correspondent aux caractéristiques de la bête. Ceux pour les chèvres et les moutons sont donc plus ronds et plus petits que pour les bovins, qui ont des colliers plus ovales. Le coup d'œil consiste à bien estimer le tour du cou de l'animal pour que le collier ne soit pas trop lâche et ne tombe, mais qu'il ne soit pas non plus trop serré pour pouvoir faire un beau son de cloche par le balancement :

« [...] alors comme ça elle tient sur le cou et elle balance. Donc y a un joli son de cloche. C'était réfléchi tout ça, de très loin » (Ortiac, M. Prs)

La fonction des colliers à sonnaille n'est évidemment pas la même que les attaches :

« [...] le rôle essentiel de cet équipement [les sonnailles], dans un pays à relief tourmenté, souvent couvert de végétation, est de permettre la localisation des animaux au pacage en liberté. Il permet en second lieu de les identifier, ainsi que leur propriétaire. »⁸⁶

En plus de faciliter la localisation des troupeaux par le son des cloches, ces colliers permettent leur identification par la forme qu'ils ont et par des décorations et motifs qui y sont peints ou pyrogravés. Ils permettent ainsi d'associer un cheptel à un propriétaire, ce qui est surtout utile quand les bêtes sont aux estives.

Ceux qui les fabriquent

Dans le Lavedan, ce ne sont pas des spécialistes du bois qui façonnent les colliers et les attaches mais, de mémoire humaine, cela a toujours été les agriculteurs qui s'attelaient à les concevoir pendant les longues soirées d'hiver :

« Y avait du travail pour faire ça [collier]... ça c'était pas aller à Leroy Merlin. C'était les soirées d'hiver, ils façonnaient le frêne comme ça » (Ortiac, M. Prs)

Comme le relève Cazaurang (2002) dans son recueil sur les colliers pastoraux dans le Béarn, la fabrication des colliers relève dans cette région de la même logique :

« Comme pour la confection d'autres accessoires de l'agriculture et de l'élevage, râteaux, manches de pelles et de fourches, jougs de traction des bovins, faire des colliers de sonnailles entrain dans le domaine du travail à temps perdu des paysans. Il y avait, il y a toujours, dans les villages, de ces personnages aux doigts habiles qui mènent à bien des travaux dont ils ont le goût, mais hors de l'ordinaire »⁸⁷

Le fabricant de colliers ne tire donc pas son savoir d'une formation spécialisée dans les métiers du bois. L'apprentissage de ces techniques découle tout d'abord d'une volonté personnelle et d'un goût pour le travail du bois.

⁸⁶ Cazaurang (2002), p. 27

⁸⁷ Cazaurang (2002), p. 33

« Moi non, moi j'ai pas cherché à savoir [fabrication des colliers]. Mon mari sait le faire, mon père aussi, le voisin aussi... J'ai pas cherché à savoir » (Villelongue, Mme Que)

L'observation des autres, des anciens surtout, permet à la personne qui s'y intéresse d'acquérir ce savoir-faire.

« Si tu vois faire, tu apprends de visu. Ensuite, c'est une question de doigté » (Villelongue, M. Gau)

« C'est surtout les plus anciens qui savent faire ces colliers [...] Ce que j'sais faire, j'l'ai appris en regardant faire mon père » (Arcizans-Dessus, M. Poe)

Ce sont donc les anciens qui possèdent ce savoir et la transmission se fait bien souvent de père en fils. Il semble en effet que cette activité ait toujours été plutôt masculine :

« Moi je me suis pas intéressée, en étant une fille, je me suis pas intéressée. Ça m'intéresserait oui de le faire... mais bon, je m'y suis pas penchée. Alors ce qui fait que, si tout le monde fait comme moi, ça se perd vite » (Villelongue, Mme Que)

Nous pouvons constater dans cette dernière phrase la prise de conscience de la perte d'un savoir. De plus en plus souvent certains, qui sauraient encore les fabriquer, préfèrent les acheter.

« Mais j'saurais les faire. Moi je les achète, j'ai pas envie des les faire » (Villelongue, M. Noe)

La possibilité d'observer la fabrication des colliers et attaches est donc de plus en plus restreinte pour les générations suivantes et on leur enlève par la même occasion la possibilité d'avoir accès à cet apprentissage. Deux éléments jouent un rôle dans le recul progressif de ces savoir-faire : d'une part le manque d'intérêt des nouvelles générations pour ce type d'activité et d'autre part un environnement moins propice à l'apprentissage. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le nombre d'exploitants agricoles a nettement diminué. De ce fait, il y a de moins en moins de jeunes qui ont besoin de fabriquer des colliers pour le bétail. Ensuite, parmi ceux qui reprennent des exploitations, du fait de l'intensification de l'agriculture et de la multiplication des activités annexes à l'élevage - loisirs, diversification des activités, etc. - il n'y a plus le même temps à disposition qu'auparavant pour ce type d'activités, surtout pendant la période d'hiver.

De plus, la possibilité d'apprentissage est plus limitée. D'une part certains aînés ont cessé de fabriquer ces objets et donc les plus jeunes n'ont plus l'occasion d'observer pour apprendre. D'autre part, même si un membre de la famille continue à confectionner des colliers en frêne, le phénomène est d'autant plus accentué que les familles sont plus petites et la période de vie commune avec les enfants plus courte. Nous sommes passés d'une situation où une famille « élargie » vivait dans la même maison

(grands-parents, parents, enfants et quelques oncles ou tantes) à une famille nucléaire (parents et enfants, parfois avec les grands-parents), où les enfants partent d'ailleurs souvent assez tôt en dehors du village pour faire des études, acquérir une formation ou travailler.

La connaissance des techniques de fabrication de ces objets est toujours présente et donc toujours mobilisable si le besoin s'en fait sentir. Elle est cependant entre les mains de personnes de moins en moins nombreuses. Nous constatons toutefois que les savoir-faire de fabrication des colliers et attaches ne s'évanouissent pas avec une rapidité proportionnelle à la diminution du nombre des personnes vivant sur des exploitations et utilisant ces objets.

Une pratique qui perdure

Deux aspects démontrent que l'utilisation et la fabrication des colliers et attaches en frêne ne s'estompent pas aussi rapidement que l'on pourrait l'envisager dans ce contexte. On constate la continuité de leur utilisation par les éleveurs, ainsi que le détournement de leur fonction qui implique qu'ils soient également utilisés par d'autres acteurs, mais alors dans un autre but que de se retrouver autour du cou du bétail.

Par rapport à d'autres objets qui ont pu être faits en frêne, les colliers sont fabriqués dans ce bois, non pas parce que cela a été pendant fort longtemps l'essence la plus facilement accessible, mais du fait des qualités ligneuses spécifiques à celle-ci. Comme nous l'avons décrit plus haut, c'est un bois souple, élastique et résistant, qui ne casse pas quand on le plie et qui est donc tout à fait adapté au cintrage. Il est tout de même progressivement concurrencé par d'autres matériaux. Les colliers à sonnailles sont de plus en plus fabriqués en caoutchouc, en chambre à air ou en cuir et sont généralement achetés dans le commerce. Quant aux attaches, elles sont remplacées par des chaînes métalliques :

« Dans la période entre les guerres de 1914/1918 et de 1939/1945, le collier de bois lui-même disparaîtra au profit du système d'attache totalement métallique fixé au mur ou à la mangeoire, le "cadenot" ou "estacadé". Lui-même sera mis en concurrence par des barres de séparation de métal »⁸⁸

Certaines qualités des attaches en frêne les conduisent à être parfois préférées à ces nouveaux matériaux. En effet, le système avec la clé des attaches pour vaches a l'avantage d'éviter à l'agriculteur de faire le tour de la bête pour l'attacher. Il suffit de l'enfiler à l'encolure puis de fermer dessous avec la

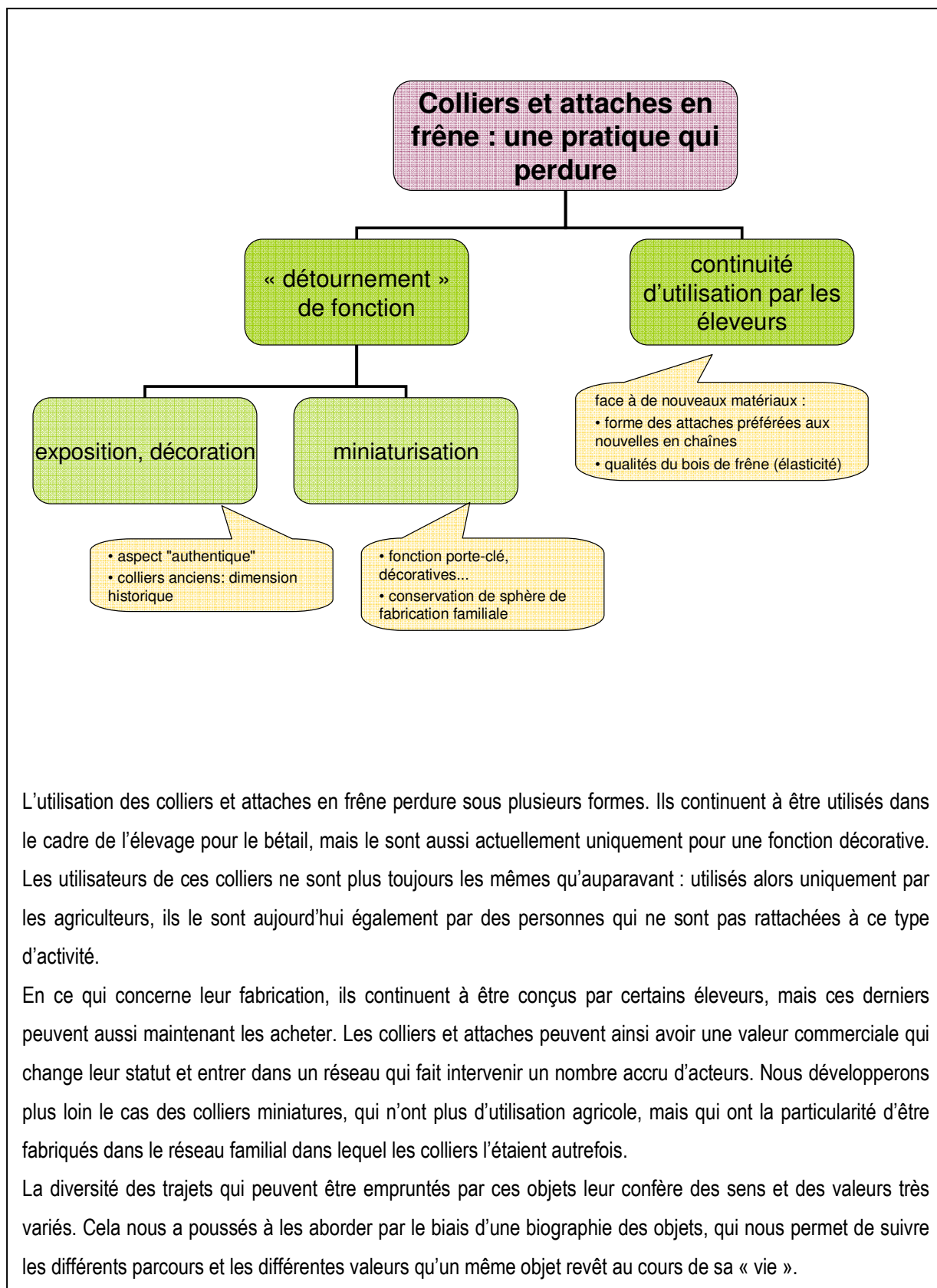
⁸⁸ Cazaurang (2002), p. 36

clé, alors que les chaînes imposent de contourner la tête de l'animal. Un exploitant nous dit qu'il continue à utiliser les attaches en frêne pour les veaux parce que ceux-ci arrivent à se dégager des colliers en chaîne, mais pas de ceux en bois. Une anecdote nous montre également que le frêne peut parfois avoir ses avantages face aux matières qui lui ont succédé. On nous raconte qu'il y a eu un jour un incendie dans la grange d'un agriculteur de la région (Baronnies). Dans ces circonstances, il a réussi à sauver toutes les vaches qui avaient une attache en bois, parce qu'il lui suffisait de prendre un marteau et de taper sur la clé pour faire céder le collier. Par contre, celles qui étaient attachées avec des chaînes, tiraient dessus et il n'a pas été possible de les dégager.

Ces avantages restent toutefois anecdotiques et sont plutôt avancés comme justification de la conservation d'une pratique "traditionnelle" qui peut être ressentie par les agriculteurs comme une sorte de sentimentalisme face à la modernité des matériaux. L'utilisation du bois pour les colliers perdure donc, mais certains les achètent maintenant au marché et cessent de les fabriquer eux-mêmes :

« Moi je les achète, j'ai pas envie des les faire. Par exemple nos brebis elles ont des colliers en frêne. C'est fait je pense par des agriculteurs qui doivent les donner à un vendeur à Argelès. Il est le mardi au marché » (Villelongue, M. Noe)

La possession de l'objet n'implique plus qu'il ait été produit par son utilisateur ou sa famille. La continuité de son utilisation n'implique pas celle de sa fabrication. La question de la transmission des savoir-faire et des connaissances qui entourent la technique de fabrication des colliers se pose donc lorsque la production de ceux-ci sort de la sphère familiale et est délocalisée hors du village et même parfois de la vallée.



Encadré 12 Colliers et attaches en frêne : une pratique qui perdure

Des objets détournés de leur fonction première

« [...] la destination fonctionnelle de l'objet, ne doit pas nous obnubiler : elle n'est finalement qu'un usage de l'objet parmi d'autres, correspondant à une étape de son parcours [...]»⁸⁹

Les attaches et colliers continuent à être utilisés, d'avantage que si nous nous arrêtons au seul constat de l'érosion de leur usage dans le cadre des exploitations. Ils le sont par le biais d'une autre fonction que de se trouver au cou du bétail. Nous avons observé qu'ils sont bien souvent exposés comme



décoration dans les maisons, granges, magasins, etc. Ils revêtent alors une fonction décorative qui n'était pas celle pensée au départ. Les colliers à sonnaille en particulier étaient bien souvent ornés de belles décorations peintes ou pyrogravées afin de les identifier à un propriétaire en les distinguant des autres. L'aspect strictement utilitaire comportait donc déjà cette autre fonction :

« A l'avantage de faciliter le gardiennage, se joint celui de matérialiser la possession. [...] L'utilitaire est dépassé »⁹⁰

Ces objets quittent la fonction première pour laquelle ils étaient conçus et deviennent principalement objets décoratifs. Dans les habitations de Villelongue, dans des restaurants et magasins de la vallée, ce sont généralement des colliers anciens - souvent offerts par des proches ou faisant partie de l'héritage de la maison - qui sont exposés. Peut-être sont-ils dans ces cas d'avantage que des objets simplement décoratifs :

« Pourtant il n'est pas fonctionnel ni simplement "décoratif", il a une fonction bien spécifique dans le cadre du système : il signifie le temps [...] Bien sûr, ce n'est pas le temps réel ce sont les signes, ou indices culturels du temps, qui sont repris dans l'objet ancien »⁹¹

Le collier ancien revêt ainsi une dimension historique, celle de la région et de la famille. Il endosse une histoire, mais une histoire agricole, son utilisation première n'étant pas oubliée. C'est ce lien avec l'agriculture que l'on veut signifier à travers lui, c'est celui que l'on veut montrer, exposer. L'ancrage historique est là pour signifier que le lien avec l'agriculture est là depuis fort longtemps, et fait donc

⁸⁹ Bonnot (2004), p. 157

⁹⁰ Cazaurang (2002), p. 27

⁹¹ Baudrillard (1968), p. 104

partie de l'identité de la région. Cet aspect « authentique », que l'on veut d'ailleurs mettre en avant en accrochant de tels objets dans les magasins, renforce l'image des produits du terroir qui y sont vendus :

« Les colliers... c'est dans le milieu rural que vous les trouverez, on ne peut pas les trouver n'importe où, c'est spécifique à ici » (Argelès-Gazost, vendeur d'outils sur le marché)

Toutefois, cette analyse où l'objet devient presque uniquement porteur de sens, est remise en cause lorsqu'on le considère dans une perspective biographique :

« La signification de l'objet est une notion que la perspective biographique remet fondamentalement en cause. Plutôt que l'objet lui-même, c'est évidemment son statut social et symbolique et l'interprétation qu'en font ses manipulateurs qui s'enrichissent et s'additionnent aux représentations dont il a été le support depuis sa production physique »⁹²

L'objet ancien porte donc en lui plusieurs couches d'interprétations qui lui confèrent une valeur plus grande et le distinguent ainsi des autres.

A côté de ces colliers et attaches anciennes, ainsi que de ceux qui sont encore produits localement pour l'utilisation sur le bétail, on voit apparaître la mise en circulation de tels objets sur le marché. C'est un processus de commercialisation d'un produit qui était jusqu'alors généralement fabriqué pour une consommation personnelle ou familiale⁹³. Il change de statut : produit en série il devient marchandise⁹⁴. Les colliers sont ainsi pris dans la sphère des échanges économiques, ce qui implique le même mouvement de complexification des réseaux de circulation que nous avons décrit dans le chapitre 3.1.

Cette commercialisation répond à la diminution du temps qui peut être consacré à certaines opérations du fait de l'intensification des activités d'élevage et de l'apparition de nombreux loisirs qui peuvent être préférés à la confection de colliers. Il y a également le développement du tourisme dans la vallée, et

⁹² Bonnot (2004), p. 151

⁹³ On nous signale tout de même que la commercialisation des colliers en frêne pour le bétail peut remonter assez loin dans l'histoire. En effet, dans le val d'Azun, une famille s'était spécialisée dans la fabrication des colliers destinés à être vendus principalement en Espagne où ils n'étaient pas une production courante.

⁹⁴ Pour l'analyse, nous allons nous appuyer ici principalement sur l'article de Kopytoff (1986). Celui-ci se penche tout particulièrement sur le processus de « commoditization » à savoir le processus de marchandisation des objets. Il définit deux pôles de statut que peuvent avoir les objets : « commodity » (marchandise) ou « the singular » (l'objet singulier). Ils sont définis culturellement et se distinguent par le fait que, dans le premier, l'objet peut être échangé contre de l'argent ou une marchandise de même valeur, c'est un objet « commun », alors que dans le second, l'objet est incomparable, unique, singulier, et de ce fait ne peut être échangé avec quelque chose d'autre. Ces statuts sont des étapes d'une trajectoire d'ensemble et non une catégorisation affectée à l'objet dès sa création. Leur succession définit la *vie* de l'objet

l'apparition d'une demande de la part d'un public nouveau. Ces objets sont donc commercialisés dans deux perspectives : d'un côté, achetés par les éleveurs ils ne quittent pas leur fonction d'attache ou de collier pour le bétail, et d'un autre, lorsqu'ils sont achetés par les touristes, ils sont destinés, comme les objets anciens, à décorer les murs des maisons pour leur aspect « authentique » que nous avons décrit précédemment. Nous pouvons ainsi nous demander ce qu'est cette *authenticité* lorsque les objets exposés sont issus d'une production plus « massive », en série :

“If they were to become subject to commoditization, they would lose part of their singularity”⁹⁵

Nous sommes donc face à des colliers qui sont vendus et achetés comme des objets artisanaux, mais qui ont perdu une partie des aspects qui les rendaient spécifiques et distincts d'autres objets. Autrefois les colliers à sonnaillles portaient les caractéristiques propres à chaque maison par les décorations qui leur étaient données pour les distinguer de ceux des autres propriétaires. Ces objets perdent de leur « singularisation » lorsqu'ils sont ainsi vendus en série. Ils changent de statut, de valeur et de sens. Malgré cela, ils revêtent toujours cet aspect rural que nous avons relevé auparavant, ils portent toujours le signe d'un rattachement à l'agriculture. Cela vient peut-être du fait que, bien qu'ils aient changé de fonction pour devenir avant tout décoratifs, l'identité qu'on leur donne, leur dénomination, garde celle de leur fonction première qui était celle de collier ou attache pour le bétail. Ils gardent ainsi d'autant plus fortement un rattachement à l'agriculture, cadre dans lequel et pour lequel ils étaient initialement produits. Se superpose à cela l'importance de la matière - le frêne - pour signifier cet aspect « authentique ». En effet, les colliers en caoutchouc, également fabriqués actuellement et pour la même fonction, ne sont eux pas exposés dans les granges alors qu'ils sont tout autant rattachés au monde agricole. Ce sont donc le bois et les savoir-faire⁹⁶ anciens auquel il se rattache qui seraient plus significatifs.

Les colliers miniaturisés : continuité de la fabrication des colliers

Au cours des entretiens, différents informateurs se trouvaient en possession des mêmes types de colliers miniatures. Le lien entre eux n'avait pas été mis en exergue tout de suite puisque nous les rencontrons dans des vallées différentes par exemple. En les interrogeant sur la provenance de ces objets, il nous est apparu que les colliers se trouvent rattachés à des personnes bien particulières. Nous avons été conduits à les considérer comme des révélateurs d'un lien social. Ces objets ne sont jamais

⁹⁵ Kopytoff (1986), p. 98

⁹⁶ Bien que les colliers vendus soient toujours en frêne, le système de fermeture n'est plus le même qu'auparavant. Il était fait en bois ou en corne alors que maintenant il est constitué d'un boulon en métal.

achetés – nous n'en avons d'ailleurs pas vu sur les marchés ou dans les magasins de la vallée ; ils sont toujours offerts par un membre de la famille, un proche ou un ami. Leur réseau de circulation est à rattacher au réseau de connaissances de celui qui les fabrique. Nous avons eu connaissance de peu de fabricants de ces colliers, toutefois ils avaient en commun d'être issus de familles d'agriculteurs, d'avoir travaillé enfants dans l'exploitation familiale et de s'être dirigés par la suite vers une autre activité. Ils ont surtout en commun d'avoir tous la passion du travail du bois. Celle-ci a été généralement découverte durant la période où ils ont vécu dans l'exploitation familiale et où ils ont acquis un savoir-faire de fabrication des colliers et attaches en frêne. Cette activité avait autrefois la forme d'un passe-temps ou d'un loisir en hiver lorsque les travaux extérieurs étaient terminés. Elle garde sous sa forme actuelle ce cadre de loisir, d'autant plus à l'âge de la retraite où il y a plus de temps à disposition.

Les fabricants font souvent plusieurs colliers miniatures à la fois. Les étapes de fabrication restent les mêmes que pour ceux de grande taille. Les techniques ne changent guère et sont simplement adaptées aux dimensions de l'objet. Cela implique que l'arbre destiné à leur fabrication sera plus petit, des jeunes pousses de quelques centimètres de diamètre, et que l'objet qui servira de support au cintrage sera également de taille réduite. La diversité des formes de colliers « originaux »⁹⁷ est conservée. On trouve ainsi des attaches simples ou avec clé, des colliers à sonnailles, etc.

Ces objets n'ont évidemment pas la même fonction que ceux de taille originale, du fait qu'ils ne font plus qu'entre 5 et 10cm de diamètre. Ils revêtent alors une toute autre fonction. Ils deviennent alors porte-clés, décoration à l'intérieur d'une maison ou d'une voiture, lien de serviette. Ce détournement de fonction intervient parce que les personnes qui utilisent ces colliers ne sont plus les mêmes qu'auparavant. La forme et la taille sont adaptées à une utilisation qui ne correspond plus à celle qui est faite par les éleveurs, mais à celle d'individus qui n'ont plus ce type d'activité. Ces objets sont en effet offerts à la famille, aux amis, aux voisins de celui qui les fabrique.

Autrefois, les colliers n'étaient pas forcément fabriqués par l'exploitant lui-même, mais parfois par d'autres membres de la famille, des oncles par exemple, qui habitaient dans la maison et qui aimaient travailler le bois. Cette habitude perdure donc, mais l'oncle a quitté la maison familiale, ne vit plus forcément dans le même village et sa famille ne travaille plus pour l'essentiel dans l'agriculture. Du fait de sa passion, il continue de produire des colliers, mais de façon à ce qu'ils soient utilisables par les personnes à qui il va les donner, qui n'ont plus toujours des troupeaux. Ces dons ne se font pas pour des occasions spéciales, mais toujours à des personnes qui sont reliées au fabricant. Il les donne aux

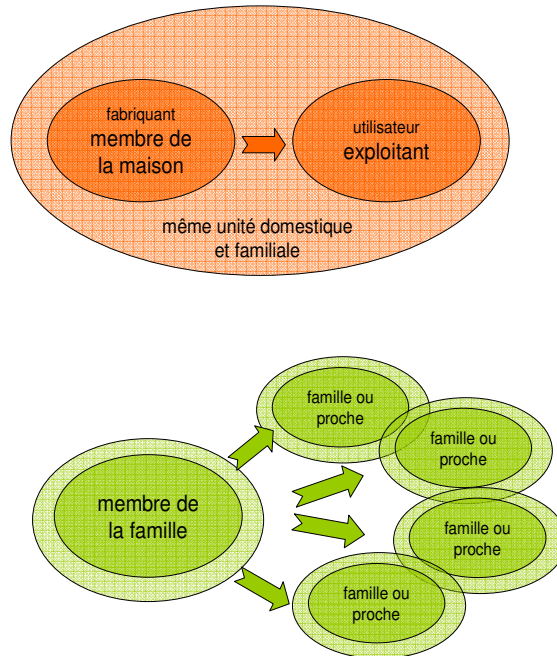
⁹⁷ Nous nommerons ici colliers *originaux* les colliers ou attaches qui sont fabriqués en vue d'une utilisation pour le bétail

membres de sa famille, aux amis, aux voisins. Les familles ne sont plus forcément regroupées, les gens circulent plus qu'avant et de ce fait, tout en restant dans la sphère familiale dans laquelle ils circulaient avant, les colliers se dispersent au-delà du village et de la vallée et ont ainsi un rayonnement beaucoup plus large.

Par le biais de la possession des colliers miniatures, il est donc possible de connaître les personnes qui sont liées au fabricant. L'identité de celui-ci se fait d'ailleurs d'autant plus distinguer par ces objets que, tout comme pour les colliers du bétail, le type de décoration des colliers miniatures permet de déterminer l'identité de son fabricant. Il est ainsi possible visuellement de rattacher l'objet à une personne qui l'a produit, à un lieu, à une famille.

Ce type de miniaturisation a été constatée pour d'autres outils en frêne : râteaux, fourches, jougs, etc. Cependant, ils ne circulent pas avec la même intensité et sont fabriqués de façon beaucoup plus épisodique. Cela est peut-être à rapprocher de leur fonction d'origine pour laquelle ils étaient produits en quantité beaucoup plus faible (en effet, les colliers étaient nécessaires à une grande quantité d'animaux alors que le râteau est utile à une plus faible quantité d'éleveurs). La question reste ouverte, de même que le cadre plus précis dans lequel se passent les échanges des colliers miniatures.

Circulation des colliers miniatures en frêne



La fabrication des outils en bois était assurée autrefois par l'agriculteur ou par un membre de sa famille, ou plutôt par quelqu'un de sa maison, qui était composée généralement de la famille nucléaire, des grands-parents, d'oncles ou de tantes. C'était donc l'un des hommes de la maison, celui qui aimait le plus le travail du bois, qui les concevait pour l'exploitation familiale.

Les colliers miniatures sont fabriqués, tout du moins pour ceux que nous avons rencontrés, par des personnes issues de familles d'agriculteurs de Villelongue, qui y vivaient autrefois et dont l'un des membres est toujours exploitant. Ces personnes sont à la retraite et ont en commun d'aimer le travail du bois.

Nous avons découvert au cours de nos enquêtes, parfois dans des lieux éloignés, les mêmes colliers miniatures. Les personnes les possédant sont tous rattachés au fabricant, par la famille ou les amis. L'éparpillement géographique des possesseurs de colliers miniatures peut être considéré comme le reflet de l'éclatement de la cellule familiale, la maison n'étant habitée maintenant plus que par la famille nucléaire et parfois des grands-parents.

Du fait du changement de fonction, les miniatures peuvent être conçus pour des personnes qui n'ont pas d'activité agricole et de ce fait ils sont offerts à un plus grand nombre de proches. Contrairement aux colliers pour la décoration qui peuvent être vendus à un public beaucoup plus large, les miniatures ont conservé une circulation *familiale*, n'étant offerts qu'aux proches du fabricant.

L'exemple de la fabrication des colliers et attaches nous permet de mettre à nouveau en avant la dynamique des pratiques qui se rattachent au frêne. Les qualités intrinsèques de cette essence ont favorisé la conservation de son bois pour ce type d'objets, bien qu'en parallèle aient été mis sur le marché des matériaux concurrents qui sont également utilisés. Ce n'est pas le cas des charpentes pour lesquelles les nouveaux matériaux étaient largement préférables (cf. chapitre 3.1 *Un exemple : les charpentes de granges foraines*). Alors qu'autrefois ces différents types d'objets ont été produits à partir d'une même essence et par un même fabricant, les pratiques liées à ceux-ci se sont largement diversifiées. Chaque objet évolue alors selon des modalités qui lui sont propres et se détachant plus ou moins de la matière à partir de laquelle il était produit, à savoir le frêne. Ne plus utiliser cette essence implique des changements au niveau de la technique employée, des outils, des gestes, des savoir-faire et des connaissances mobilisées. Nous pouvons également observer la participation d'acteurs qui ne prenaient pas part à la pratique autrefois, signe que l'objet prend place dans un réseau bien différent qu'alors.

Dans le cas des colliers et attaches, certains utilisent encore le frêne malgré la concurrence avec de nouveaux matériaux, ce qui permet de continuer à mobiliser certaines connaissances et savoir-faire liés à cette essence. Toutefois leur fonction et leurs utilisations se sont diversifiées, de même que leurs utilisateurs. Pour un même type d'objet, dont l'utilisation semblait autrefois plus uniforme dans le cadre de l'élevage, nous pouvons maintenant observer de nombreuses trajectoires possibles. Du fait de leurs vies d'objet qui ont été bien différentes, les interprétations de ces objets seront tout aussi variées, même s'ils ont été produits au même endroit et pour la même fonction initiale :

“In the homogenized world of commodities, an eventful biography of a thing becomes the story of the various singularizations of it, of classifications and reclassifications in an uncertain of categories whose importance shifts with every minor change in context”⁹⁸

Nous voyons donc que les représentations liées au frêne seront extrêmement diverses, d'une part du fait de la multiplicité des aspects et des formes qu'il pourra revêtir, mais également du fait que chaque objet qui en sera produit pourra avoir des sens différents, selon les parcours qu'il aura eu, les personnes qui le considèrent, etc.

« Ainsi, en analysant la biographie culturelle des choses, peut-on saisir les constructions sociales à l'œuvre dans les relations entre les individus et les objets »⁹⁹

⁹⁸ Kopytoff (1986), p. 90

3.3 Bois d'œuvre : quand le frêne voyage

Les changements d'utilisation des objets que nous avons décrits jusqu'à maintenant entraînent dans deux types de logiques quant à la circulation du bois. Selon la première, un matériel acquis à l'extérieur passe par le circuit économique en traversant de nombreuses étapes pour finalement être acheté par un habitant de Villelongue ; selon la seconde, des objets sont fabriqués avec le frêne local, parfois pour d'autres fonctions qu'auparavant, puis l'utilisation et l'échange restent locaux¹⁰⁰. Nous allons entrapercevoir un autre réseau, qui n'existe pas pour le frêne à Villelongue en ce moment : le bois pousse sur les terres d'une commune, y est débité, puis envoyé vers des destinations plus lointaines, sortant ainsi du réseau d'échange local. C'est le cas du bois d'œuvre.

Alors que les frênes abattus à Villelongue circulent dans les familles de leur propriétaire, dans le réseau que nous avons qualifié de familial, certains frênes de la région, du fait de leur qualité, s'inscrivent dans un réseau de circulation international. Au sein de celui-ci leur valeur change, ils sont commercialisés. Cependant ils ont, avant leur abattage et leur voyage, une forte valeur patrimoniale et leur reconnaissance repose sur des connaissances fines du milieu.

Des Pyrénées à l'Espagne¹⁰¹

Dans une perspective économique, l'arbre qui aura les qualités requises pour être utilisé comme bois d'œuvre, tout particulièrement pour le tranchage¹⁰², aura le plus de valeur économique. En effet, le tranchage est considéré par certains comme la plus valorisante des premières transformations du bois de frêne. Pour pouvoir être travaillé ainsi, le bois doit être de qualité exceptionnelle et répondre à des

⁹⁹ Bonnot (2002), p. 5

¹⁰⁰ Cela n'est pas toujours le cas. Des colliers en frêne fabriqués dans une commune non loin de Villelongue par exemple peuvent être vendus à des acheteurs ne venant pas de la région. Toutefois, l'utilisation ne se détache pas totalement de la fabrication locale. Comme nous l'avons décrit dans le chapitre précédent, ces objets sont toujours rattachés à une image d'agriculture locale, ils restent une figure de la ruralité par leur forme notamment.

¹⁰¹ Les propos qui suivront reposent pour la majorité sur la base des informations données par un marchand de bois des Baronnies à la retraite

¹⁰² Le tranchage consiste à obtenir de fines feuilles de bois appelées « placages ». Elles servent à recouvrir des panneaux de particules ou d'essences moins nobles. Le bois de placage est destiné à l'industrie du meuble et de la décoration. Les billons, pré-débités et attendris par immersion dans l'eau, sont agrippés par leurs extrémités et tranchés sur toute la longueur grâce à une lame d'acier très affûtée. Les épaisseurs courantes sont de moins d'un millimètre.

critères précis, ce qui représente un faible pourcentage des billes récoltées. Son prix d'achat est alors très élevé.

Il est possible de trouver des frênes qui pourraient être tranchés dans les Pyrénées, mais il n'y a pas d'usines pour ce type de transformation sur place. Une fois débités dans la région, les fûts devront donc voyager pour être tranchés, puis seront vendus à ceux qui en utiliseront les placages. Ils sortent alors d'une circulation familiale pour entrer dans des réseaux complexes. Le nombre d'intermédiaires pour aboutir au produit fini est alors bien plus important dans le circuit familial et la valeur du bois change à chaque intermédiaire. Le frêne entre dans une logique marchande, où son prix fluctue dans le temps selon l'offre et la demande.

Nous pouvons constater dès l'abattage l'élargissement du réseau pour aboutir au produit fini. Une fois le tronc couché, le bois est débité en tronçons et le prix négocié avec un courtier. Le prix de la bille sera négocié selon la qualité du bois et les fluctuations de la demande et des prix du marché. Ces derniers peuvent d'ailleurs parfois influencer le moment de l'abattage du frêne, le marchand préférant attendre que la bille de bois puisse être vendue à un prix plus élevé. Les ajustements à la situation du marché ne peuvent se faire sans prendre en compte certaines contraintes liées à l'arbre. En effet, une réponse immédiate aux fluctuations n'est pas forcément possible : si le marché est favorable à une période donnée, il faut que les frênes soient à maturité à ce moment-là et si le marché n'est pas encore favorable, on ne peut pas attendre trop longtemps que les prix soient les plus élevés parce qu'un arbre qui serait déjà à maturité deviendrait trop vieux et de moindre qualité. La pratique d'abattage¹⁰³ est ainsi en lien avec la situation du marché international du bois, ce qui nous montre bien que le réseau dans lequel est pris le frêne s'est considérablement élargi.

Les divers objets en frêne que nous avons décrits jusque là sont produits avec le frêne local et expriment pour la plupart, comme nous l'avons écrit pour les colliers, un lien avec l'agriculture et une certaine image de la vallée (cf. chapitre 3.2). Contrairement à ceux-là, les objets issus du tranchage du

¹⁰³ L'abattage du bois d'œuvre demande la maîtrise d'un savoir spécialisé. En effet, même si le bois répond aux normes de qualité pour le tranchage, une étape cruciale pourrait entraver cette valorisation, c'est celle de l'abattage :

« C'est tout un art [l'abattage], certains n'arrivent jamais à le faire. C'est l'art de le faire tomber au bon endroit, de ne pas le fendre »

Cette technique implique donc des connaissances et savoir-faire précis qui ne sont pas dans les mains de tous. Une personne qui abattrait un arbre pour le bois de chauffage n'aurait pas forcément le savoir-faire pour abattre celui destiné au tranchage, où la précision doit être plus importante afin d'éviter que le bois ne fende (le bois s'arrache et fend sur la première bille du pied). S'il est fendu, le bois sera refusé pour la trancheuse, or le frêne est un bois qui fend très facilement.

bois d'œuvre, bois qui a voyagé et qui a passé de mains en mains, se détachent des représentations des terres où a poussé le frêne dont ils sont issus. Toutefois ces arbres, avant qu'ils aient été abattus et mis en circulation sur le marché international, sont intimement liés à la propriété dans laquelle ils poussent et entrent dans une logique de succession sur le long terme du fait de leur longévité.

Avant le voyage : une réflexion patrimoniale

Nous pouvons donc observer un fort contraste en ce qui concerne le rapport au temps, entre le moment où le frêne est arbre, ancré dans la terre par ses racines, où il croît durant de nombreuses années, propriété de la famille, et le moment où il entre dans une logique de marché, où sa valeur fluctue constamment et où il passe dans de nombreuses mains. Nous allons nous pencher ici sur la vie de ce que nous appellerons ici le *frêne-arbre*, c'est-à-dire avant qu'il soit abattu et que son bois soit délocalisé.

La longévité de l'arbre fait entrer sa gestion dans une logique patrimoniale. Nous entendons par là que pour obtenir un beau bois d'œuvre les pratiques mobilisées ne peuvent se penser seulement à l'échelle de la vie de l'individu, mais doivent bien souvent intégrer une réflexion qui prenne en compte la génération suivante :

«More generally, trees and plants make perfect natural models for genealogical connections»¹⁰⁴

En effet, sans engager de techniques particulières, une personne peut décider de ne pas abattre un frêne, pour l'utiliser comme bois de chauffage par exemple, afin de lui permettre de croître dans la perspective d'en tirer du profit en le vendant plus tard comme bois d'œuvre. La maturité est atteinte après de nombreuses années, et ce n'est donc pas toujours la personne qui a pris cette décision qui en récolte les fruits, mais parfois ses enfants. Le descendant abattra un arbre favorisé, conservé et légué par ses parents : cette essence symbolise alors le lien entre les générations.

C'est dans cette perspective que nous avançons que le frêne prend part à une logique patrimoniale, l'enfant héritant non seulement des terres, mais également des arbres qui peuvent avoir une grande valeur selon la manière dont ils ont été gérés. Le frêne, comme nous l'avons soulevé dans le chapitre 2.2 *Là où ils se trouvent*, est très fortement lié à la propriété non seulement parce que son emplacement en dessine les limites, mais également parce qu'il y est enraciné et que sa longévité le fait entrer dans la même logique que la transmission des terres. Les frênes, d'autant plus s'ils ont les qualités pour être du bois d'œuvre tranché, donnent de la valeur au patrimoine familial, ils l'enrichissent.

¹⁰⁴ Rival (1998), p. 11

Les logiques à l'œuvre pour un même frêne sont bien différentes. S'il est arbre enraciné dans le paysage, fortement lié à la terre dans laquelle il pousse et entrant dans une logique de patrimoine familial, il est un symbole immobile du lien entre différentes générations au cours du temps. S'il est abattu, il peut, sous la forme de bois, être délocalisé et vendu vers des contrées lointaines.

Ce lien avec la terre et l'importance du contexte local dans lequel l'arbre pousse sont également des éléments qui entrent en compte pour la reconnaissance du bois d'œuvre de qualité par les spécialistes. Ces critères s'appuient sur une connaissance intime du « terroir », du milieu dans lequel croît le frêne. Nous n'approfondissons pas cet aspect ici, mais donnons l'exemple de certaines connaissances mobilisées par un marchand de bois pour la distinction des arbres qui peuvent être destinés au tranchage dans l'annexe 5.

Contenu du chapitre 4 : Retour sur les figures du frêne de Villelongue

4.1 Les *frênes* de Villelongue : des marqueurs forts d'un lien avec l'agriculture

Tant par les objets issus de leur bois que par eux-mêmes, les *frênes* de la définition locale matérialisent une relation avec le monde agricole et sa continuité dans le temps

4.2 Frênes émondés et vieux frênes : des figures en déclin ?

Questions et perspectives qui émergent suite au constat de la diminution de l'émondage régulier des frênes et de l'abattage d'un certain nombre de vieux frênes ; question de leur conservation par rapport au dynamisme des pratiques mis en avant dans le mémoire

4.3 Les accrus, une nouvelle figure : des nouvelles pratiques ?

La figure des accrus est apparue plus récemment dans le paysage ; pas de dénomination communément employée pour désigner celle-ci dans la commune ; boisements spontanés et bois de chauffage : représentations attachées à cette figure et perspectives

Encadré 14 Contenu du chapitre 4

4 Retour sur les figures du frêne de Villelongue

4.1 Les *frênes*¹⁰⁵ de Villelongue : des marqueurs forts d'un lien avec l'agriculture

Au long du chapitre 2, nous nous sommes concentrés sur les pratiques liées aux frênes émondés et aux *vieux frênes* sur les terres de la commune de Villelongue, alors que dans le chapitre 3, nous nous sommes plutôt intéressés à la diversité de pratiques liées à son bois, sans accorder autant d'importance à l'emplacement de l'arbre et à la figure du frêne qui a procuré le matériel nécessaire à la confection des différents objets. Nous pouvons constater dans ces deux parties que le frêne prélevé localement

¹⁰⁵ Le terme *frêne* en italique correspond à une définition locale que nous identifierons dans ce chapitre

est presque toujours mis en lien avec l'agriculture, que ce soit sous sa forme de figure dans le paysage ou d'objet en bois¹⁰⁶.

Les figures du frêne de Villelongue (frênes émondés, *vieux frênes* et accrus ; cf. chapitre 2.1) évoquent chacune ce lien dans le paysage. Nous avons longuement décrit dans notre travail la pratique d'émondage, activité directement liée à l'élevage. La figure du frêne émondé et celle du *vieux frêne* portent toutes deux les traces « physiques »¹⁰⁷ de cette pratique et sont intimement rattachées à la propriété, aux terres et aux bâtiments qui s'y trouvent (cf. chapitre 2.2 *Là où ils se trouvent*). En cela, elles rappellent le type d'activité ou de gestion, passée ou actuelle, de la parcelle. Elles sont le témoin visible de ces changements et en portent la trace dans leur morphologie, dans leur disposition, dans leur présence. Nous présentons ces figures de frênes comme un marqueur fort de l'agriculture, bien qu'actuellement elles puissent se trouver sur une terre acquise par quelqu'un qui n'est pas de la région et n'a pas d'activité agricole, ce qui est le cas pour certaines granges rachetées récemment. Mais, même dans cette situation, bien que les frênes ne prennent pas directement part aujourd'hui à des pratiques agricoles, ils matérialisent toujours le lien qu'ils avaient dans le passé avec ces pratiques. Ils évoquent ce changement ou cet abandon de pratique.

« *Des frênes ici il n'y en a plus, parce qu'il n'y a plus d'agriculteurs* » (Gez, vendeur de bois de chauffage)

Cette affirmation semble plutôt étrange lorsque nous observons la quantité de frênes qui reboisent les parcelles qui ne sont plus cultivées. Elle renferme pourtant un fait important quant aux représentations des frênes à Villelongue et ses environs : les *frênes* qui sont évoqués ici sont avant tout les frênes émondés et les *vieux frênes*, et c'est donc à ceux-là que l'on se réfère ici en désignant cette essence, à ces figures qui symbolisent le lien à l'agriculture dans le paysage. Lorsque l'on nous parle du *frêne*¹⁰⁸ à Villelongue et ses environs, ce n'est pas la classification botanique qui a ici le plus d'importance pour le caractériser. En effet, le vendeur de bois sait distinguer un frêne des autres essences, et pourtant il a

¹⁰⁶ Cf. chapitres 3.1, 3.2 ainsi que annexe 3 ; les objets en frêne fabriqués à Villelongue qui ne relèvent pas directement d'une utilisation agricole sont ceux qui étaient conçus par un menuisier de l'usine d'engrais de Pierrefitte-Nestalas. Il s'agit toutefois d'un nombre limité d'objets, pour lesquels le frêne n'a été utilisé que durant une période très brève.

¹⁰⁷ La morphologie des frênes émondés ainsi que des vieux frênes est différente de celle d'un arbre qui n'a pas été touché par la pratique d'émondage. Les *vieux frênes* gardent les cicatrices de la pratique à laquelle ils ont été soumis par le passé.

¹⁰⁸ Nous parlons ici des personnes issues de familles d'agriculteurs qui habitent depuis de nombreuses années la région et qui ont, pour la plupart, connu une exploitation plus complète du frêne, telle que nous l'avons décrite dans le cadre de l'économie de montagne dans le chapitre 3.1

avancé que cette essence disparaissait alors qu'il se trouvait au pied d'un tout jeune *Fraxinus excelsior* poussant devant sa maison. « Botaniquement parlant », l'espèce est d'ailleurs plus présente dans la région depuis qu'il y a moins d'agriculteurs¹⁰⁹, mais le lui faire remarquer ne changerait rien à son constat, parce que le *frêne* dans la région c'est les frênes émondés et les vieux frênes, les arbres qui se trouvent aux abords des parcelles exploitées.

« Dans sa robuste constitution, il [l'arbre] pérennise l'événement. Il s'expose en instituant une mémoire objective. Visiblement, sous une forme accessible à tous, il scelle l'alliance de tous »¹¹⁰

Le *frêne* pourrait donc apparaître comme un indice, comme la matérialisation d'une histoire collective, d'une histoire agraire commune. Localement, ce sont les deux figures du frêne citées précédemment qui s'exposent dans le paysage et rappellent ce lien avec l'agriculture. Ce sont ces arbres isolés, ces arbres « façonnés » qui illustrent un passé commun, et non pas les accrus, ni les frênes qui poussent de façon spontanée et qui ne sont pas taillés, qui ne poussent d'ailleurs pas toujours sur des terres cultivées.

Ces *frênes* ne pérennisent pas cette relation seulement sous la forme de l'arbre qui est visible dans le paysage : le bois qui en est issu, bien qu'il se détache de la parcelle et aille dans d'autres mains en garde également une trace. En effet, la plupart des objets issus du bois de ces arbres continuent souvent à symboliser le lien à l'agriculture. La raison paraît plus évidente pour les objets anciens qui ont été conçus dans le cadre de l'« économie de montagne » (cf. chapitre 3.1). Dans ce cas, les pratiques se rattachent à la même figure du frêne, le frêne émondé, qui entre dans une gestion agricole. Les outils et autres objets qui étaient prélevés et fabriqués l'étaient par des agriculteurs ou par leur famille et étaient employés dans leur contexte. Les objets étaient donc en lien avec l'agriculture du fait de l'activité aussi bien des fabricants que des utilisateurs. Actuellement, nous ne nous trouvons plus dans la même logique, mais les objets qui continuent à être fabriqués en frêne, même s'ils ne le sont plus localement, continuent bien souvent à représenter ce lien avec le monde rural, agricole. Cela vient en partie du fait qu'ils gardent généralement la même forme. Ce sont toujours les mêmes types d'objets en frêne qui sont produits et, même s'ils changent de fonction, ils conservent la même dénomination. Ainsi une attache pour le bétail en frêne (terme qui se rattache à sa fonction première) conservera son nom

¹⁰⁹ Cela se traduit par la croissance de boisements spontanés de frênes (Julien 2006) mais également par la présence de frênes dans des endroits où ils ne poussaient pas auparavant de manière si abondante, comme par exemple les jardins.

¹¹⁰ DUMAS Robert (2002), *Traité de l'arbre, essai d'une philosophie occidentale*, Paris : Actes sud, p. 47

« attache », même si elle a maintenant la fonction de porte-serviette. Le nom de l'objet exprime donc ce rattachement premier à une utilisation agricole, rattachement exprimé également par la matière dans laquelle est fait l'objet : le frêne. Les objets qui ne symboliseraient plus ce lien seraient ceux produits avec du frêne ne venant pas de la région et dont la forme ne rappellerait pas des objets qui étaient façonnés par le passé dans la commune¹¹¹.

4.2 Frêne émondé et vieux frênes : des figures en déclin ?

La pratique d'émondage revêt une importance particulière dans les représentations qui sont rattachées au frêne dans la commune, surtout aux figures des frênes émondés et des *vieux frênes*. Nous avons constaté que cette activité perdure, mais qu'elle a très nettement diminué dans son intensité et dans le nombre de personnes qui la pratiquent. Elle fait appel à différentes techniques dont nous avons distingué deux formes principales : l'émondage régulier à la hachette et la taille occasionnelle des grosses branches à la tronçonneuse. Il y a différentes façons de fournir des feuilles de frêne comme fourrage en plus de l'émondage. Nous avons constaté aussi une troisième modalité de la pratique qui est d'abattre l'arbre et de laisser au bétail le soin d'en manger le feuillage, modalité qui conserve un couple de fonctions déjà présent dans l'émondage « *feuille / bois de chauffage* » (cf. chapitre 2.3).

Bien que cette pratique subsiste sous différentes formes, la figure du frêne émondé est en fort déclin. En effet, elle résulte d'un émondage régulier qui est de plus en plus rare : il n'est pratiqué, de façon systématique, plus que par un agriculteur à Villelongue. Les frênes émondés deviennent progressivement *vieux frênes*, puisque la taille régulière est de moins en moins appliquée. Il n'est plus nécessaire de fournir des feuilles comme fourrage, le foin étant disponible en quantité suffisante (cf. chapitres 2.2 et 2.3). Les frondaisons ne sont plus donnés au bétail comme nourriture principale, mais plutôt comme « dessert », comme complément occasionnel à leur alimentation. Pour cette raison, il n'est plus nécessaire d'effectuer un émondage régulier qui a pour fonction principale de tailler les branches afin de faire naître des rejets, jeunes branches qui fournissent une quantité de feuilles bien plus importante que des branches plus vieilles.

¹¹¹ Ainsi un bâton en frêne du Jura vendu dans le commerce peut évoquer une image rurale et agricole de la région, alors qu'un jouet pour enfant issu du même bois ne l'évoquerait pas, même s'il était façonné localement

La question se pose de la pérennité des *frênes*¹¹² dans le paysage du fait de la troisième modalité de la pratique « *feuille / bois de chauffage* » qui consiste à abattre l'arbre et en donner les feuilles comme fourrage. Cette technique a une fonction toute autre que celles citées précédemment : la dernière frondaison est ici consommée par le bétail en conséquence d'un abattage visant à la production de bois de chauffage. La production de fourrage ne concerne qu'une partie des frênes qui sont abattus, puisqu'ils le sont le plus souvent exclusivement pour leur bois.

La présence de cette essence sur les parcelles, comme nous l'avons noté précédemment, n'est plus toujours nécessaire à l'alimentation des troupeaux du fait des changements intervenus dans la gestion des exploitations agricoles (cf. chapitres 2.2 et 2.3). Il y a d'autant plus de frênes qui sont abattus du fait que, ayant déjà perdu leur fonction de réserve de fourrage, certains d'entre eux ont aussi perdu celle de délimitation de propriété. En effet, les arbres entourant certaines parcelles côte à côte ne distinguent parfois plus deux propriétaires. Les exploitants en activité ont augmenté le nombre de leurs parcelles et, suite à cela, les alignements de frênes qui marquaient la séparation entre les terres de deux propriétaires, ne deviennent parfois que la limite entre les parcelles d'un même agriculteur. Etant donné les difficultés que ces *frênes* entraînent pour la fauche et l'ombre qu'ils projettent sur les prés, ils sont donc progressivement abattus. Ils le sont d'autant plus facilement que la demande en bois de chauffage augmente depuis les hausses du prix du pétrole et ce besoin accru en bois se combine parfaitement avec la nécessité d'abattre ces *frênes* incommodants.

Le déclin progressif de ces figures nous conduit à nous poser la question de leur conservation¹¹³. En effet, ils revêtent une importance particulière dans le paysage, témoins de pratiques actuelles et passées, qui révèlent certains aspects de l'histoire de la région. La taille régulière des branches, qui donne à ces arbres leur forme distincte, induit une confrontation régulière avec le frêne et une grande

¹¹² Frêne en italique signifie ici que nous nous référons à la définition locale du frêne que nous avons citée dans le chapitre 4.1 et qui recouvre les figures des frênes émondés et des *vieux frênes*

¹¹³ Petit & Watkins (2004) constatent la volonté de maintien de ce patrimoine paysager en Grande-Bretagne : « La taille persiste cependant dans les haies jusqu'au XX^e siècle, à la faveur de la crise agricole et de l'affaiblissement du pouvoir des propriétaires. Dans les années cinquante, d'une façon générale, l'émondage est révolu. Ce n'est qu'au cours de ces vingt dernières années qu'il bénéficie d'un regain d'intérêt. Celui-ci réside dans la valeur patrimoniale et paysagère des arbres étêtés et émondés et dans la diversité biologique qu'ils abritent » pp. 210-211

Des mesures ont déjà été prises dans la région pour conserver la pratique d'émondage régulier par le biais de politiques agri-environnementales notamment. Cela a été fait dans le cadre de la mise en place des contrats territoriaux d'exploitation (CTE) où certains agriculteurs ont pu être subventionnés dans la région pour tailler régulièrement les branches de certains arbres.

connaissance des particularités biologiques et écologiques de l'espèce et des individus qui la composent (cf. chapitre 2.2 *Quand on grimpe à l'arbre*).

Pour perpétuer le frêne émondé, c'est la technique qu'il faudrait conserver, puisque cette figure est définie dans son rapport avec l'humain. Qu'est-ce que suppose la conservation de ce patrimoine au regard du caractère dynamique des pratiques que nous avons décrites dans notre travail ? Est-ce la conservation d'une pratique ne fige pas seulement le reflet visible de l'état d'une technique et d'un rapport entre humain et végétal à un moment donné ? Il n'existe pas de frêne émondé, ni de *vieux frêne*, qui reste la même figure au cours du temps. Chacune est constamment redéfinie, pensée, représentée différemment, selon les contextes dans lequel l'arbre se trouve. Vouloir conserver ces *frênes* pourrait donc signifier vouloir conserver leur aspect « ancien » tout en les inscrivant dans une nouvelle pratique, où la relation entre le frêne et l'humain sera changée. Qu'est-ce que la volonté de conservation et de patrimonialisation de ces figures implique dès lors par rapport aux représentations locales du frêne ?

La pratique d'émondage est encore vivante et se renouvelle, notamment sous la forme de la taille avec la tronçonneuse (cf. chapitre 2.3). Cela ouvre encore d'autres questions, surtout en ce qui concerne la conservation des connaissances de l'espèce qui sont très développées dans l'émondage régulier. La taille des grosses branches se fait beaucoup moins régulièrement et nécessite, notamment du fait que sa fonction principale est d'avantage le bois de chauffage que le fourrage, moins de connaissances aussi précises des différents individus (qui résultent entre autre de l'observation du comportement du troupeau à la consommation de ses feuilles). Cette relation moins étroite et moins régulière avec le frêne conduit-elle à un appauvrissement des savoirs approfondis de la biologie de l'espèce, de sa rythmicité, etc. ?

Ils sont pourtant toujours dans le paysage, ces arbres « manchots ». Ils ne sont pas tous abattus, la pratique d'émondage régulier continue, même si elle a diminué en intensité et elle subsiste selon des modalités très proches de celles qui avaient cours auparavant (cf. 2.2 *Quand on grimpe à l'arbre*). Nous constatons également que la taille régulière des branches continue sous d'autres formes. Nous citerons comme exemple la conception des clôtures avec les piquets vivants en frêne qui sont taillés chaque année (cf. 2.2 *Là où ils se trouvent*). Cette pratique, généralement mise en œuvre par les agriculteurs, a été imitée par d'autres habitants de Villelongue qui ont pu voir l'exemple au bord de la route reliant le village au hameau d'Ortiac. La taille des frênes s'étend ainsi à d'autres acteurs et n'est plus restreinte aux éleveurs. Reste à découvrir si les connaissances qui s'y rattachent sont également transmises...

4.3 Les accrus, une nouvelle figure : des nouvelles pratiques ?

L'accru est une figure plus récente dans le paysage de Villelongue¹¹⁴. Contrairement aux précédentes, le frêne qui la compose n'est pas un arbre isolé, mais fait partie d'un peuplement. Les pratiques qui y sont rattachées sont dès lors bien différentes de celles que nous avons décrites auparavant.

Cependant, comme les autres, elle reste en lien avec l'agriculture : elle succède à une exploitation agricole, pousse principalement sur des terres qui étaient pacagées ou fauchées auparavant et les propriétaires sont parfois maintenant les mêmes personnes qui travaillaient ces terres autrefois. Les arbres des accrus sont issus des graines des *frênes* mais, bien qu'ils soient de la même espèce, ils n'ont pas le même statut et ne correspondent pas aux *frênes* de la définition locale. Comme nous l'avons soulevé dans le chapitre 2.1, ces peuplements spontanés signifient avant tout le changement. Ils reflètent des transformations du contexte socioéconomique et agraire avec lequel ils sont en relation par le biais des pratiques. Les frênes émondés et *vieux frênes* rappellent quant à eux plutôt une continuité, un rattachement à une histoire et à un passé commun.

Ce caractère transitoire est d'autant plus marqué qu'il n'y a pas de terme employé communément pour désigner les accrus¹¹⁵. Ils sont ainsi tour à tour « *ces arbres qui poussent en chandelle* », « *vous avez vu comme ça pousse là-haut* », « *les frênes ils poussent en pagaille* », ... Ils ne sont plus les *frênes* de la définition locale, mais n'ont pas encore de dénomination propre. Les remarques à propos de cette figure s'arrêtent bien souvent au constat de la croissance dense de ces arbres, à la désignation d'une exploitation faite autrefois de la terre sur laquelle elle se trouve ou encore du propriétaire passé et actuel de la parcelle. Elle n'entre pas vraiment dans des catégories déjà établies : elle n'est pas « forêt », mais pas non plus arbres isolés, elle n'est pas plantée ou désirée, mais pousse toutefois suite à une activité anthropique, etc. Serions-nous au seuil de l'établissement d'un nouveau statut ? On nous a rarement fait part de techniques directement impliquées dans ces peuplements, ou seulement parfois

¹¹⁴ Les accrus, ou boisements spontanés, sont des « formations ligneuses qui se constituent naturellement sur des terres antérieurement non forestières après l'arrêt ou la diminution de leur usage » [Curt & al. (2004) cité dans Julien (2006), p. 6]. Comme nous l'avons relevé chapitre 1.3, c'est essentiellement des profonds changements dans l'agriculture depuis la seconde moitié du 20^e siècle qui ont conduit de nombreuses terres à être abandonnées ou à changer d'utilisation. Depuis lors le phénomène de boisement spontané a pris plus d'ampleur.

¹¹⁵ Ce terme est employé par les chercheurs de l'unité Dynafor pour désigner ce phénomène de boisement spontané et n'est donc pas un terme communément employé localement.

des pratiques d'entretien en bordure de ceux-ci pour éviter que des arbres poussent trop près des granges. Est-ce que le fait de gérer ces peuplements, d'investir des techniques, d'avoir une relation plus directe avec les frênes les constituant entraînerait une dénomination spécifique, la reconnaissance de nouveaux frênes qui auraient ainsi un statut établi du fait d'interactions et d'une place dans un réseau mieux défini ? De nombreuses questions se posent donc face à cette figure récente.

Même si l'on est toujours face à la même essence, même si les propriétaires actuels sont parfois les mêmes qui exploitaient la parcelle autrefois et émondaient les frênes qui s'y trouvaient, cette nouvelle configuration de l'espèce induit des représentations et des pratiques bien différentes. Les techniques engagées avec les individus de ces peuplements ne peuvent être identiques à celles mises en œuvre pour les arbres isolés. En effet, les frênes entretiennent avec le milieu dans lequel ils poussent une toute autre relation que lorsqu'ils poussent seuls ou en alignement. La morphologie d'un arbre qui croît au sein d'une population dense et ses relations avec les éléments du milieu dans lequel il pousse (contraintes de lumière, compétition, etc.) changent, tout comme les humains qui sont en relation avec cette essence ne sont plus dans le même contexte.

Une transformation de poids concernant ces derniers est qu'ils ne sont plus forcément agriculteurs, comme c'était le cas dans le cadre de l'émondage¹¹⁶. Le fait que la relation au frêne ne soit plus mise en œuvre dans le même cadre d'activité la fait rentrer dans une toute autre dynamique et elle est s'inscrit dans un autre réseau d'acteurs. Si nous considérons les propriétaires de parcelles boisées que nous avons rencontré, nous remarquons par exemple que certains d'entre eux sont à la retraite, que d'autres sont allés s'installer dans d'autres régions ou encore qu'ils ont acquis les parcelles boisées en achetant une grange pour en faire une résidence secondaire. D'autres encore continuent à avoir une activité agricole.

Les pratiques et représentations rattachées à cette essence diffèrent donc grandement de celles rattachées aux deux autres figures. En raison du temps imparti à notre recherche, nous n'avons pu les approfondir dans le cadre de ce mémoire. Il apparaît toutefois que, bien que les accrus ne constituent pas actuellement la source principale de bois pour le chauffage, ils représentent cependant, pour la plupart des propriétaires rencontrés, une ressource potentielle à disposition ; un stock, où l'on puisera du bois lorsque l'on en aura besoin, et qui sera transmis à la génération suivante.

¹¹⁶ Ce qui est d'ailleurs également le cas pour les vieux frênes

« Toute perception du monde physique et toute action sur la matière impliquent des opérations mentales complexes et variées, mobilisent des idées que la société a élaborées et transmises, donnent des représentations aux phénomènes techniques et à leurs contextes propres »¹¹⁷

De nombreuses pistes de recherches s'ouvrent pour donner d'autres éclairages sur les savoir-faire et les représentations qui pourraient être prises en compte dans les pratiques liées à cette nouvelle figure. Du fait que nous avons à faire à la même espèce, les pratiques liées aux *frênes* nous renseignent en partie, mais peut-être serait-il également intéressant de se pencher sur les techniques qui sont mobilisées localement dans d'autres types de peuplements de ligneux notamment. Les représentations liées aux arbres isolés et aux forêts semblent bien différentes et cela implique certainement que les techniques le sont aussi, que les savoir-faire mobilisés et tout le réseau d'acteurs dans lequel la technique est mobilisée diffèrent. Ces autres approches pourraient nous renseigner également sur la relation plus générale au végétal dans la commune et ses environs.

Conclusion

Ce travail avait comme composante principale une recherche sur les représentations et utilisations du frêne. Il est bien vite apparu que traiter de cette thématique n'implique pas seulement de se pencher sur une relation entre humain et frêne, mais aussi de prendre en compte le contexte et les réseaux dans lesquels ces deux acteurs sont inscrits. Parler de la relation à cette essence, à Villelongue, c'est également parler d'agriculture, d'organisation du territoire, de changement d'activité, d'économie, de famille, de patrimoine, de propriété, de relation aux voisins, de changement d'écosystème, etc. Les pratiques liées au frêne ne peuvent être prises isolément. Par une approche historique, nous avons pu mettre en évidence qu'elles sont dynamiques, redéfinies par un réarrangement constant des éléments du réseau rattachés à chacun de ces éléments.

Le premier constat est celui de la diversité des utilisations du frêne à Villelongue. Cependant, nombre d'entre elles n'ont plus cours actuellement : de nombreux objets en bois fabriqués autrefois ne le sont plus. Nous avons observé un changement de rapport à cette essence en l'illustrant par la comparaison entre une situation ancienne, qui est celle de la première moitié du 20^e siècle, avec une situation

¹¹⁷ Latour et Lemonnier (1994), p. 13

actuelle. Des changements dans les contextes socioéconomiques et culturels, de grands remaniements dans les systèmes agraires ont conduit à distinguer ces deux époques.

Les qualités nutritives du feuillage pour le bétail ainsi que les nombreuses qualités de son bois ont conduit cette essence à être favorisée à proximité des granges, à une époque où ces ressources étaient parfois limitées. La grande majorité des frênes étaient autrefois émondés : une taille régulière des branches favorise les rejets et permet d'augmenter la productivité de feuillage de chaque arbre. Ils étaient exploités « *de la racine à la dernière feuille* ». Ils entraient dans ce que nous avons appelé une « économie de montagne », où toutes les possibilités des ressources se trouvant à proximité des habitations étaient utilisées. Un même arbre était donc utilisé à de nombreuses fins, qui allaient des feuilles pour le fourrage au bois pour la charpente ou la cuillère en passant par les râteaux et les manches d'outils. Pour cela des savoir-faire et connaissances très développés ont permis de tirer le plus d'avantages possibles de cette essence et de pallier certains des défauts de son bois.

En s'inscrivant dans ce que nous avons nommé une « économie de marché », le frêne a vu apparaître la concurrence de nouveaux matériaux. Les arbres locaux ne sont plus la ressource principale et s'ils sont encore utilisés, ce n'est que pour une ou deux fonctions. L'achat d'objets déjà conçus conduit à délaisser progressivement leur fabrication dans la commune, d'autant plus que des changements dans les activités socioéconomiques conduisent à disposer de moins de temps pour ce type d'activité.

Les réseaux auxquels prennent part ces pratiques se sont élargis, complexifiés. Ils font intervenir un nombre beaucoup plus grand d'acteurs qui se délocalisent, se spécialisent. Les objets acquièrent parfois une valeur marchande qu'ils n'avaient pas dans la situation ancienne où ils circulaient bien souvent dans un réseau que nous avons qualifié de *familial*. Les qualités et propriétés du frêne déterminent également quel type de technique sera conservé ou non et sous quelle modalité elle prendra forme. Les objets en frêne sont parfois délaissés parce que, pour certain, cette essence, ainsi que ce qui en est issu, est rattachée à l'image d'une agriculture ancienne. Dans ce nouveau contexte, chaque technique se redéfinit différemment. Pour la fabrication d'un même type d'objets, des trajectoires diverses sont possibles : d'autres matériaux peuvent être préférés, le frêne peut être conservé pour la fabrication, les objets peuvent changer de fonctions, etc. A la diversité d'objets anciens en frêne, s'ajoute celle des différentes trajectoires de vie de chacun d'eux, que nous avons éclairée avec des notions d'anthropologie de l'objet et particulièrement de biographie des choses.

Différents types de frênes sont aussi distingués dans la commune. Plusieurs *figures* sont différenciées dans le discours local : frênes émondés, vieux frênes, accrus. Chacune d'entre elles est liée à des pratiques différentes, qui se distinguent visuellement dans le paysage. Leur présence et leur localisation

sur les parcelles évoque une organisation des terres et ses changements au cours du temps, tout particulièrement en lien avec l'agriculture.

La pratique d'émondage prend une place importante dans les représentations liées à cette essence et dans la désignation des différentes figures. Elle peut être observée à Villelongue soit directement par la taille des branches en action soit indirectement par la morphologie des frênes dans le paysage, qui tirent leur aspect caractéristique d'une taille régulière et en gardent les marques même si les branches ne sont plus coupées. C'est aux frênes émondés et aux vieux frênes que l'on pense avant tout lorsqu'on parle de cette essence aux agriculteurs et à leurs familles dans la région. Ils correspondent à ce que l'on a nommé la définition locale du *frêne*. Ces figures portent les traces dans leur morphologie d'une activité d'émondage actuelle ou passée. Ils sont intimement rattachés à la propriété, aux terres et aux bâtiments qui s'y trouvent. Ils rappellent ainsi dans le paysage le type d'activité ou de gestion de la parcelle et ses changements. Ils en sont les témoins visibles, ce qui a conduit à les présenter comme un marqueur fort de l'agriculture.

Nous avons observé des transformations et un déclin de la technique d'émondage actuellement : il y a de moins en moins d'arbres d'émonde sur la commune. Pour se procurer les feuilles de frêne comme fourrage, les agriculteurs n'ont plus forcément recours à la technique de taille régulière, qui est la forme ancienne de la pratique. Ils le font maintenant selon trois modalités principales que nous avons dégagées : l'émondage régulier où le geste technique est conservé (coupe périodique, tous les 4 ou 5 ans, des branches à la hachette), l'émondage occasionnel (coupe des grosses branches à la tronçonneuse) et l'abattage de l'arbre et fourrage (coupe du tronc à la tronçonneuse). Ces méthodes entraînent dans un même élan d'une part une diminution de la quantité de feuilles de frêne données comme fourrage et du nombre d'arbres émondés et, d'autre part, une réduction de la fréquence de taille. La diminution du nombre d'agriculteurs et la disponibilité des terres pour la fauche et le pâturage notamment rendent accessoire la taille des frênes pour le fourrage. La fonction de bois de chauffage prend de l'importance et a des répercussions sur la quantité, sur la qualité et la forme du bois débité. Les transformations de la pratique d'émondage, au même titre que l'abattage de certains vieux frênes, conduit à s'interroger sur le déclin de ces figures du frêne, sur la transmission des connaissances fines de l'espèce et des savoir-faire liés à l'émondage régulier, sur les changements des représentations rattachées à cette essence.

Nous avons défini la relation entre humain et frêne comme une interaction. Le frêne influence donc également la forme de la pratique. Ainsi, les changements de morphologie des arbres qui ne sont plus émondés régulièrement ont entraîné l'introduction d'un nouvel outil pour les nouvelles techniques

d'émondage : les grosses branches d'un vieux frêne et les troncs ne peuvent plus être taillés à la hachette.

La relation itérative entre frêne et humain peut également être mise en évidence par l'exemple des capacités de dissémination et de germination du frêne. La pluie de graines que répand cette essence induit sa germination sur de nombreuses parcelles. Cela implique la mise en œuvre de pratiques d'entretien par les habitants pour éviter que l'arbre ne s'installe. Cette profusion de semence, entre autres, a également permis l'apparition d'une autre figure du frêne : l'accru. Celle-ci n'est pas nommée ainsi par les habitants et sa désignation reste encore floue, tout comme les pratiques qui y sont liées. Elle évoque principalement le changement d'organisation des terres parce qu'elle pousse sur des parcelles qui étaient autrefois cultivées. Elle constitue un stock de bois qui pourrait potentiellement être utilisé. Les accrues reflètent des transformations du contexte socioéconomique et agricole. Figure récente, elle détermine de nombreuses interrogations quant aux pratiques et représentations qui lui sont rattachées.

Le frêne évoque à la fois continuité et changement, une espèce et plusieurs figures, arbre et forêt. Il est décrit comme « banal » dans le discours local, mais apparaît complexe dans sa relation avec l'humain. Sa banalité découle de rencontres qui étaient autrefois quotidiennes avec les habitants de Villelongue. La multiplicité de ces rapports rend les pratiques qui lui sont liées très diversifiées à la fois synchroniquement et diachroniquement.

Cette essence évoque un lien très fort avec l'histoire de la région, avec l'agriculture, avec des pratiques humaines actuelles et anciennes qu'il rappelle dans le paysage. Il est à la fois figure du passé et figure d'une forme de continuité en raison de sa longévité et d'un rattachement au patrimoine familial qui relie des générations qui se succèdent. Il peut également être une figure du changement lorsqu'il pousse sous forme de boisements spontanés et qu'il est le signe notamment d'une transformation d'utilisation des terres. Par sa présence, il évoque, ancré dans les terres ou sous la forme d'objets façonnés dans son bois, une relation dynamique avec les humains qui le rencontrent.

5 Bibliographie

BALENT Gérard

2005. - *Dynamiques Forestières dans l'Espace Rural (UMR 1201) : Dossier de demande de reconnaissance d'une unité de recherche auprès du ministère et éventuellement d'association à un EPST ou EPIC ; Fichier UR1 : Identification, moyens, dossier scientifique.* – Toulouse : INPT / INRA. – 157 p.

BARRAU Jacques

1971. - « L'ethnobotanique au carrefour des sciences naturelles et des sciences humaines ». – *Bulletin de la société botanique de France (Paris)* vol. 118 (3-4). – pp. 237-247

BARRUE Michel & BARRUE-PASTOR Monique

1993. - « Architecture paysanne et intégration du risque catastrophique en montagne : l'exemple des granges foraines dans la vallée de Barèges (Hautes-Pyrénées) ». – *La "vallée aux catastrophes". Déterminants physiques et représentations sociales des risques naturels en vallée de Barèges (Canton de Luz, Hautes-Pyrénées).* – CIMA-URA 366 CNRS / Université Toulouse-Le Mirail. - pp. 165-198 (2^e partie)

BAUDRILLARD Jean

1968. - *Le système des objets.* - Paris : Gallimard. – 288 p. (Tel)

BERARD Laurence & MARCHENAY Philippe

1998 - « Les procédures de patrimonialisation du vivant et leurs conséquences » in : POULOT Dominique (dir.) *Patrimoine et modernité*, pp. 159-170 – Paris / Montréal : L'Harmattan. – (Coll. Chemins de la mémoire)

BERTRAND Bernard

1996. - *Le frêne, arbre des centenaires.* – Sengouagnet : Terran. – 132 p. (Le compagnon végétal, vol. 4)

2004. - *Glaner dans les Pyrénées.* - Courchevel : Tétrás. – pp. 140-141 (Nature à vivre)

BONNOT Thierry

2002. - *La vie des objets : d'ustensiles banals à objets de collection.* – Paris : Maison des sciences de l'homme. – 246 p. (ethnologie de la France)

2004. - « Itinéraire biographique d'une bouteille de cidre ». – *L'Homme* (Paris), vol. 170. – pp. 139-164

BOURDETTE Jean

1866. - *Essai de vocabulaire du Gascon du Lavedan*. – Lourdes : Musée pyrénéen (non publié)

BROSSE Jacques

2001. - *Mythologie des arbres*. – 3^e éd. - Paris : Payot / Rivages. – pp. 9-24

[1^e éd. Librairie Plon, 1989 ; 2^e éd. Payot & Rivage, 1993]

CANTALA Estelle

2002. - *Elaboration d'un protocole d'étude de la dynamique des pratiques agricoles en référence à la dynamique des boisements spontanés de Frêne dans la zone périphérique du Parc National des Pyrénées*. - Rapport d'étude. -Toulouse : INRA, Parc national des pyrénées, Ecole supérieure d'agriculture de Purpan. - 86 p.

CAZAURANG Jean-Jacques

2002. - *Pasteurs et paysans béarnais : colliers pastoraux*. - Pau : Cairn. – 109 p.

CLAESSENS H., PAUWELS A., THIBAUT A. & RONDEUX J.

1999. - « Site index curves and autoecology of ash, sycamore and cherry in Wallonia (Southern Belgium) ». – *Forestry*, vol. 72 n° 3. – pp. 171-182

DESCOLA Philippe

2000. - « L'anthropologie et la question de nature », in : ABELES Marc (dir.), *L'environnement en perspective : contextes et représentations de l'environnement*, pp. 61-83. – Paris : L'Harmattan (Nouvelles études anthropologiques)

2005. - *Par delà nature et culture*. – Paris : Gallimard. – 623 p. (bibliothèque des sciences humaines)

GARRETA Raphaële

2005. - *Couleur d'Aure, organisations et représentations du végétal dans une vallée haut-pyrénéenne*. – Rapport dans le cadre du programme « savoirs populaires et patrimoine végétal » CBP-CRIE-PNP

[non publié]

GESLIN Philippe

2002. - « Les formes sociales d'appropriations des objets techniques, ou le paradigme anthropotechnologique ». *Ethnographiques.org*, [en ligne] n° 1 (avril 2002).
<http://www.ethnographiques.org/2002/Geslin.html>

GESLIN Philippe & SALAMBIER Pascal

2002. – « La fleur et l'épice. Usage social du corps et communauté de pratique dans la relance de produits authentiques ». - *Technologies Idéologies Pratiques* (Ramonville Saint-Agne), vol. 14 n° 2.
– pp. 243-259

GIBON Annick

1994. - « Qualité du milieu, qualité des produits : une nouvelle chance pour l'élevage dans les milieux difficiles? ». – *Etudes et recherches sur les systèmes agraires et le développement*, n° 28. –
pp. 219-239

2000. - « Entretien des paysages et durabilité de l'élevage dans les Pyrénées centrales : inquiétudes et espoirs ». – *Pastum : Le pastoralisme en France à l'aube des années 2000*, hors série. - pp.
33-41

GOMEZ Daniel & FILLAT Federico

1984. - « Utilisation du Frêne comme arbre fourrager dans les Pyrénées de Huesca ». – *Ecologie des milieux montagnards et de haute altitude : documents d'écologie pyrénéenne*, vol. III-IV. – pp.
481-489

GUILLE-ESCURET Georges

1989. - *Les sociétés et leurs natures*. – Paris : Armand Colin. – 182 p. (anthropologie au présent)

JULIEN Marie-Pierre

2006. - *Processus de colonisation des prairies permanentes par le frêne (Fraxinus excelsior L.) et conséquences sur la biodiversité. Le cas de la zone périphérique du Parc national des Pyrénées*. – Thèse en écologie, directeur Gérard Balent. – Toulouse : université Toulouse III – Paul Sabatier. – 254 p.

KOPYTOFF Igor

1986. - « The cultural biography of things : commoditization as process », in : *The social life of things. Commodities in cultural perspective*, pp. 64-94. – Cambridge : Cambridge University Press. –
329 p.
[reprinted 1999]

LATOUR Bruno

1991 - *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique*. – Paris : La Découverte. – 211 p. (Armillaire)

LATOUR Bruno et LEMONNIER Pierre

1994. - « Introduction : Genèse sociale des techniques, genèse technique des humains », in : *De la préhistoire aux missiles balistiques : l'intelligence sociale des techniques*, pp. 9-24. – Paris : La Découverte. – 344 p. (Recherches)

LAW John

1989. - « Le laboratoire et ses réseaux ». – in : *La science et ses réseaux, genèse et circulation des faits scientifiques*. - Paris : La découverte. – pp. 117-148

LIEUTAGHI Pierre

2002. - « Quelques spécificités de l'ethnobotanique des plantes ligneuses », in : *Plantes, sociétés, savoirs, symboles : matériaux pour une ethnobotanique européenne : actes du séminaire d'ethnobotanique de Salagon*, pp. 9-14. – Mane : Les Alpes de Lumière / Musée départemental de Haute-Provence. – 184 p. (Les cahiers de Salagon 10, vol. 2 : l'arbre)

2004. - *Le livre des arbres, arbustes et arbrisseaux*. – Nouv. éd. – Paris : Actes Sud. – pp. 608-624
[1^e éd. Robert Morel, 1969]

MILLET Jean

1981. - « Toitures en chaume avec 'penaous' et toits à 'coyaux' ». – *Lavedan et Pays toy* (Argelès-Gazost), n° 13. – pp. 26-47

MOTEL Guy

1996. - *Le frêne*. – Paris : Actes Sud. – 83 p. (« le nom de l'arbre »)

MOTTET Anne

2005. - *Transformation des systèmes d'élevage depuis 1950 et conséquences pour la dynamique des paysages dans les Pyrénées. Contribution à l'étude du phénomène d'abandon de terres agricoles en montagne à partir de l'exemple de quatre communes des Hautes-Pyrénées*. – Travail de thèse. - Toulouse : Institut national polytechnique de Toulouse. – 259 p.

PALAY Simin

1991. - *Dictionnaire du béarnais et de gascon modernes (bassin aquitain) ; embrassant les dialectes du Béarn, de la Bigorre, du Gers, des Landes et de la Gascogne maritime et garonnaise.* – Paris : CNRS

[3^e édition complétée (réimpression de la 3^e édition publiée en 1980)]

PARC NATIONAL DES PYRENEES ORIENTALES et al.

1980. - *Et herèchou : le frêne en vallée d'Azun.* – Tarbes : Parc National des Pyrénées Orientales. – 18 p.

PETIT Sandrine et WATKINS Charles

2004. – « Pratiques paysannes oubliées : l'étêtage et l'émondage des arbres en Grande-Bretagne (1600-1900) ». – *Etudes rurales* (Paris), n° 169-170. – pp.197-214

RAMEAU Jean-Claude

1999. - « Accrus, successions végétales et modèles de dynamique linéaire forestière ». - *Ingénieries EAT* (Antony), n° Boisements naturels des espaces agricoles. – pp. 33-48

RAMEAU J.C., MANSION D., DUME G. et al.

1989. - *Flore forestière française : guide écologique illustré.* - Paris : Institut pour le développement forestier. – pp. 456-461 (tome 1 plaines et collines)

RIVAL Laura

1998. - « Trees, from symbols of life and regeneration to political artefacts », in: *The social life of trees: anthropological perspectives on tree symbolism*, pp. 1-36. – Oxford / New York : Berg. – 315 p. (Materializing culture)

ROBBE Vincent

2005. - *Les utilisations non bois des feuillus précieux dans les territoires et exploitations agricoles à travers trois exemples : le frêne (*Fraxinus excelsior* L.), le merisier (*Prunus avium* L.), l'alisier torminal (*Sorbus torminalis* L. (Crantz)).* – Mémoire bibliographique, sous la direction d'André Gavaland. – Toulouse : INRA-ENSAT UMR Dynafor. – 27 p.

TRIVIERE François-Xavier

1991. - « Emonder les arbres : tradition paysanne, tradition ouvrière ». – *Terrain* (Paris), n° 16. – [revue en ligne]



ANNEXE

Annexe 1 : cartes de Villelongue

Annexe 2 : méthode et choix de la zone d'étude

Méthode

Choix de la zone d'étude

Annexe 3 : Liste d'utilisations du frêne et savoirs rattachés

Râteaux

Fourches

Manches

Bâtons

Intérieur de granges

Charronnerie

Jouets

Sports d'hiver

Usages alimentaires et médicinaux

Et encore...

Annexe 4 : construction des charpentes de granges foraines

Différents éléments de la charpente

Déroulement de la construction d'une charpente de grange traditionnelle

Annexe 5 : *Bons et mauvais frênes* : des connaissances précises du milieu

Critères qui déterminent la qualité du bois

Importance du « terroir »

Un autre critères de reconnaissance: l'observation de l'écorce

Illustration de certains indices de l'écorce pour distinguer la qualité du frêne

Annexe 1 : cartes de Villelongue

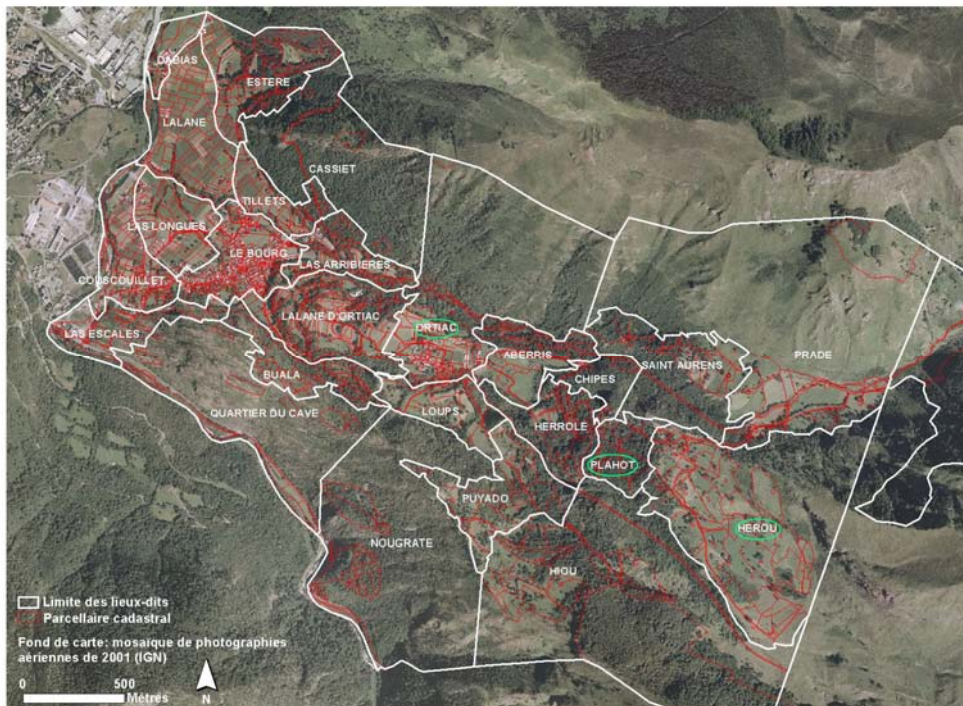


Figure 9 : Carte des lieux-dits de la commune de Villelongue

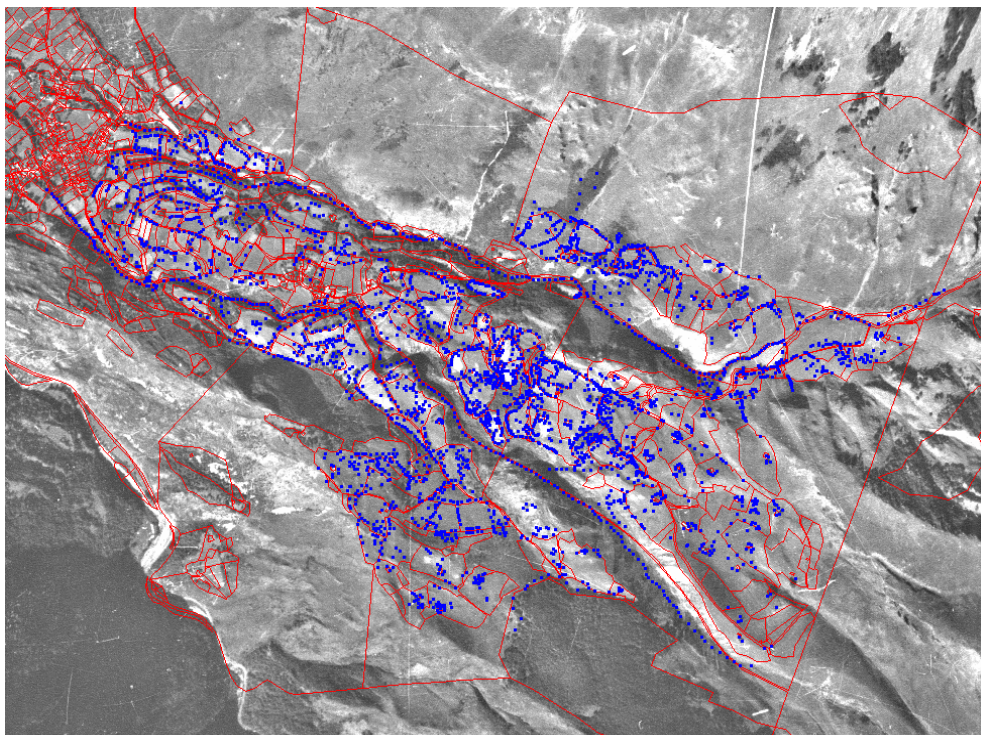


Figure 10 : Cartographie des vieux frènes sur photo aérienne de 1948 (Ladet & Julien ppt, février 2006). Cette carte nous permet de visualiser récurrence de la localisation des vieux frènes en bordure de parcelle ainsi qu'aux abords des granges

5.1 Annexe 2 : méthode et choix de la zone d'étude

Méthode

Entretiens semi directifs

Les enquêtes se sont faites sous la forme d'entretiens semi directifs, avec comme appui un canevas de thèmes que nous avons déterminé au préalable et qui a été remanié à la suite des premiers entretiens. L'intérêt était de laisser le plus de portes ouvertes au départ, n'ayant pas d'idée précise, avant d'aller sur le terrain, des utilisations et pratiques qui ont trait au frêne dans cette région. Les entretiens se sont par la suite affinés sur certains thèmes que nous tenions à plus approfondir.

Supports cartographiques

Constatant que l'on nous citait bien souvent certaines parcelles pour nous indiquer où se trouvaient les frênes dont on nous parlait et les frênes semblant rattachés fortement aux granges et à la propriété, nous avons pensé utiliser les cartes mises à disposition par le laboratoire comme support de discussion. Cet essai ne fut pas très concluant lors des entretiens : les interlocuteurs ne repéraient pas forcément facilement les parcelles dont ils nous parlaient, le rythme de la discussion était interrompu, l'entretien se focalisait sur la recherche de parcelles ce qui n'apportait pas forcément de nouveauté au discours. Nous avons donc abandonné cet outil, mais ceci surtout par manque de temps. Nous pensons toutefois qu'un tel outil peut permettre d'avoir une compréhension plus fine des pratiques, il permet d'être plus systématique. Il serait certainement plus approprié dans une étape postérieure aux enquêtes qui ont été faites.

Formes d'enregistrement des données

Les entretiens ont été tous enregistrés sous la forme de prises de notes dans un cahier de terrain et certains par **mini-disc**. La prise de note s'est révélée la plus facile à manier puisque la plupart des entretiens se sont fait en situation face aux objets qui étaient la thématique de notre recherche et donc à l'extérieur et en mouvement, ce qui rendait compliqué l'utilisation d'un micro

L'appareil photo m'a également permis de garder une trace visuelle de certains objets et nous a aidé à leur description. Cela a été un outil utile pour illustrer la place du frêne dans le paysage et particulièrement comme support au discours lors de la présentation des critères de reconnaissance d'un bon bois d'œuvre. Les informateurs passant parfois rapidement sur certains arbres ou objets, les photos ont permis une réflexion postérieure aux entretiens.

Observations de pratiques

L'observation des pratiques et l'observation participante n'ont pas pu avoir lieu de manière systématique. En effet, la période d'émondage se déroulait dans les mois qui suivaient le terrain, nous y sommes donc retourné pour observer l'émondage du frêne qui a d'ailleurs été filmé.

Recherches en archives

Nous avons effectué des recherches aux archives départementales des Hautes-Pyrénées à Tarbes, aux archives de la mairie de Villelongue, ainsi qu'à la société d'étude des sept vallées (SESV, Argelès-Gazost). Pour plus de détails cf. 2.1 *Une approche historique*.

Choix de la zone d'étude

Contexte de stage : une commune plusieurs disciplines

Les travaux des chercheurs de l'unité Dynafor ont la particularité de se rejoindre sur des sites d'étude communs : dans les montagnes bigourdanaises, les recherches pluridisciplinaires se croisent sur la commune de Villelongue en zone périphérique du PNP (département des Hautes-Pyrénées).

Chaque chercheur élargit ensuite sa zone d'étude à d'autres régions selon ses besoins spécifiques. Ceci a l'avantage de faciliter la mise en commun de données qui proviennent de disciplines diverses comme l'agronomie, l'écologie, la foresterie, la sociologie... en vue d'avoir une vision plus globale des éléments contribuant à l'évolution du territoire : « *Les questions multiples qui y sont liées, aussi bien d'ordres socio-économiques que scientifiques, appellent le développement de recherches interdisciplinaires entre sciences de la nature et sciences de la société pour développer une compréhension globale du phénomène* »¹¹⁸. Le fait que les travaux se croisent sur une zone d'étude commune facilite le partage et le dialogue entre chercheurs.

Elargissement de la zone d'étude ? Une décision à prendre en lien avec le choix de la thématique

Notre terrain de départ était donc tout choisi dans le cadre de cette équipe : la commune de Villelongue. Puis s'est posée la question de l'élargissement de la zone d'étude. Les utilisations du frêne se sont avérées très variées à Villelongue. Une exploration de celles-ci sur une zone plus large déboucherait

¹¹⁸ Chassany (1999) ; Cohen et al. (1999) ; Lepart et al. (1999) ; Terrasson (1999), dans Ingénieries EAT Hors Série 1999 cité dans Balent (2005), p. 63

sur un répertoire d'objets¹¹⁹. Celui-ci ne permettrait pas forcément, dans le temps imparti à cette recherche, d'entrer dans le détail de fabrication et d'utilisation de chaque objet, puisque chacun revêt souvent une diversité de trajet de « vie », surtout lorsqu'on les considère dans une perspective historique (cf. chapitres 3.1 et 3.2). Etant donné la richesse et la complexité de pratiques liées à cette essence, qui se sont révélées tant dans leur état actuel que dans leurs diverses modalités de changement au cours du temps, nous avons décidé de nous concentrer principalement sur la commune de Villelongue¹²⁰.

Ensuite, selon les pratiques qui ont été soulevées, nous avons eu l'idée de suivre les trajets qu'empruntaient les objets en frêne, mais cela s'est vite révélé complexe. Certains d'entre eux, achetés dans la vallée, se sont avérés provenir de l'autre bout de la France, voire parfois même de plus loin encore. Nous n'avons donc pas suivi tout le parcours, mais nous sommes seulement penchés sur la circulation locale et avons pour cela élargi la zone d'étude à Argelès-Gazost¹²¹ et à certaines communes des vallées voisines. Nous avons également agrandi la zone afin de rencontrer certaines personnes en relation étroite avec cette essence, notamment des spécialistes du travail du bois (menuisier, marchand de bois, scieurs), qui ne se trouvent pas forcément sur la commune de

¹¹⁹ Faire un répertoire exhaustif se serait avéré difficile non seulement du fait du grand nombre d'objets que l'on peut trouver localement, mais également du fait que, surtout en ce qui concerne les objets anciens, les propriétaires ne sont plus toujours en mesure de dire s'ils sont en frêne ou non et que nous n'avons pas les connaissances nécessaires pour reconnaître avec précision le bois de frêne. Ce constat est toutefois intéressant pour la compréhension des représentations rattachées à cette essence et sur la manière dont évoluent les connaissances de l'espèce et de ses utilisations.

¹²⁰ La comparaison des pratiques liées au frêne à Villelongue avec celles d'autres communes pourrait se révéler intéressante afin de relever certains particularismes ou continuités entre les localités. Les comparaisons ont pu se faire avec quelques ouvrages locaux notamment ceux de Bernard Bertrand (1996), ainsi que celle du parc national de Pyrénées (1980). Ce dernier document sur le frêne en val d'Azun recoupe la plupart des pratiques que nous avons relevées à Villelongue, tout en restant très généraliste. Quant au premier, il nous a permis un point de comparaison avec certaines pratiques qui se retrouvent de manière plus répandue dans les Pyrénées et nous a également conduit à constater que certains aspects n'apparaissent pas dans la commune, comme les usages médicaux par exemple. Nous avons également pu avoir certaines informations par le biais de la recherche qui a été menée par Morisson et Garreta (2005) dans le cadre d'un programme conjoint au CBP, PNP et CRIE sur les organisations et représentations du végétal dans une vallée haute-pyrénéenne, dans laquelle le cas du frêne est soulevé. D'autres ouvrages nous ont ensuite servi d'appuis pour des pratiques plus spécifiques.

¹²¹ Cette ville se situe à la convergence de plusieurs vallées des Gaves et réunit de nombreux commerces où s'approvisionnent notamment certains habitants de Villelongue et ceux des autres vallées. Son marché est un lieu de commerce et de rencontres qui draine autant les habitants de vallées diverses que des touristes.

Villelongue, mais qui y sont liés de loin du fait du rayonnement assez large qu'ils ont par leur spécialisation.

Site d'étude commun et partage de données avec d'autres disciplines

L'emprunt de certaines données à d'autres disciplines se fait d'autant plus facilement qu'il se rapporte à son propre terrain. En effet, une zone d'étude commune permet un partage plus facile des données du fait qu'elles peuvent se rattacher directement à sa propre recherche, ce qui aide d'ailleurs quelque peu à estomper les réticences qu'il peut y avoir parfois à sortir des cloisons disciplinaires.

Dans le cadre de ce travail, en plus des discussions avec les membres de l'unité et des réunions mensuelles avec les responsables, le partage s'est fait par l'appui sur des travaux précédents effectués à Villelongue par d'autres chercheurs issus de diverses disciplines¹²². Pour la compréhension de l'évolution socio-économique de la région nous nous sommes reportés aux travaux effectués par des agronomes qui traitent de l'évolution des exploitations agricoles sur la commune de Villelongue. Ils nous ont surtout permis de bénéficier d'informations sur le contexte historique dans lequel ont évolué les exploitations agricoles, d'appréhender le domaine agricole que je connaissais peu jusque là, et d'aborder certains éléments ayant contribué à une réorganisation du territoire dans la région¹²³. Ce domaine prendra d'autant plus d'importance au cours de ce travail que nous nous sommes principalement concentrés à Villelongue sur les pratiques mises en œuvre par les personnes possédant des terres où poussent le frêne, qui se révèlent être principalement des agriculteurs, des personnes issues de familles d'agriculteurs ou ayant eu une telle activité dans leur jeunesse. Le frêne apparaît alors dans cette commune en étroite relation avec l'agriculture et ses changements, fait qui se manifeste, comme nous le verrons, dans les changements observés dans nombre de pratiques qui sont rattachées à cette essence et sur lesquelles nous nous penchons tout au long de cette recherche¹²⁴.

¹²² A côté du partage plutôt théorique que nous détaillons ici, le fait que des enquêtes avaient déjà été faites sur la commune nous a permis de bénéficier des coordonnées de certains nombre d'acteurs locaux qui avaient déjà pris part à des enquêtes préalables. Cela a eu ses avantages et ses inconvénients. En effet, d'un côté cela a facilité les prises de contact et presque légitimé ma présence sur le terrain. D'un autre, certains informateurs, sachant qu'une thématique de l'unité était les accrues de frêne, avaient tendance à concentrer l'entretien dans cette direction ou insistaient sur certains points qu'ils estimaient plus en lien avec cette problématique. Une présence prolongée sur le terrain et des rencontres répétées ont permis de dépasser progressivement cela.

¹²³ Nous nous basons ici essentiellement sur les travaux de Cantala (2002) ; Gibon (1994) et (2000) ; Mottet (2005) ; cf. chapitre 1.3

¹²⁴ Nous reviendrons sur cette question de manière plus synthétique dans le chapitre 4.1

Les recherches effectuées dans les domaines de la biologie et de la foresterie nous ont également conduit à mieux comprendre l'un des acteurs de notre étude, *Fraxinus excelsior* L., et de mieux cerner les enjeux scientifiques et environnementaux qui le concernent. Ces connaissances nous ont permis d'avoir plus de précision au cours des entretiens et de mieux cibler les questions concernant cette essence. Une meilleure compréhension de celle-ci nous a également conduit à éviter de le voir comme un objet passif face à l'homme qui le modèle. Sans toutefois avoir une connaissance fine de celle-ci, nous avons vu que sa biologie, les réactions qu'il a dans le milieu, son mode de reproduction, etc. influence les modalités des pratiques. Frêne et humain sont alors dans une relation réciproque (cf. chapitre 1.2).

Parallèlement au dialogue et au partage d'informations avec les autres chercheurs de l'unité, la confrontation avec des disciplines variées dans un cadre précis permet de positionner les spécificités de sa discipline dans le cadre d'une réflexion sur ce qu'elle peut apporter aux autres travaux de l'unité¹²⁵. En effet, il a été nécessaire de cerner rapidement notre sujet d'étude afin qu'il complète, par les particularités de la démarche anthropologique, des aspects qui ne sont pas abordés par d'autres disciplines et d'apporter ainsi un autre regard sur une thématique commune.

¹²⁵ En marge de cette réflexion disciplinaire, il a fallu trouver un moyen de rentrer dans une démarche qualité du laboratoire qui consiste de laisser une trace de la démarche suivie au cours de la recherche dans l'optique que les données puissent être reprise au besoin par d'autres chercheurs. Il a donc fallu réfléchir à une forme de restitution qui puisse rendre compte de la démarche de mes enquêtes et surtout des personnes rencontrées. Nous avons décidé de la forme d'une fiche de compte-rendu hebdomadaire qui retrace à la fois les personnes rencontrées sur le terrain et les thèmes abordés avec celles-ci.

5.2 Annexe 3 : Liste d'utilisations du frêne et savoirs rattachés

Face à la multitude d'objets qui sont issus du frêne, il n'était pas possible d'avoir de descriptions précises de toutes les fabrications et utilisations. Nous dressons ici une liste modeste des objets qui sont apparus au cours de nos entretiens et détaillons un peu plus ceux pour lesquels nous avons quelques précisions quant à leurs usages, fabrication, ou encore qui apparaissent avec insistance dans la littérature sur les utilisations du frêne. Ces descriptions ont pour optique de dresser le début d'un état des lieux de ce qui se fait, ou s'est fait, en frêne dans la région et ainsi de fournir des pistes à ceux qui voudraient compléter certaines par d'autres investigations.

Râteaux

Les râteaux en frêne rejoignent sur plusieurs points les considérations que nous avons faites sur les colliers et attaches pour le bétail (cf. chapitre 3.2). Les râteaux en bois ont longtemps été utilisés pour faner, mais ont progressivement été remplacés par des autres matériaux comme le métal ou le plastique. Leur utilisation semble toutefois moins répandue que celle des colliers. En effet, aux dires des utilisateurs, les râteaux en frêne ne sont pas tous agréables et faciles à manier. Certains fabricants¹²⁶ sont reconnus pour concevoir des outils particulièrement adaptés pour faner et qui sont préférés aux nouveaux matériaux¹²⁷ des râteaux qui sont en vente dans les magasins, mais généralement ces derniers sont largement plus utilisés.

Le râteau est un assemblage de plusieurs bois. Pour qu'il ne soit pas trop lourd, le manche est généralement en noisetier qui est plus léger que le frêne. Sa tête est en frêne du fait de sa résistance, les dents le sont également¹²⁸. Comme pour les colliers, c'est le tronçon de la base du tronc qui est utilisé, là où il est plus résistant, le plus flexible et où la fibre convient le mieux.

¹²⁶ La fabrication des râteaux se fait dans le même cadre que celle des colliers, mais à des fréquences moindres (comme nous le décrivons plus tard). La circulation se fait généralement dans la sphère familiale élargie lorsqu'ils sont fabriqués localement

¹²⁷ La tête des râteaux peut alors être en métal ou les dents en plastique par exemple, le manche lui reste en bois, mais plus en bois local (cf. Manches)

¹²⁸ Une habitante de Villelongue nous a également signalé qu'elles pouvaient parfois être en buis, qui est un bois très solide, mais cette essence n'est pas très répandue dans la vallée

Les dents du râtaux s'usent et sont alors remplacées par des nouvelles. Un râteau peut donc se conserver longtemps si on en change les dents qui sont usées. Celui qui l'utilise est donc parfois un descendant de celui qui l'a fabriqué et il perpétue le râteau en le rénovant. Le râteau n'est pas changé si les dents sont cassées. Celles-ci sont généralement taillées en pointe au couteau¹²⁹.

Il y a différentes techniques pour lier le manche à la tête. Les râtaux que nous avons vu à Villelongue ont l'embout du manche est taillé de biais, celui-ci est donc légèrement conique. Ensuite, là où le manche s'emboîte il y a deux pièces sur le côté pour tenir l'écartement et pour éviter ainsi que la tête ne ballote en la tenant serrée. Le tout est maintenu avec une cheville. Le râteau ne doit ensuite pas être entreposé au soleil mais au frais, faute de quoi, le bois travaille, fait rétrécir les pièces et le tout ballote ce qui n'est pas commode pour s'en servir.

Fourches

La fourche est un objet en frêne que l'on retrouve encore en vente au marché ou dans les magasins. Celles qui sont en vente ne sont pas de fabrication locale : bois et fabrication sont délocalisée dans d'autres région de France.

Même si elles ne sont plus fabriquées à Villelongue, le souvenir de leur utilisation est encore bien présent dans les mémoires. Elles n'y sont plus utilisées comme outil, mais se retrouvent bien souvent comme objets décoratifs sur les murs des granges. Nous y avons vu des fourches de deux types : les fourches à trois dents pour ramasser le foin et l'autre à deux longues dents qui servait à épandre le fumier. Le premier type a été remplacé par des fourches en métal, le second n'est plus que décoration, d'autres procédés ayant vu le jour pour remplacer sa fonction. Les dents de celle-ci sont en biais afin de faciliter le mouvement, dont on se souvient encore aujourd'hui et qui est, selon nous, assez similaire au type de geste fait pour faucher. Cet outil sert à la fois à casser les mottes de fumier et à les épandre, pour que le fumier soit bien réparti.

¹²⁹ L'ingéniosité de certains a parfois rendu cette tâche moins pénible et plus rapide : on nous fait part de l'invention d'un outil capable de tailler les dents de râtaux qui n'était autre qu'un taille-crayon dont les dimensions étaient adaptées à celles des dents



Fourche pour épandre le fumier

Manches

Localement, les manches de nombreux outils sont en frêne (manches de marteau, de pelle, de bêche, de tarière, etc.). Autrefois ils étaient fabriqués par les habitants de Villelongue avec du bois provenant du premier tronçon de la bille du frêne (celui qui est à la base, cf. chapitre 3.2 *De l'arbre au collier*) :

« On fait des manches de pioche, de masse, de hache, toujours dans la première bille, dans le premier morceau. Toujours des arbres jeunes. Un arbre ancien ne sert plus à faire des manches, il sert à faire du bois de chauffage » (Ortiac, M. Prs)

Le frêne est particulièrement apprécié pour leur fabrication du fait de sa résistance et de sa dureté qui lui permettent de supporter les chocs et pression qui sont faites lors de leur utilisation :

« Ils ne mettaient pas un peuplier ou un tilleul pour faire un manche. Non, c'était systématiquement en frêne, avec la première bille » (Ortiac, M. Prs)

Actuellement, les manches sont généralement achetés dans des magasins de bricolage ou au marché à Argelès-Gazost et sont encore bien souvent en frêne. Ils proviennent alors d'autres régions de France ou de l'étranger. Certains rares habitants de Villelongue continuent à fabriquer des manches pour leur utilisation personnelle, mais ce sont alors des passionnés du travail du bois et généralement des retraités.

Bâtons

Objet simple, de fabrication aisée, le bâton est le compagnon des montagnards. Bergers ou marcheurs, touristes ou du coin, chacun trouve appui sur ce long bout de bois dans ses marches. On peut en trouver plusieurs types et d'essences diverses.

Le **bourdon** est le bâton du marcheur, on le retrouve jusque dans l'iconographie de Saint-Jacques, où il est alors le bâton des pèlerins. Il est bien souvent terminé par un pic qui lui permet de bien prendre

appui dans le sol. Certains présentent le bourdon comme la seule arme du berger contre l'ours, celui-là peut enfoncer la pointe dans le corps de l'animal. Ils sont faits avec des branches ou des jeunes frênes coupés à la souche. Le frêne est préféré à d'autres essences pour les longues marches¹³⁰, certainement du fait de sa résistance.

Il est possible de trouver des bâtons de marche dans le commerce à Argelès-Gazost. Ils sont en châtaignier, de matériaux locaux (c'est-à-dire français), achetés à des fournisseurs dans l'est de la France (région du Jura et Grenoble). Ils sont décorés avec des pyrogravures ou torsadés. Des bâtons en frêne se vendent également. Certains sont produits à côté de Lourdes par un menuisier.

Les **bergers** ont un type de bâton qui leur est spécifique : il est long, tout simple avec la particularité d'avoir au bout un **crochet**. Celui-ci servait à attraper les pattes des moutons. On pourrait penser que son utilisation disparaîtrait avec la diminution du nombre de bergers en activité, mais certains l'utilisent encore pour attraper les moutons blessés que l'on doit soigner par exemple.

Le **bouffadou** est un bâton creux avec petit tuyau rattaché sur le côté pour souffler et qui sert à attiser le feu. Il est vendu dans le commerce à Argelès-Gazost, destiné aux touristes. En frêne, il ne provient toutefois pas d'essences de la région. Selon une vendeuse d'Argelès, c'est un objet qui était produit auparavant dans le centre de la France, qui a été délaissé pendant une période et qui est redevenu dernièrement à la mode auprès des touristes. Parfois produit en Chine, il n'est pas toujours en frêne.

Intérieur de granges

L'utilisation du frêne pour l'aménagement de l'intérieur des granges suit la même logique d'évolution que celle décrite concernant la charpente (cf. chapitre 3.1). La nature du bois qui compose les éléments dépend donc des essences qui sont trouvées aux alentours de la grange. A Villelongue, on pourra donc trouver du frêne, du châtaignier, du chêne, selon les arbres qui étaient à disposition. Les éléments de la grange qui peuvent être en frêne et que nous avons observés à Villelongue sont donc principalement **les bâts flancs, les séparations pour moutons, les râteliers, les mangeoires, les portillons pour animaux, les rigoles à fumier, etc.**

Les **échelles** que l'on y trouve ont, pour la grande majorité, les montants en tilleul, puisque c'est un bois léger qui permet un transport facile, et les barreaux en frêne, pour leur résistance.

¹³⁰ Bertrand (1996), p. 83

Nous avons pu observer occasionnellement un certain type de **bancs et abreuvoirs** à l'intérieur ou devant certaines granges de Villelongue. Il reflète selon nous cette politique du « déchet zéro » inscrite dans l' « économie de montagne » que nous avons décrit dans le chapitre 3.1. Ils sont faits avec le tronc des têtards courts, qui étaient émondés afin de produire des branches droites pour les chevrons. Sous cette forme, ils pourrissent de l'intérieur après un certain nombre d'années et il ne reste alors que la « *croûte externe* » dure. Une fois abattus, on vide la bille de la partie pourrie et on gratte l'écorce. De cette façon il ne reste qu'une pièce de bois en demi cercle qui, agrémentée de quatre pieds ou non selon ce que l'on veut en faire, peut ainsi être utilisée en tant que banc ou abreuvoir :

« Avec le frêne on peut même faire des canapés !! » (Ortiac, M. Lae)



Exemples de bancs faits à partir de la récupération du bois des têtards

Charronnerie

Il arrive parfois, en pénétrant dans une grange, d'y voir entreposés des objets dont on ne se sert plus : les chars en bois. Témoin d'un autre temps, ils n'ont plus de raison d'être utilisés dans une exploitation depuis que les tracteurs ont fait leur apparition il y a une cinquantaine d'années. Ils sont donc relégués au fond des granges, à l'abri des regards, bien trop encombrant pour être reconvertis en objet décoratif (à moins qu'ils aient été miniaturisés, auquel cas ils n'ont pas la même fonction, lampe ou objet de décoration)¹³¹.

Je n'ai pu trouver de trace dans les mémoires de détail de fabrication de ces outils agricoles. On se souvient toutefois de leur construction en bois d'acacia ou de frêne. Dans les discours, le bois de frêne est tantôt valorisé pour son utilisation dans la charronnerie, tantôt décrié et on lui préfère alors d'autres bois comme l'acacia qui pourrit moins facilement. C'est surtout pour les roues que le type de matériau employé semble avoir eu de l'importance :

¹³¹ Pour plus de détail sur les détournements de fonction de ces objets agricoles, cf. chapitre 3.2 *Une pratique qui perdure*

« Les roues de charrettes, elles étaient faites en acacia. C'est celui qui résistait le plus. C'est un bois dur l'acacia, mais y en a très peu par ici. Avant les charrons, c'était les forgerons qui faisaient les roues de charrettes en acacia. Après ça c'est perdu ça aussi. Il est arrivé les roues pendant la guerre de 14, les américains ils ont amené les roues en fer. Le moyeu en fer. Après ils se sont mis à en fabriquer en France, alors là c'était n'importe quel bois. Du frêne, c'était n'importe quoi. Alors qu'avant le moyeu c'était mortaisé. Toute la roue était en bois avant, le moyeu quand même était cerclé, un cercle de chaque côté du moyeu, mais les rayons ils étaient plantés et mortaisés, dans une mortaise. Il doit y en avoir encore de ces roues quelque part par là. Maintenant, ils n'en font plus, maintenant c'est des roues en caoutchouc, des roues de voiture » (Villelongue, M. Cle)

Les dires sur l'utilisation ou non du frêne dans la charronnerie sont bien souvent contradictoires. Tout comme pour les charpentes (cf. chapitre 3.1 *Un exemple : les charpentes de granges foraines*), ces contradictions viennent certainement du fait que l'on avait des savoir-faire pour utiliser des essences en trouvant des solutions pour pallier aux inconvénients que présentent l'espèce. Ces savoir-faire ne sont plus mobilisés depuis bien longtemps, mais il est très probable que leur fabrication laissait place à des techniques variées, à des particularités locales ou familiales, etc.

Jouets

Le frêne est encore actuellement utilisé dans la fabrication de jouets en bois. La grande majorité de ceux-ci sont fabriqués dans le Jura français. Certains sont conçus localement, dans le val d'Azun notamment, où cette essence est utilisée pour les pièces courbes du fait de ses capacités de cintrage. Le bois de frêne employé ne provient toutefois pas de la région, mais d'autres régions de France où il est considéré de meilleure qualité.

A Villelongue, des outils agricoles ont été miniaturisés pour servir de jouets au fils d'un exploitant. La personne qui les a conçus est la même que celle qui a fabriqué certains colliers miniatures (cf. chapitre 3.2)

Cette essence peut également être utilisée pour d'autres jeux d'enfants qui, par leur créativité, arrivent à en faire des objets ludiques. Ils en font alors des arcs ou encore des frondes :

« Je vais vous dire quelque chose : quand on était gamin, on utilisait le frêne pour faire des frondes. On prenait du frêne, une branche en forme de Y, un élastique qu'on piquait sur les cagettes à légume, et un bout de caoutchouc pour y poser le caillou. Si on se faisait prendre par

les gendarmes, on devait payer 2 francs quarante d'amende... Les riches eux, ils pouvaient se payer des élastiques carrés et ça tirait beaucoup plus loin... »



Sports d'hiver

L'utilisation du frêne pour la fabrication des **skis** est encore connue par de nombreuses personnes bien que d'autres matériaux bien plus performants soient depuis longtemps utilisés à sa place. Ils ne sont plus employés pour descendre les pistes, mais ornent les murs de certaines maisons, magasins ou restaurants.

Un habitant de Villelongue, menuisier à la retraite, en a fabriqué pendant un certain nombre d'années, durant la dernière guerre. Son entreprise faisait alors des grosses séries pour l'armée, qu'ils livraient dans les Alpes :

« C'est le patron qui sélectionnait lui-même le bois. C'est lui qui s'approvisionnait et ensuite il faisait scier le bois en lames. Une fois coupé, on les empilait en les tacquetant, c'est-à-dire qu'on mettait une couche, une petite lamelle, puis une autre couche, pour que le bois puisse être aéré. Cela permettait au bois de sécher tout en gardant sa forme, parce que c'est un bois qui a tendance à vriller facilement et à se déformer en séchant.

On ne le coupait pas très épais, quelque chose comme 2-3 cm d'épaisseur. Après le bois il fallait l'usiner, il devait être plus mince à la spatule qu'au milieu, puis le plier. Pour le plier, on le passait dans un cintre. C'est-à-dire qu'on le passait dans un appareil où il y avait du chauffage, on le protégeait au préalable avec une carapace isolante pour qu'il ne grille pas et quand on le chauffait il se détendait tout seul et on pouvait lui donner la forme. Pour savoir quand s'arrêter de plier, il y avait une certaine cote de pli qu'il fallait respecter » (Villelongue, M. Mas)

Tout comme les skis, les **raquettes** étaient autrefois fabriquées en frêne. Elles décorent elles aussi les murs de certains magasins ou maisons. Le frêne a été remplacé par d'autres matériaux.



Raquette en frêne dans une boutique d'Argelès-Gazost

Usages alimentaires et médicaux

Voilà des utilisations dont on ne parle pas à Villelongue. Bien qu'il ait été largement exploité et connu pour les qualités mécaniques de son bois, le frêne n'y est pas utilisé pour ses vertus thérapeutiques. Celles-ci ne sont d'ailleurs généralement pas connues.

Elles sont pourtant mises en avant dans de nombreux ouvrages généraux qui traitent du frêne et de ses utilisations¹³². En effet, ce sont ses vertus qui ont valu le titre de l'ouvrage de Bernard Bertrand (1996) *L'arbre des centenaires*. Cette réputation lui viendrait principalement de ses vertus dépuratives et diurétiques, qui étaient déjà connues à l'époque de l'antiquité grecque et romaine. Les qualités fébrifuges de son écorce lui ont valu le surnom de *Quinquina d'Europe* détrôné par ce dernier lors de son arrivée en Europe dans les traitements contre la fièvre. Du 17^e siècle à nos jours, on lui prête principalement des propriétés antirhumatismales et antigoutteuses. Il est d'ailleurs intégré dans quelques préparations médicamenteuses actuelles et est utilisé dans des traitements en phytothérapie et homéopathie.

Ses feuilles et ses fruits auraient donc des propriétés diurétiques, antirhumatismales, antigoutteuses, sudorifiques, toniques, laxatives ; quant à son écorce elles seraient aromatiques, toniques, astringentes, fébrifuges, expectorantes.

Malgré toutes ces qualités, seule une femme à Villelongue nous a confié avoir essayé une tisane de frêne dont elle avait lu la recette dans un magazine. Ceci confirme donc que ce type d'utilisation n'est pas courant dans le village.

¹³² Bertrand (1996) ; Lieutaghi (2004) ; Motel (1996) ; Rameau (1989)

De même la **frênette**, boisson fermentée à base de frêne dont on fait l'éloge dans certains livres sur les usages du frêne¹³³, n'est pas connue à Villelongue.

Et encore...

Filtres

Ce sont ici les souvenirs d'un menuisier de l'usine d'engrais de Pierrefite-Nestalas qui a fabriqué pendant une très courte période des filtres en bois de frêne pour celle-ci. Celui-ci était constitué d'un cadre qui portait une toile et le liquide, qui était acide, passait à l'intérieur. Ils en ont fait seulement deux ou trois puis ils ont ensuite utilisé du bois exotique du fait que le frêne pourrissait trop vite au contact de l'humidité. Cette essence a toutefois été choisie au début parce qu'elle supportait les fortes pressions que le filtre devait tenir.

Navigation

L'utilisation du frêne dans les bâtiments de la marine est la seule mention d'utilisation que nous avons trouvée au cours de nos recherches aux archives. Cette ordonnance du roi datant de 1816 prévient que « tous les bois des coupes ordinaires dans les forêts sont susceptibles d'être martelés pour les services de la marine s'ils ont les dimensions »¹³⁴. En plus de cinq espèces principales qui ne sont pas mentionnées, les billes d'ormes, frêne, hêtre, peuplier, noyer et châtaignier sont susceptibles d'être utiles pour la construction des « vaisseaux, frégates et autres bâtiments de guerre de la marine impériale »¹³⁵.

Tamis pour la farine et moules à fromage

La technique employée pour mettre en forme ces deux objets est la même que celle pour cintrer les colliers que nous avons détaillé dans le chapitre 3.2 *De l'arbre au collier*. Les tamis à farine sont complétés en dessous de cette pièce par un grillage. Ils étaient généralement utilisés pour passer la farine de maïs qui était moulue dans les nombreux moulins présents autrefois dans la commune. A Villelongue ceux-ci existent toujours mais ne sont plus utilisés. Le souvenir des tamis en bois de frêne est apparu lors de plusieurs entretiens, mais aucun d'entre eux n'en employait encore.

¹³³ Bertrand (1996) ; Lieutaghi (2004) notamment. Robbe (2005) en fait la synthèse dans son mémoire bibliographique

¹³⁴ Ordonnances du roi concernant le martelage des bois nécessaires aux constructions navales du 28 août 1816, Paris ; énoncé par André Braud, maître de la marine en résidence provisoire à Tarbes

¹³⁵ Ibid.

Quant aux moules à fromage, ils étaient constitués d'une pièce cintrée comme les colliers, mais sans les attaches et on utilisait une ficelle pour la maintenir en cercle. Ceux-ci ne sont plus employés dans le Davantaygue (où il n'y a actuellement qu'un exploitant qui en fabrique pour la vente). Ils ont été remplacés par des moules en plastique.



Moule à fromage en frêne (Musée montagnard du Lavedan, Aucun)

Divers

La liste d'utilisations pourrait être encore longue. Les qualités du frêne, notamment son élasticité, ainsi que le fait que celui-ci peut être tranché, rend les possibilités d'utilisation très vaste¹³⁶.

Localement, d'autres utilisations plus isolées peuvent ensuite être relevées. Concernant les objets anciens, on nous a également soulevé, pour ne citer que certains exemples, son utilisation pour la fabrication de coffre pour la pierre à aiguiser, de cuillères, de la quenouille pour le tissage, etc¹³⁷.

Ensuite, d'autres objets peuvent être découverts, qui relèvent des passions et de la créativité de chacun. On peut ainsi trouver des sculptures en frêne ou encore des supports à arrangements floraux.



De gauche à droite : quenouilles pour le tissage (vue générale et détail) et coffre pour la pierre à aiguiser (Musée montagnard du Lavedan, Aucun)

¹³⁶ Pour donner une idée des utilisations variées qui peuvent être faites une fois le bois tranché, cela peut aller du mobilier, à la décoration d'intérieur de voitures à celle d'écran d'ordinateur et de son clavier !

¹³⁷ La plupart de ces objets peuvent être observés au musée montagnard du Lavedan à Aucun

5.3 Annexe 4 : construction des charpentes de granges foraines

Différents éléments de la charpente

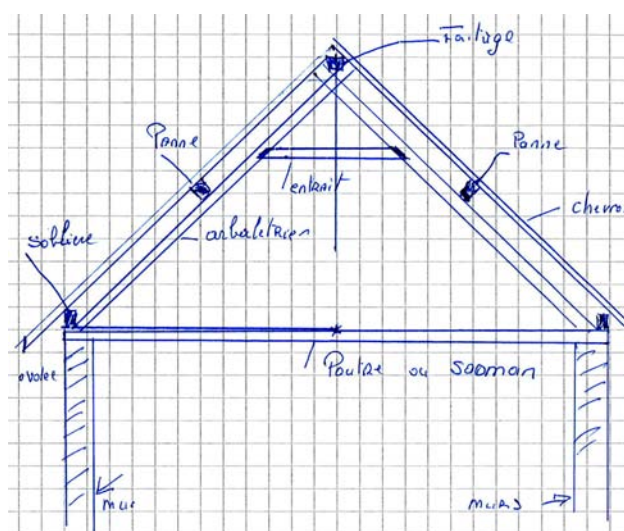


Figure 11 : croquis des pièces principales de la charpente (Ortiac, M. Ps)

Ferme¹³⁸ : support de la charpente, composé de deux poutres posées en diagonales qui souvent constituaient les deux moitiés d'un même tronc. La ferme est composée des arbalétriers et de l'entrait

Arbalétrier : poutre qui porte la sablière, la panne et le faitage. Il va par paire, de part et d'autre de la toiture

Entrait : élément qui tient la triangulation des deux pièces de la ferme (arbalétriers), ce qui maintient ainsi leur équilibre et triangule le tout

Poutres maîtresses, saumé (Villelongue) ou sauman (Luz) : support des fermes et de la charpente

¹³⁸ Les pièces de la ferme (entrait, arbalétrier et même parfois le plancher) pouvaient être de forme courbe (*courbò*). Cela permettait d'avoir un espace plus grand pour pouvoir entreposer une plus grande quantité de foin. Pour le *courbò*, le bois n'était pas courbé à la main, mais on choisissait un bois déjà cintré. Certains façonnaient les arbres dès qu'ils étaient jeunes pour qu'ils aient une forme adéquate.

Panne, lièrno : soutient le chevron au milieu de la portée pour éviter que le toit ne fléchisse. Le dévers de la panne est tenu par une pièce que l'on ajoute : l'échantignolle (cette pièce est généralement faite avec les chutes de bois de la découpe de la charpente)

Faîtage, bisquero : poutre qui longe le sommet de la toiture

Sablière, padiaou : pièce qui reçoit le chevron en bas de toiture

Contreventements : poutres qui se posent en diagonale en sous face des chevrons et qui les relient quand il n'y a pas de ferme

Voliges : planches qui sont posées et clouées sur les chevrons



Figure 12 : échantignolle entre l'arbalétrier et la panne

Déroulement de la construction d'une charpente de grange traditionnelle¹³⁹

« A l'ancienne, les charpentiers faisaient des charpentes tout bois, avec des assemblages astucieux, donc sans frais d'accessoires d'usine. La technique était moins onéreuse » (Ortiac, M. Ps)

Pour commencer, on pose les poutres maîtresses (*saumé*). Puis, pour faire une toiture, il est généralement nécessaire de diviser les parties du bâtiment avec plusieurs fermes. En effet, il n'est pas possible de mettre des pannes de plus de 4m de longueur, sinon elles se vrillent. Cela implique donc pour un bâtiment de 12m de longueur, par exemple, que l'on divise la charpente en 3 parties de 4m, chacune de celle-ci soutenue par une ferme¹⁴⁰. Quant à la hauteur du faîtage, elle est déterminée par la

¹³⁹ La description suivante repose principalement sur les dires d'un habitant de Villelongue, retraité, spécialisé dans la construction de bâtiments

¹⁴⁰ Les granges pouvaient également être construites sans fermes ni panes. Ils posaient alors des chevrons tous les 50 cm. Pour pallier au manque de ferme, ils posaient des contreventements en sous face des chevrons pour éviter que le toit bascule et les fixaient avec une cheville de bois à chaque chevron.

pente que l'on doit donner à la toiture. En montagne, les toits ont des pentes égales ou supérieures à 100%, pour permettre à la neige de glisser et ainsi empêcher les infiltrations. C'est-à-dire que si on a un bâtiment de 6m de large, l'axe du milieu est à 3m, donc la hauteur sera de 3m (pour une pente à 100%).

On fait ensuite une épure, qui est le dessin grandeur nature sur le sol d'une charpente vue en coupe. Les différentes pièces en bois de la ferme sont posées alors celle-ci. On positionne la sablière, la panne et le faîtage. On marque et trace ensuite la place de toutes les pièces et on indique les pièces que l'on doit découper.

Une fois que tout a été tracé, les poutres posées sur le dessin sont mises en tas à côté. On réitère l'opération ferme par ferme. Puis on taille la ferme, on ajuste¹⁴¹, on la pose sur la poutre puis on hisse le tout debout. On tient tout cela tout d'abord avec des attaches comme on peut, on met le faîtage, les pannes, la sablière, et on cloue, ou cheville, le tout sur la ferme.

Pour l'assemblage des fermes, on les fait à mi-bois¹⁴². La technique a par la suite évolué. Au lieu de les



Figure 13 : poinçon entre l'entrait et le faîtage

couper de cette façon, on pose maintenant entre les deux poutres, au sommet, une pièce qui se nomme le poinçon que l'on fixe avec vis et boulons.

On pose alors tous les chevrons. Ceux-ci font la longueur d'un *rem pant* (pan de toit) et sont d'une épaisseur de 10cm. Leur largeur n'a pas vraiment d'importance, ils n'ont d'ailleurs même pas forcément besoin d'être droits. Ils étaient généralement taillés entièrement à la hache.

On fait les découpes en faîtage et les volées de toit. On pose les voliges, puis on termine en disposant les ardoises qui sont fixées avec des clous.

¹⁴¹ L'ajustement est le fait de faire des encoches dans la poutre qui reçoit le poids d'une autre de sorte que cette dernière y bute et qu'ainsi elle ne glisse pas plus loin. Par exemple dans le cas de la ferme, celle-ci est large d'environ 10cm et donc plus étroite que la pièce qui la reçoit. On taille alors l'encoche à la largeur de la ferme. Si la charpente est en « tout bois », on fixe le tout avec des chevilles en bois. De plus, pour plus de cohésion des assemblages en « butée » décrits ci-dessus, on y ajoute souvent un assemblage tenons et mortaise qui est chevillé. La tendance actuelle est plutôt de maintenir avec des boulons et des clous et l'encoche a depuis une moindre importance

¹⁴² Deux poutres qui sont taillées de façon à ce qu'elles soient emboîtées quand elles se croisent au sommet. On entaille donc chacune dans la moitié de la profondeur de la poutre et d'une largeur qui équivaille à la poutre qu'elle reçoit et ainsi elles s'emboîtent l'une dans l'autre comme un puzzle en 3D.

Volées de toit (Figure 16) et pose des ardoises sont cruciales pour éviter les infiltrations d'eau et protéger les murs de la pluie. En ce qui concerne les premières, lorsque les murs étaient fabriqués en pierre, les sablières devaient reposer à l'intérieur du mur et de ce fait les ardoises ne pouvaient dépasser de beaucoup pour protéger le mur. C'est une des raisons pour lesquelles un chevron supplémentaire a été ajouté à la base de la toiture pour permettre ainsi aux ardoises de dépasser.



Figure 14 : chevron ajouté pour le soutien de la volée

De ce fait, cela a donné la forme des toitures des granges typique de la région, qui a une pente plus douce dans la dernière partie du bas. Maintenant que les murs sont en béton et que les constructions ne sont plus en « tout bois » mais fixées avec clous, vis et boulons, la sablière peut être posée sur le mur et les chevrons ainsi dépasser sans que l'on rajoute une pièce. Toutefois, même si actuellement les techniques ne rendent plus nécessaire l'ajout d'un chevron, par soucis d'esthétisme et de conservation de la forme ancienne, les toits des granges rénovées reprennent encore cette forme.



Figure 15 : grange rénovée où l'on a gardé la forme ancienne

Quant aux ardoises, toujours dans le même souci d'infiltration d'eau, leur disposition ne pouvait se faire aléatoirement. Les rangées sont posées en alternant chaque fois d'une demi ardoise. La rangée du bas était faite de demi ardoises, afin qu'elles reposent ainsi entièrement sur la rangée du dessus (Figure 16). Ceci évite à l'eau de couler dans l'interstice qu'il y aurait eu entre deux ardoises si celles-ci avaient été entières. Les dimensions de chacune sont généralement de 22 de large et 32 de long. Les 32cm apparaissent de la façon suivante : 11cm sont à découvert, 11cm sont recouverts par la rangée du dessus puis les 10cm restant sont la partie où l'on cloue. Celle-ci est donc recouverte par deux rangées d'ardoises et l'eau ne peut s'infiltrer par le trou du clou

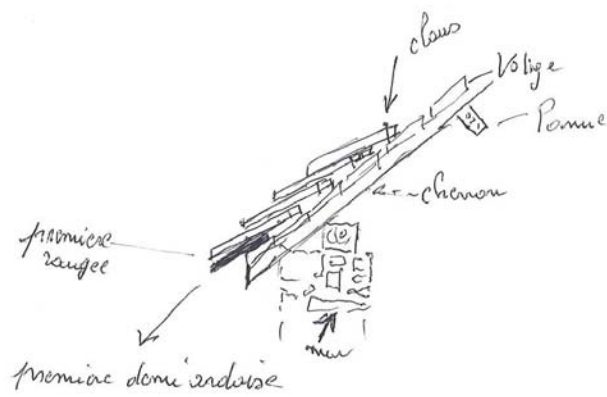


Figure 16 : croquis de la volée de toit (Ortiac, M. Ps)

Quelques exemples de charpentes de grange...



Figure 17 : ferme de forme courbe à sa base. Les chevrons sont en frêne, sauf le plus clair qui est en tilleul



Figure 18 : grange sans entrant pour pouvoir stocker une plus grande quantité de foin



Figure 19 : charpente « tout bois » de la chapelle d'Ortiac rénovée en 1961. Elle est construite sans ferme

Annexe 5 : Bons et mauvais frênes : des connaissances précises du milieu

Reconnaissance des qualités du frêne comme bois d'œuvre. L'exemple des connaissances d'un marchand de bois des Baronnie¹⁴³

Dans le cadre de la pratique de marchandage frêne en vue du tranchage, deux, ou parfois trois, catégories de frênes se distinguent : les *bons* et les *mauvais* frênes, ainsi que les frênes *moyens*. Celles-là se définissent par la valeur du bois d'œuvre, la qualité de celui-ci lui confère une valeur économique plus ou moins importante. Un mauvais frêne est donc un arbre dont le fût ne pourra être commercialisé comme bois d'œuvre, mais il pourra l'être par exemple comme bois de chauffage. Sa valeur économique sera alors de moindre importance qu'un fût destiné au tranchage, où le bois atteint des valeurs record. Ce dernier sera alors qualifié de *bon* frêne. Un frêne moyen sera celui qui pourra être vendu comme bois d'œuvre mais ne pourra l'être au même prix qu'un *bon* bois du fait de sa qualité plus médiocre. Le tranchage peut fournir différents types de placages allant du placage d'ébénisterie qui est le plus valorisant, issu des grumes de plus belle qualité et dont la fonction première est d'ordre esthétique, au contre placage qui servent à équilibrer les panneaux recouverts de placages d'ébénisterie afin d'éviter déformations mécaniques et pour lesquels on utilise plutôt des bois moyens, coupés plus épais et où les critères esthétiques n'interviennent pas du fait qu'il est caché.

Ce sont donc des critères économiques, qui découlent de la qualité du bois (évaluée par des critères que nous évoquerons plus tard), qui déterminent ici les différentes catégories de frêne. La réussite d'un marchand de bois dans son domaine résidera donc, avant tout, dans sa capacité à distinguer les différentes catégories de frênes. Il est donc nécessaire d'avoir des connaissances fines de la biologie et de son écologie de l'arbre afin de déterminer au plus vite à quelle catégorie il appartient, savoir s'il

¹⁴³ Ces considérations sont font sur la base d'entretiens effectués avec un marchand de bois à la retraite, qui a transmis ses connaissances à ses fils qui perpétuent cette activité. Le marchand de bois est ici une personne qui arrive à déterminer la qualité du bois et selon celle-ci le vendra comme bois d'œuvre ou bois de chauffage. Si le bois est de bonne qualité, il revendra les fûts à des courtiers. Le commerce de bois d'œuvre n'est pas l'activité unique de ce marchand de bois, mais se fait en parallèle à une exploitation agricole. Le marchand de bois ne se définit donc pas forcément comme tel parce que c'est son activité principale, mais plutôt parce qu'il a entre les mains des savoirs liés à celle-ci qui le désignent comme spécialiste et qu'il décide de s'enrichir par ce biais sans toutefois que ce soit son revenu principal.

pourra être destiné à être tranché et ainsi perdre le moins d'énergie possible à abattre des arbres de moindre de valeur et faire le plus de bénéfices possibles¹⁴⁴.

Ce bois qui voyagera loin est donc avant tout issu d'une connaissance précise du milieu, des conditions idéales du frêne, des indicateurs de ces conditions, ainsi que des réponses variées de l'espèce à celles-ci.

Critères qui déterminent la qualité du bois¹⁴⁵

Les conditions idéales sont celles qui sont appréciées pour que le frêne réponde à certains critères de qualité qui détermineront son aptitude au tranchage :

« Pour qu'il soit de valeur pour le bois d'œuvre, pour le tranchage, il faut qu'il n'y ait pas de nœud et que le centre ne soit pas noir. On prend du bois jeune, qui a poussé très vite, donc avec de gros cernes. C'est donc généralement du frêne de plaine, qui a poussé dans des bois très humides. Sinon, le bois qui pousse dans la montagne peut être bien pour des planches ou le chauffage, mais pas pour le tranchage » (Bourréac, exploitant de bois retraité)

Il y a ensuite des critères de diamètre, de longueur et d'âge. La bille doit faire minimum 50cm de diamètre et le tronçon débité 2m50 de longueur. Pour répondre à ces critères, le bois de frêne doit être à maturité à 40 ans environ et c'est à ce moment-là que l'on peut l'abattre. Il aura à cet âge les qualités requises s'il a poussé dans des conditions du milieu idéales que nous décrivons plus bas. Un frêne qui atteindrait ces dimensions plus tard n'aurait pas poussé assez vite ce qui lui enlève de ses qualités et augmente les chances d'avoir un cœur noir.

Les nœuds ne conviennent pas pour un bois d'œuvre de qualité, surtout s'il est destiné à du placage ou à l'ébénisterie. En effet, la formation de nœuds altère la structure du bois et il faut donc qu'il y en ait le moins possible. Pour cela, il l'arbre fasse le moins de rejets possible et donc que les arbres poussent serrés.

¹⁴⁴ Même pour quelqu'un qui a en main les savoir-faire nécessaires, l'abattage reste une activité très laborieuse. En effet, sur 200m³ de bois coupé par exemple, il y en aura peut-être 15m³ qui seront bon pour la tranche. Il y a donc beaucoup de travail d'abattage pour, au final, peu de beau bois qui puisse se vendre pour le tranchage.

¹⁴⁵ La plupart des critères mis en avant pour déterminer la qualité du bois sont issus des informations qui nous ont été fournies par le marchand de bois cité plus haut.

« Pour avoir du joli frêne il faut qu'il y ait des frênes très près, très serrés les uns des autres. Vous les laissez pousser comme ça, alors après les plus gros ils sont magnifiques, ils n'ont aucun nœud, ils atteignent 10-15m »

En poussant à l'étroit, le frêne fera moins de rejets, il ne s'élargira pas en branches et il poussera plus vite pour aller chercher la lumière. De cette manière, son fût aura également plus de chance d'être droit, ce qui est également un critère pour que le bois soit accepté pour le tranchage. En étant serré, il n'y a que les plus gros qui poussent, les autres se rabougrissent.

S'il le frêne porte des blessures d'anciennes branches sur son tronc, on peut savoir que ce ne sera pas un *bon* bois parce qu'il aura des nœuds. Toutefois, ceux-ci sont parfois admis pour confectionner des meubles d'imitation rustique où on en laisse quelques uns. Ils peuvent également être présents pour des meubles de moindre qualité :

« Ils en font des tables des chaises tout un tas de trucs pour les écoles, pour les collectivités... ça s'emploie mais ça a un prix un dixième du prix d'un bois d'œuvre »

Certains menuisiers utilisent le bois brut, il n'est alors pas tranché et ils y laissent quelques nœuds, sans qu'il y en ait trop, faute de quoi le bois de frêne est vicieux et vrille quand on le scie. Les dessins que font les veines sont très appréciés. Il est possible de jouer avec ces dessins en coupant dans les différentes parties de la bille : si on la tranche dans le quart, dans la partie tangente au cœur¹⁴⁶, les raies sont bien alignées, le bois dur, et si on le fait dans la dosse, section plus proche de l'écorce, les dessins des veines sont plus beaux, plus sinueux et variés, mais le bois se tord plus facilement et devient incurvé. Les menuisiers doivent donc jouer en faisant des choix entre l'esthétique et la solidité de leurs meubles.

Pour en revenir aux critères de classification du bois frêne, qui sont donc principalement le diamètre, la longueur, la formation de nœuds et la forme, nous constatons qu'ils déterminent sa valorisation, qui se fait selon l'utilisation que l'on peut en faire, la moins valorisée étant le bois de chauffage et l'optimum le placage pour l'ébénisterie. L'indicateur en est les prix d'achat qui varient énormément selon les catégories. Pour que le frêne puisse être valorisé au maximum, il faut qu'il soit dans des conditions idéales pour qu'il pousse droit et sans rejet. Mais ces seules considérations visuelles ne suffisent pas pour savoir si le frêne est de qualité. En effet, cette essence est considérée comme « difficile », c'est-à-dire que sa qualité n'est pas aisée à reconnaître, notamment parce qu'il est possible que, bien que la

¹⁴⁶ On ne tranche généralement pas dans le cœur parce que celui-ci réagit comme un nœud, qui est un endroit de grandes tensions, et vrille

bille soit droite et sans nœuds, le frêne ait le « cœur noir »¹⁴⁷. De plus, il faut également qu'il ait poussé rapidement pour que le dessin des veines soit plus intéressant. Ces deux critères ne frappent donc pas aux yeux d'un non initié avant que l'arbre ne soit abattu. Le marchand de bois mobilise alors un corpus de connaissances qui lui permettent de distinguer les différentes catégories avant que les frênes soient au sol.

Importance du « terroir »

« Le frêne il dépend beaucoup du terroir, c'est pour ça qu'il est complexe »

« Donc il est très tributaire du terroir, beaucoup plus que d'autres arbres »

Nous pourrions définir le terme *terroir* par le type d'écosystème dans lequel croît le frêne, des données de son autoécologie qui favorisent au maximum sa croissance si celui-ci est *bon*. Il ressort des entretiens que les éléments du milieu pris en compte sont principalement abiotiques ou édaphiques. L'exposition du terrain, la composition du sol, l'humidité du sol, etc. Le *terroir* favorable pour le frêne sera celui qui est composé d'éléments précis mis en avant, comme un sol humide et riche par exemple, et qui est confirmé par la présence ou la croissance plus ou moins rapide d'autres espèces présentes. Ces éléments permettent de déterminer si le milieu où poussent les frênes est favorable pour qu'il y ait un maximum d'individus qui soient de *bons* frênes. Il ne suffit donc pas d'avoir des connaissances précises de l'essence elle-même, il est nécessaire d'avoir un savoir plus étendu des conditions du milieu et des relations du frêne à celles-là.

Tout d'abord, il y a une grande région reconnue pour avoir une grande portion de frênes de qualités, qui va de Bagnères aux Pyrénées-Atlantiques, mais qui s'arrête aux pays Basques. Les zones propices sont donc le Béarn et la Bigorre. Dans celles-ci, lorsqu'on est en plaine, il n'y a presque pas besoin d'observer les frênes, on sait qu'ils sont bons. Concernant la qualité des frênes qui poussent sur la commune de Villelongue, le *terroir* n'est généralement pas considéré propice à la présence de frênes de qualité¹⁴⁸. Les seuls arbres qui pourraient y être de bonne qualité seraient ceux qui se trouvent dans les creux (vallons au-dessous d'Ortiac par exemple) :

« Quand on ne sait pas acheter du frêne, il faut acheter dans les bas-fonds. Là presque tous les frênes sont bons, il y a peu de chance de se tromper »

¹⁴⁷ Altération du bois qui affecte certains frênes

¹⁴⁸ Considérations émises par des marchands de bois et des menuisiers de la région

Les bas-fonds sont propices du fait qu'ils regroupent bien souvent deux types d'éléments favorables aux frênes : la présence d'eau et la qualité du sol¹⁴⁹. En effet, le frêne ne pousse bien que dans les endroits humides, sans pour autant qu'il ait trop les pieds dans l'eau :

« Dans les marécages il vaut rien, là il est de très mauvaise qualité »

« Il aime les pieds dans l'eau mais de loin. A proximité d'un ruisseau sur 40m de chaque côté, les racines elles vont, dans la nappe souterraine du ruisseau, là c'est terrible, il pousse... Dans tous les endroits exposés au nord 100% et où c'est humide quand même, là il pousse très bien, là vous avez les meilleurs bois d'œuvre »

Afin d'avoir plus de chances que le bois soit de bonne qualité, il faut que le sol soit riche en humus et que sa texture soit plutôt limono-argileuse, mais pas sablonneuse auquel cas il sera de mauvaise qualité¹⁵⁰. Sa croissance se verra également altérée s'il pousse sur un sol trop pierreux. Normalement, c'est un arbre qui préfère l'exposition plein nord, mais s'il pousse dans une terre argileuse, même s'il est exposé plein sud, il aura des conditions propices à une meilleure qualité de bois.

L'altitude idéale pour le bon frêne est entre 200 et 400m. Dès 800m, la proportion de *bons* frênes sera très nettement diminuée par rapport à l'altitude idéale. Les autres poussent lentement et ont le cœur noir. Ils peuvent toutefois devenir gros, mais ils ne pourront pas faire du bon bois d'œuvre. C'est donc principalement du fait de son altitude que Villelongue n'est a priori pas un bon *terroir* :

« Dans toutes les montagnes, sitôt que vous avez passé 800m d'altitude, le frêne n'a que la moitié de valeur marchande »

Bien que ce ne soit pas une zone propice à la croissance de frênes de qualité, les terres de la commune sont tout de même favorables à l'implantation de cette essence, comme nous pouvons très vite le remarquer par le biais de l'apparition de nombreux accrues. En effet, le frêne apprécie la richesse des sols des anciens prés de fauche et pâturages et y pousse alors en masse¹⁵¹.

¹⁴⁹ Claessens et al. (1999) ont dégagé les conditions optimales pour que le frêne ait une meilleure productivité. Les facteurs les plus favorables à celle-ci sont la croissance dans des vallées ou collines, une profondeur de sol supérieure à 100cm, une humidité (water-table) permanente, et un site alluvial ou colluvial.

¹⁵⁰ « Les conditions édaphiques optimales pour le frêne sont des sols bien pourvus en eau, bien drainés, basiques et possédant une bonne structure. L'idéal est un sol de type brun, limoneux, profond et bien alimenté en eau » Faure et al. (1975) dans Julien (2006) p. 67

¹⁵¹ Selon Julien (2006) pp. 229-231, les prairies permanentes sont colonisées facilement par le frêne dans la zone périphérique du PNP du fait de conditions pédoclimatiques favorables, d'un milieu favorable à la dispersion et d'un milieu

Un autre critère de reconnaissance: l'observation de l'écorce

Le frêne nous a été présenté comme une essence très complexe. Bien qu'elle pousse dans un milieu qui est apparemment favorable, la totalité des frênes qui y poussent n'y seront pas de qualité identique. D'autres critères interviennent alors qui se rapportent à l'arbre lui-même. L'écorce est un indicateur de choix. L'observation de celle-ci permet d'anticiper la qualité du frêne sur un arbre qui ne mesure que 3 ou 4 mètres. Par exemple, un signe chez les petits arbres est qu'il faut qu'ils aient l'écorce verdâtre, pas blanche. On nous a ensuite fait part de quelques indices pour déterminer si le frêne que l'on a devant nous est de qualité que nous listons dans l'encadré ci-dessous et dont certains exemples sont illustrés.

favorable à l'établissement des plantules du fait de la végétation herbacée qui offre au frêne une niche favorable à la germination des graines et à la survie des plantules

Critères de reconnaissance du bois d'œuvre

Critères pour un bois d'oeuvre de frêne de qualité

- bille min. 50cm de diamètre
- tronçon 2m50 de longueur
- bille doit être cylindrique, droite et longue
- croissance rapide
- absence de nœuds (peu de rejets, peu de branches)
- absence de cœur noir

Importance du terroir

« Le frêne il dépend beaucoup du terroir, c'est pour ça qu'il est complexe »

Le terroir = éléments du milieu qui favorisent la croissance du frêne si le terroir est bon. Données de son autoécologie.

Critères d'un bon terroir pour le frêne :

- sol riche en humus à texture limono-argileuse
- exposition plein nord
- altitude idéale entre 200m et 400m
- présence d'eau dans le sol (le frêne ne pousse pas dans un lieu trop marécageux, mais cependant à proximité d'un cours d'eau)

Observation de l'écorce

- écorce lisse et fine
- raies de l'écorce régulières
- jeunes arbres : écorce verdâtre
- mousse jusqu'à environ 70cm de hauteur au pied de la bille
- « *mousse blanche* » (lichen)



Mousse jusqu'à environ 70 cm de hauteur : bon signe



La « mousse blanche » indique que le bois est blanc

**Illustration de certains indices de l'écorce pour distinguer la qualité
du frêne**



Ecorce fine : bon frêne



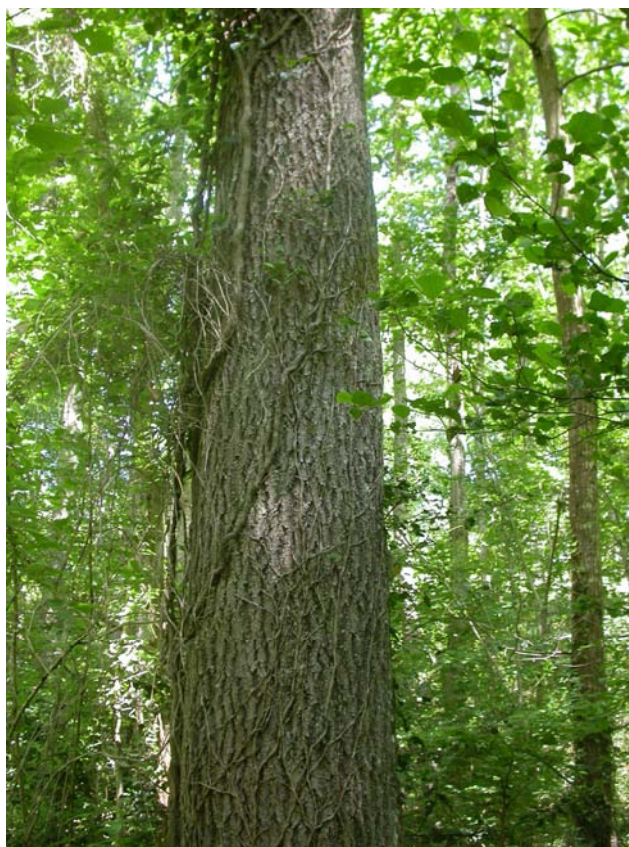
Les raies devraient être plus régulières et plus fines : frêne moyen



« Ce frêne ne vaut rien et il est trop vieux » : il est noir, plein de nœud et de mauvaise qualité



L'écorce n'est pas complètement lisse. Elle n'a pas de vraies raies, mais les a dans l'autre sens (petites raies transversales). C'est un frêne rabougri, c'est-à-dire qu'il a les dimensions d'un jeune frêne, mais qu'il est aussi vieux que des frênes de beaucoup plus gros diamètre. C'est donc un mauvais frêne



Vieux frêne : il a dépassé le stade de maturité idéale. Mais il a poussé dans l'humidité et a, de ce fait, 8 chances sur 10 de ne pas avoir le cœur noir. Il aurait dû être coupé idéalement 25 ou 30 ans plus tôt